

Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guide per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + Fanne un uso legale Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertati di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da http://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

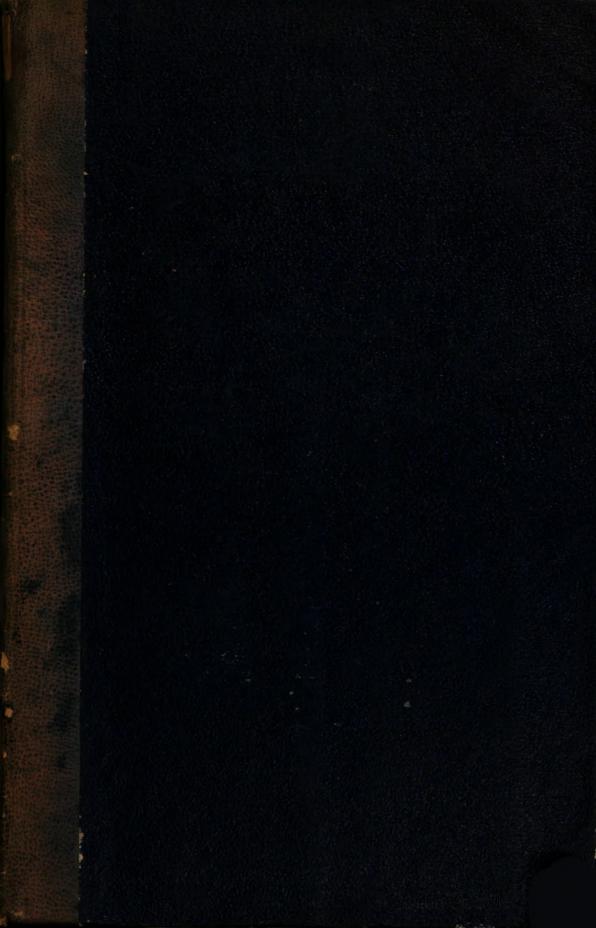
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



9760

Digitized by Google

p xxxv 43

CORSO

D I

LINGUA FRANCESE.



DI

LINGUA FRANCESE

DI

GIUSEPPE GAVAUDAN,

MAESTRO DE' REALI PRINCIPI E DELLE REALI PRINCIPESSE,

DEL REAL LICEO DEL SALVATORE EC. EC.

2.ª EDIZIONE RIVEDUTA E RIORDINATA DALL' AUTORE.

TOMO I.º





STAPOBI DALLA STAMPERIA REALE.

1848.

Cifra dell' Noutore

A LEURS ALTESSES ROYALES BB DUC DE CABABRE

ΕT

BE COMPE DE TRAME.

Messeigneurs

Je remercie le Bon Dieu de m'avoir accordé la grace de pouvoir afsister à Vos progres dans l'étude de la langue Française, lesquels ont surpafsé mon attente, vu Vone jeune âge et qu'il n'y a pas long-temps que Vous étudiez cette langue.

D'après l'autorisation de Sa Majesté, j'ai fait reimprimer mon Cours de Langue française pour Votre usage, dans la même forme que j'ai l'honneur de Vous le fuire suivre, afin qu'il Vous soit aisé de revenir quelquefois sur le passe, et revoir les endroits qui paraifsaient les plus difficiles à franchir: et duns le double intérêt aussi de m'en servir, si DIEU me prête vie, pour les Princes et les Princes ves de Votre Auguste Famille plus jeunes que Vous. Messeigneurs, étant heurs Minés, Vous édifierez ces chers Princes par le respect que Vous avez

pour Kotre Sainte Religion, par Votre Obeissance aux Songustes Sonteurs de Vos jours, et par Votre application à toutes les études dont Vous allez Vous occuper et qu'il Vous tarde d'approfondir.

C'est, Messeigneurs, avec une extrême joie, que l'on voit en Vous cet élan dans le caractère qui Vous élève par l'instruction, autant que le fait Votre boute Koussouce; et c'est à ce lon goût sans doute qui Vous distingue et que l'on admire, que je suis redevable de l'honneur que Vos Altesses Royoles m'ont fait d'agréer mon Ouvrage, et de

me permettre de le faire imprimer sous Vos beuxeux Douspices, suivant les Ordres de Sa Majesté Votre Luguste L'ère.

Je suis avec un profond respect,

Messeigneurs,

DE VOS ALTESSES ROYALES,

le très-humble et très-obéissant serviteur,
Joseph Gavaudan.

PREFAZIONE.

Nella idea di rendere sempre più agevole ed ameno l'apprendimento di una lingua oggimai divenuta universale, rimetto a stampa in nuova forma questo mio Corso già accolto altra volta dal Pubblico con benigna soddisfazione.

L'esperienza di quarantacinque anni d'insegnamento mi ha dimostrato, quanto util cosa sia per chi deve imparare una Lingua straniera vivente il congiungere in modo i precetti alla pratica, che gli uni sieno sempre chiariti con l'altra, e questa riceva sempre da quelli lume ed alimento.

Ho quindi dato opera ad ordinare il mio metodo in guisa, che gli Apprendenti trovino sempre accanto alle regole l'applicazione; e chi insegna abbia opportunità di menare il suo Allievo sempre dal noto all'ignoto, prevalendosi della conoscenza, che questi ha della sua Lingua nativa per ciò che è generale.

Le Lingue d'altronde sebbene abbiano tutte un fondo comune, divergono nonpertanto tra loro per alcune proprietà caratteristiche, che solo una lunga esercitazione e la viva voce del Maestro possono giun-

gere a far gustare. La Francese soprattutto è traboccante di questi modi al tutto proprì, e di quelle squisitezze, che non debbono ignorarsi da chi la voglia veramente parlare e scrivere, e non attenersi soltanto a mutar le desinenze dell' Italiano. Io mi sono studiato di farle tutte avvertire nel mio corso; ma non dissimulo, che l'opera del Precettore è più che mai necessaria in questa parte, non potendo il solo scritto da se istillare quel gusto, e quel senso della vera indole della Lingua, che solo con un'accorta direzione, e con l'assidua voce di chi la conosce a fondo si può acquistare.

Mio proponimento in somma è stato di porgere allo studioso un' Opera, che a lui potesse servire per istudio di precetti, per norma di pratica, per esercizio di lettura; ed al Maestro potesse porgere opportuna occasione di spiegar le sue cure in tutte le parti, in che la sua voce e la sua guida si rendano necessarie. Questo mi è sembrato dover essere lo spirito, con che gli Elementi di una Lingua vivente abbiano ad esser dettati per tornare proficui agli Apprendenti; ed i risultamenti che una lunga esperienza me ne ha offerti, mi sono guarentigia presso il Pubblico ad ottenere al mio libro cortese accoglimento.



CORSO

D I

LINGUA FRANCESE.

Dell' Alfabeto.

Le lettere dell' Alfabeto Francese sono le 25 seguenti. A, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, x, y, z. Le Vocali si pronunziano colla sola apertura della Bocca, e le Consonanti (secondo i Signori di Porto-Reale), poggiate sulla E che non devesi far sentire (*), così <math>A, be, se, de, E, fe, ge, he (aspirata), I, je, ke, ke, me, ne, O, pe, qe, re, se, te, U, ve, xe, Ygree, ze.

Delle Vocali.

Le Vocali sono Semplici o Composte (**). Le semplici sono a, e, i, y, o, u, che si pronunziano accentate alla fine delle parole, ad eccezione della e, come papa, ami, Ligny, Calypso, venu, che leggonsi papa, ami, Ligni, Calypso, venu, che leggonsi papa, ami, Ligni, Calypso, venu.

^{(&#}x27;) Le lettere secondo questa Nomenclatura ritenuta in Francia sono tutte Sostantivi Maschili. Prima le Consonanti si pronunziavano tutt' altro che si leggevano; nelle Sillabe fri, pro, p. e., unendo er en 1, pe en 6, avrebbe dovuto risultare èfèri, pèèró; ma leggendo fr re 1, pe re 6 ne risulta fri, pro, vero suono delle proprie Lettere nel corso delle parole, ed utile per la pronunzia dell' e.

^{(&}quot;) Si parlerà delle Vocali composte dopo che il Giovinetto ha percorso le Voci semplici alla pagina seguente ove non se ne incontrano, per animarlo alla Lettura. Quelle che trovansi nella spiegazione delle differenti E ed in qualche altro caso le leggerà il Maestro.

La vocale e senza accento non si pronunzia mai, nè alla fine delle Parole, nè alla fine delle Sillabe che le compongono, come tame, me su re; non si fa neppure sentire alla fine delle Parole seguita da s, come Naples, Londres, leggendo napl, londr; nè alla fine delle terze persone plurali de' verbi terminate in ent, come ils ordonnent, ils offrent, Ils' ordonn, ils' offre. Questa e chiamasi muta, è muet.

Se la e vien seguita alla fine delle parole dalle consonanti d, r, z, t, queste non si pronunziano e le valgono di accento, pronunziando le tre prime e come in Italiano piede, e l'ultima come in netto, così pied, parler, assez, bonnet, che leggonsi pié, parlé, assé, bonè. Questa e chiamasi nel 1.º caso stretta oscura o meno chiara, è perme sombre ou moins clair, e nel 2.º e chiara, è clair.

La e alla fine della parola preceduta da é, i, u, fa pronunziare queste Vocali con un suono un poco marcato, che imparasi colla viva voce, come contrée, vie, rue, etc. etc.

La e si pronunzia come nella voce italiana bello se fa sillaba colla consonante che la segue, o se trovasi fra due consonanti, come, des crip tif, es time, res pec ter, per met $tre(^*)$. Questa e chiamasi comune o mezzana, e commun ou moven: questa e mai dev' essere accentata.

Applicazione delle Consonanti alle Vocali.

В.	C.	D.	
Babiole.	$\it Cabane.$	Darius.	
Belette.	Cerise.	Devise.	
Bitume.	Cigale.	$\it Diacre.$	
Byzance.	Cyclope.	Dynastie.	
Bocal.	Colombe.	Dorure.	
${\it Buvable}.$	Cubital.	Durable.	

^(*) Si avverte che i Francesi dividono le consonanti s c, p t, s t, s p, c t, come da questi esempi; ma la e è muta abbenchè trovasi tra due consonanti nella sillaba res, come in ressembler, ressource, ressouvenir, etc. etc. come pure negli Avverbi dessus sopra, dessous sotto, etc. etc.

Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Quiétude. Horion. Loger Humer. Lucarne. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure, Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	F.	J.	N.
Figure. Physionomie. Physionomie. J y donne. Nyabel. Folie. Joli. Noblesse. Futur. Jules. Nuage. G. K. P. Gabriel. Karatas. Genette (*). Kératome. Peloton. Giberne. Kilogramme. Pignon. Gyas. Kyrielle. Pyramide. Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Puesture. Hérisson. Lever. Piec. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Mesure. Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	Fable.	Jaser.	Nat u rel,
Figure. J' imagine. Nitre. Physionomie. J' y donne. Nyabel. Folie. Joli. Noblesse, Futur. Jules. Nuage. G. K. P. Gabriel. Karatas. Parabole. Genette (*). Kératome. Peloton. Giberne. Kilogramme. Pignon. Gyas. Kyrielle. Pyramide. Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige. Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. ' Horion. Loger. Humer. Lucarne H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure, Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	Fée.	Jeter.	Négoce.
Physionomie. J y donne. Nyabel. Folie. Joli. Noblesse, Futur. Jules. Nuage. G, K. P. Gabriel. Karatas. Parabole, Genette (*). Kératome. Peloton. Giberne. Kilogramme, Pignon. Gyas. Kyrielle. Pyramide Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Quiétude. (**) Lyre. Quiétude. (**) Lyre. Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure, Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	Figure.	I imagine.	
Folie. Joli. Noblesse, Futur. Jules. Nuage. G. K. P. Gabriel. Karatas. Parabole, Genette (*). Kératome. Peloton. Giberne. Kilogramme, Pignon. Gyas. Kyrielle. Pyramide Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure, Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole, Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	•		Nyabel.
G. K. P. Gabriel. Karatas. Parabole. Genette (*). Kératome. Peloton. Giberne. Kilogramme. Pignon. Gyas. Kyrielle. Pyramide. Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige. Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Quiétude. Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Ryc. Honorer. Moral. Rose.		•	v
Gabriel. Karatas. Parabole, Genette (*). Kératome. Peloton. Giberne. Kilogramme. Pignon. Gyas. Kyrielle. Pyramide Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	Futur.	Jules.	Nuage.
Genette (*). Giberne. Giberne. Kilogramme. Pignon. Gyas. Kyrielle. Pyramide Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Hieard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Moral. Rose.	- •	К.	Р.
Giberne. Kilogramme. Pignon. Gyas. Kyrielle. Pyramide Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. '	Gabriel.	Karatas.	$\it Parabole.$
Gyas. Kyrielle. Pyramide Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre Horion. Loger. Humer. Lucarne H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Religion. Hieard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Ryc. Honorer. Moral. Rose.	Genette (*).	Kératome.	Peloton.
Gobelet. Koba. Podacre. Guaral. Kuerelle. Pupitre. H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre Horion. Loger Humer. Lucarne. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure, Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	Giberne.	$ extbf{\emph{K}ilogramme.}$	Pignon.
Guaral.Kuerelle.Pupitre.H aspirata.L.Q.Habler.Labial.QuadrigeHérisson.Lever.Questure.Hie.Livre.Quiétude.(**)LyreHorion.LogerHumer.LucarneH muta.M.R.Habile.Madame.Rabattre.Hébéter.Mesure.Religion.Hicard.Midi.Risible.Hyperbole.Myope.Ryc.Honorer.Moral.Rose.	Gyas.	Kyrielle.	Pyramide,
H aspirata. L. Q. Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Questure. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Hébéter. Hébéter. Mesure. Hieard. Midi. Myope. Myope. Myope. Moral. Rose.	Gobelet.	Koba.	Podacre.
Habler. Labial. Quadrige Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Ryc. Honorer. Moral. Rose.	Guaral.	Kuerelle.	Pupitre.
Hérisson. Lever. Questure. Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Horion. Loger. Humer. Lucarne. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Hieard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Moral. Rose.	H aspirata.	L.	Q.
Hie. Livre. Quiétude. (**) Lyre. Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	Habler.	Labial.	Quadrige.
(**) Lyre	Hérisson.	Lever.	Questure.
Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	Hie.	Livre.	Quiétude.
Horion. Loger. Humer. Lucarne. H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Rye. Honorer. Moral. Rose.	(**)	$\it Lyre.$	
H muta. M. R. Habile. Madame. Rabattre. Hébéter. Mesure. Religion. Hicard. Midi. Risible. Hyperbole. Myope. Ryc. Honorer. Moral. Rose.		Loger.	
Habile.Madame.Rabattre.Hébéter.Mesure.Religion.Hicard.Midi.Risible.Hyperbole.Myope.Rye.Honorer.Moral.Rose.	Humer.	Lucarne.	• • • • • • • •
Hébéter.Mesure.Religion.Hicard.Midi.Risible.Hyperbole.Myope.Rye.Honorer.Moral.Rose.	H muta.	M.	R.
Hicard.Midi.Risible.Hyperbole.Myope.Ryc.Honorer.Moral.Rose.	Habile.	Madame.	Rabattre.
Hicard.Midi.Risible.Hyperbole.Myope.Ryc.Honorer.Moral.Rose.	Hébéter.	Mesure.	Religion.
Honorer. Moral. Rose.	Hicard.	Midi.	•
Honorer. Moral. Rose.		Myope.	Ryc.
	01	U A	•
Huile. Murer. Ruse.			

^(*) Le voci difficili si trovano spiegate dopo le prime letture per Alfabeto.p. 31.

^{(&}quot;) I punti indicano le Voci che mancano delle Consonanti e Vocali corrispondenti.

S.	V.	X.
Sagesse.	Vacarme.	Xabega.
Semer.	Vedette.	Xénélasie.
Sibylle.	Vitrage.	Ximénie.
Symétrie		Xyris.
Sobre.	Vomitif.	Xomolt.
Sucre	Vue.	Xutas.
T.	W (*).	Z.
Table.	Wagon.	Zagu.
Tenace.	Wener.	Zėro.
Tiare.	Wilia.	Zibeline.
Type.	Wylie.	Zygoma.
Toge.	Worara.	Zodiacal.
Tulipe.	• • • • • •	Zurich.

Delle Vocali Composte, de' Dittonghi, e delle Combinazioni di Lettere in generale.

Le Vocali composte sono le Combinazioni di due o più Vocali che si pronunziano come le Vocali semplici, come ai si legge e eau, si legge o.

Il Dittongo è la combinazione di due Vocali che si pronunziano con una sola emissione di voce, e talvolta facendone sentire una differente tra quelle che si veggono, come ay si legge $\acute{e}i$, oi si legge $\acute{o}a$ (**).

^(*) Il W non è una lettera Francese; vale per un V in queste voci; ma alle volte per U toscano come si farà osservare a suo luogo, e non si calcola in qualche voce.

^{(&}quot;) Benchè dicasi che oi si legga óà quest' ó inclina più all' u che all' ó, ma non è nè u nè ó come si avverte nel pronunziarlo, e l' A medesima non è chiara, secondo Landais, in alcune Voci, dovendo avere dell' E, e lo stesso è della pronunzia che risulta da oy. Consultisi il Dizionario Generale e Gramaticale de' Dizionari Francesi, 7.ª

Le Combinazioni di Lettere sono quelle ove entrano Vocali e Consonanti o viceversa, e che si pronunziano tutt' altro che si scrivono, come aille si legge agli senza far sentire l'I con suono schiacciato (mouillé), cha si legge scià, etc. etc:

Osservazione sulla Pronunzia Francese.

La Pronunzia Francese può dividersi in Naturale, Gutturale e Nasale; la Naturale si può dagl' Italiani intendere col solo leggerne la spiegazione; la Gutturale e la Nasale debbono impararsi da viva voce: la prima pronunziandosi collo sforzo della Gola, e la seconda risuonando nel Naso.

Vocali Composte, Dittonghi e Combinazioni di Lettere in Particolare.

N. B. Varie di queste ultime si sono già avvertite e percorse nelle Applicazioni delle Consonanti alle Vocali, come ce, ci; ja, je, etc.; ma è utile rimetterle tutte sotto l'occhio dell' Allievo.

DI PRONUNZIA NATURALE.

Ai f	a <i>e (*) Mai</i> .	${E\!\!\!/}$	eÆcidie.
Ais	$e \dots Mais.$	Ei	$e \ldots Reine.$
Ait	e Lait.	Œ	e OEbalien.
Aient	e Aient.	Oi	óà Roi (**).

Ediz. di Parigi, nel quale trovasi indicata la pronunzia a' Francesi medesimi e per tutti i casi eccettuati, il meglio che ha potuto l' Autore con delle lettere per la sua Nazione, del quale mi son servito per ciò che è accettabile.

- N. B. Si parlerà solo de' Dittonghi da imparare per leggere; ma dei Naturali, che non arrestano nella lettura, non si dirà nulla, come in Italiano piede, poeta, in Francese pied, poete, etc., etc. Si avverte ancora, che nella Lingua Francese non vi sono Trittonghi come in italiano, figlivolo, svoi, mibi ec.: sebbene p. e. oy come si dirà, si legga óaì pronunziandosi da Trittongo, nella voce, voyez, ployez, etc. forma due sillabe roa ié, ploa ié, e non vi è più un' emissione di voce per le tre vocali, ma due sillabe.
- (') Questa E in alcune Voci presso i Parigini ha dell' A. La Pronunzia non potendosi indicare con lettere per tutti i casi e per tutte le Nazioni, il Maestro la deve fissare.
 - (") Prima oi si leggeva da Vocale composta e da Dittongo, quindi ora e ed ora óà

	\ -	•	
Oy	óai Voyage.	Scha	sciaSchall.
Ay	ėiPays.	Sche	sceScheffielde.
Eau	óBeau.	Schi	sciSchilde.
Aille	agli(*)Paille.	Schy	sciSchyte.
Ail	agliEmail.	Scho	scio Schote.
Eille	egliVeille.	Schu	sciuSchubertie.
E il	egliVermeil.	Ja	sgia Jaser.
Au	6Autre.	Gea	sgiaLogea.
Ille, il	igliFille, Fenil.	Je	sgeJeter.
Ille, il	ilMille, Mil.	J i	sgiJ' imite.
Ou	u toscano Fou .	Jo	sgióJoli.
Aou	u toscano Août.	Geo	sgió Georges.
O uille	ugliPatrouille.	Ju	sgiúJuge.
Ouil	ugliFenouil.	Gua	guaGuadiana.
Ce	seCelui	Gua	gu aAlguazil.
Sce	sèScène.	Gua	gú aGuaral.
Ci	siCivil.	Gue	$ghe \ldots Guenon.$
Cy	siCyclope.	Gui	ghiGuitarre.
Ça	sa Façade.	Qua	cua Quadrige.
Ço	so \dots Leçon.	Qua	ca Quatre.
Cu	su Reçu.	Que	cù e Questure.
Cha	scia Charité.	Que	${\it che}\ldots.{\it Querelle}.$
Che	sce Chemise.	Qui	chiQuirinal.
Chi	sciChien.	Qui	cú iQuiétude.
Chy	sciChyle.	Quo	có Quolibet.
Cho	sció Chose.	Ph	fPhylosophe.
Chu	sciú Chute.	Ti	siAmbition.

secondo i casi; cosa imbarazzantissima per tutte le Nazioni che imparavano il Francese, e solo indifferente per i Nazionali che dal significato ne comprendevano la lettura: sostituito ai ad oi quando deve far e non vi è più equivoco nel leggere; ed allorchè si comincia a comprendere la Lingua, percorrendo libri di Edizione moderna, nei libri Antichi l'or per e non più impiccia divenendo facile come a' Nazionali.

^{(&#}x27;) Senza far sentire L' I, come si è detto alla pagina 5, e così de' seguenti.

DI PRONUNZIA GUTTURALE.

Eu sa he Peu.	<i>Ueille</i>	hegli Cueille.
Œu he Cœur.	<i>Ueil</i>	hegh Ecueil.
Œille hegliŒillet.	Euille	hegli Euillette.
Œil hegli Œil.		hegli Deuil.
DI PRONU	JNZIA NAS	SALE.
Em fa an $(^*)$ Temple.	Aim	$en \ldots Faim.$
En an Enfance.	Ain	en Main.
Ien ien Lien.	Ein	en Reins.

Main.
Reins.
Humble.
Commun.
Moins (**).
Babouin.

Osservazione.

Avendo capito l'Allievo che gli è necessario di ben conoscere le Vocali composte, i Dittonghi e le Combinazioni delle Lettere per leggere li ripeterà come qui appresso, più brevi, e più facili a ricordarsene, finchè la pratica glie li renda familiari, cominciando a farne l'applicazione nella lettura alla pagina contigua avendo i più comuni sotto l'occhio (***).

^{(&#}x27;) In Italiano medesimo la m avanti b, p, ha il suono di n, come Ambasciata, Enıblema, Tempio, Impero.

^{(&}quot;) In buon francese non si pronunzierà mai oin óan; così besoin, témoin, non si leggerà besoan, témoan; ma besoen, témoen, come Babouin, Baragouin, etc. etc.

^{(&}quot;") Per andare dal Noto all' Ignoto ho fissato le prime letture de' Principianti su dei Soggetti ben impressi nell' animo, affinchè continuando a giovarsi del senso e dell' Analogia tra le due Lingue, senza spiegazione alcuna avessero subito capito e tradotto, per quindi passare a letture più svariate.

Fo Loro conoscere man mano gli Accenti, la Dieresi, la Cedilla, le eccezioni su i Dittonghi, sulle lettere; le Regole di congiungere o no le Vocali alle Consonanti, e parlando eviteranno quelli errori ove cadono Persone intelligenti per non aver mai percorso un Trattato seguito in cui le principali Voci e Frasi eccettuate si trovano registrate.

Colla Gramatica adattata all' Italiano che studia la sua propria Lingua, colle Traduzioni dall' Italiano in Francese, e colla dettatura in questo idioma gli Apprendenti si veggono ben presto capaci di capire i Classici, e parlare e scrivere correttamente.

Vocali composte, Dittonghi e Combinazioni di Lettere.

DI PRONUNZIA NATURALE.

```
Ai, ais, ait, aient, ei
                             fanno e
                                   øà, anticamente anche e.
Oź
                             fa
                                   óai, in fine di parola fa óà.
Ou
                                   ei, in fine di parola fa e.
                             fa
Ay
                             fanno ó.
Au
       ed eau
                             fanno agli, senza far sentire l'i.
Aille ed ail
                             fanno egli, idem, e così degli altri.
Eille ed eil
                             fanno igli ed il alle volte.
      ed il
Ille
                             fanno u toscano.
Ou
      ed aou
                             fanno ugli.
Ouille ed ouil
Ce, sce
                             fanno se, sė.
                             fanno si
Ci, cy, sci
Ca, Co, Cu, (cédille)
                             fanno sa, so, sú.
Cha, che, chi, cho, chu
                             fanno scià, sce, sci, sció, sciu.
                             fanno sqia, sqe, sqi, sqio, sqiu.
Ja, je, jiojy, jo, ju
                            fanno ghe, ghi.
Gue, qui
                             fanno ca, che, chi.
Qua, que, qui
                             fa
Ph
                                   si alle volte.
                             fa
Τż
                  DI PRONUNZIA GUTTURALE
                             fanno he.
      ed one
Fin
OEille ed oeil
                             fanno hegli.
Ueille ed ueil
Enille ed enil
                    DI PRONUNZIA NASALE.
       ed en
                             fanno an.
Em
                                   ien alle volte.
Ien
Im in ed ym yn
Aim
      ed ain
                             fanno en.
Ein
Um
                             fanno un.
      ed un
      ed ouin
                             fanno oen.
Oin
```

PREMIÈRES LECTURES.

Le Signe de la Croix.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Ou bien.

Au nom du Père qui m'a créé, du Fils qui m'a racheté, et du Saint-Esprit qui m'a illuminé. Dieu me garde de feu, d'eau, de mort subite et de tous périls. Ainsi soit-il.

Honneur à la Très-Adorable Trinité.

Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, et comme il sera jusqu'à la fin des siècles. Ainsi soit-il.

Adoration à la Très-Auguste Trinité.

Très-sainte et très-auguste Trinité, Dieu seul en trois personnes, je crois que vous êtes ici présent; je vous y adore avec les sentiments de l'humilité la plus profonde, et vous rends de tout mon cœur les hommages qui sont dùs à votre souveraine majesté.

Oraison Dominicale.

Notre Père qui étes aux Cieux, que votre Nom soit sanctifié, que votre Règne arrive, que votre volonté soit faite en la Terre comme au Ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et nous pardonnez nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez point succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Salutation Angélique.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Scigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les Femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

L' Angelus Domini.

L'Ange du Seigneur qui annonça Marie par ordre du Saint-Esprit. Je vous salue Marie, etc. etc.

Voici la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa loi. Je vous salue Marie, etc. etc.

Le Verbe s'est fait chair et a demeuré parmi nous. Je vous salue Marie, etc. etc.

Adresse à la Sainte Famille.

Jésus, Joseph, Joachim, Anne et Marie, je vous donne mon cœur, mon âme et ma vie.

Antienne à la Sainte Vierge. Salve Regina.

Nous vous saluons, ò Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre joie et notre espérance. Dans cet exil auquel nous sommes condamnés, comme enfants d'une mère coupable, nous implorons votre intercession; nous vous présentons nos soupirs, et nous gémissons dans cette vallée de larmes; soyez donc notre Avocate, attendrissez-vous sur nos maux, et après l'exil de cette vie, ò Vierge Marie, pleine de douceur et de tendresse pour les hommes, obtenez-nous le bonheur de voir Jésus-Christ, le Fruit sacré de votre sein. Ainsi soil-il.

Le Symbole des Apôtres.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du Ciel et de la Terre; et en Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et enseveli; est descendu aux Enfers, et le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux Cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Je crois au (*) Saint-Esprit, la Sainte Eglise catholique, la communion des Saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle. Ainsi soit-il.

La Confession des Péchés.

Je me confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à Saint Michel Archange, à Saint Jean-Baptiste, aux Saints Apotres Saint Pierre et Saint Paul, à tous les Saints, et à vous, mon Père, de tous les péchés que j'ai commis en pensées, paroles et actions: c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute. C'est pourquoi je supplie la bienheureuse Marie toujours Vierge, Saint Michel Archange, Saint Jean-Baptiste, les Apôtres Saint Pierre et Saint Paul, tous les Saints, et vous mon Père, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu. Ainsi soit-il.

Elan d'amour à notre Sauveur.

O mon aimable Sauveur, qui êtes la bonté même, que je vous ai connu tard! que je vous ai aimé tard! embrasez-moi du feu sacré de votre amour, et que rien ne soit capable de me séparer de vous.

Acte de Foi.

Mon Dieu, je crois fermement tout ce que la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine m'ordonne de croire, parce que c'est vous, ò vérité infaillible, qui le lui avez révélé, et que vous ne pouvez ni vous tromper ni mentir.

Acte d' Espérance.

Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me



^{(&#}x27;) On traduit ici la préposition latine in par l'article au, car en devant Saint choquerait l'oreille, à cause du t qu'il faut attacher avec Esprit; n'altérant pas cela, comme tout le monde sait, la parfaite croyance en la Troisième personne de la Très-Sainte Trinité.

donnerez par les mérites de Jésus-Christ votre grace en ce monde, et si j'observe vos commandements, votre Gloire et la vie éternelle dans l'autre: parce que vous me l'avez promis, et que vous étes souverainement fidèle dans vos promesses.

Acte de Charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et par dessus toutes choses; parce que vous étes infiniment bon et infiniment aimable; j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous, et je ne manquerai pas de le soulager dans ses afflictions tant qu'il sera en mon pouvoir, en lui faisant du bien.

Acte de Contrition.

Mon Dieu, j'ai une extrême douleur de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment aimable, et que le péché vous déplaît; je fais un ferme propos, moyennant votre sainte grâce, de ne plus pécher et de faire pénitence.

Prière avant les Actions.

O Dieu! venez à notre aide; Seigneur, hâtez-vous de nous secourir. Gloire soit au Père, etc. etc.

Prière à la Sainte Vierge.

Très-sainte Vierge, priez, s'il vous platt, Notre Seigneur Jésus-Christ pour moi, afin que toutes mes pensées, paroles et actions de ce jour et de toute ma vie, lui soient agréables. Ainsi soit-il.

Prière à son Ange Gardien.

Mon bon Ange gardien, continuez, s'il vous plaît, vos charitables soins: inspirez-moi la volonté de Dieu en toutes les œuvres de cette journée, et me conduisez dans les voies de mon salut. Ainsi soil-il.

Prière avant le Repas.

Bénissez, mon Dieu, et nos personnes et cette nourriture que nous allons prendre, qui nous vient de votre libéralité. Au nom etc.

Après le Repas.

Seigneur, nous vous rendons grâce de tout le bien que vous nous faites, et en particulier des aliments que nous venons de prendre. *Au nom*, *etc. etc.*

Prière à son Saint Patron.

Bienheureux Saint N. obtenez-moi la grace de porter dignement votre nom, en imitant votre sainte vie, afin qu'avec vous je loue éternellement Dieu dans le Ciel. Ainsi soit-il.

Prière du Matin. Au nom, etc. etc.

Mon Dieu, écoutez la prière que vous adresse mon cœur, pour que vous me rendiez, s'il vous plaît, bon, juste, et sage; et éloignez de moi tout ce qui pourrait me détourner de mes devoirs. Conservez les jours de Papa et de Maman, asin qu'ils m'élèvent dans votre sainte crainte, et m'apprennent à suivre vos Commandements. Ainsi soit-il.

Prière du Soir. Au nom, etc. etc.

Je vous remercie, o mon Dieu! de m'avoir conservé pendant cette journée. Pardonnez-moi si je vous ai offensé. Daignez ne point me retirer votre Sainte Bénédiction, et que vos saints Anges ne cessent de veiller à la paix, au bonheur de mes Parents et à celui de tous vos serviteurs, afin que nous ne cessions de vous rendre grâce de tous vos bienfaits. Ainsi soit-il.

En se mettant au Lit.

Eclairez-moi, Seigneur, de la lumière de votre grâce, afin que je ne m'endorme point du sommeil de la mort. Au nom, etc.

Oraison à la Sainte Vierge pour obtenir une bonne Mort.

Incomparable Vierge, comme le Père Eternel vous a communiqué sa puissance, vous faisant Mère de son Fils; veuillez vous en servir en ma faveur contre le pouvoir de l'Enfer, qui s'opposera à mon entrée dans le Ciel. Je vous Salue Marie, etc. etc.

O Très-aimable Vierge, dès l'instant que votre Fils fut formé de votre Sang très-pur, il vous fit part de sa Sagesse avec toute l'Intelligence des vérités de la Foi; daignez-en éclairer tellement mon ame, qu'elle ne soit tachée par aucune erreur, ni par aucune tentation de l'ennemi. Je vous Salue Marie, etc. etc.

O Très-puissante Avocate, par l'amour dont le Saint-Esprit embrasa votre Ame lorsque le Verbe Eternel prit Chair en votre Sein; faites couler en mon ame quelques gouttes de cette dilection, pour adoucir ses peines, afin que je puisse louer vos bontés éternellement. Je vous Salue Marie, etc, etc.

Prière pour le Roi.

Donnez, Seigneur, à notre bon ROI, la sagesse qui est assise auprès de vous dans votre Trône; envoyez-la du Ciel, votre Sanctuaire, afin qu'elle soit, et qu'elle travaille avec lui, et qu'il sache ce qui vous est agréable; vous regarderez ses actions avec complaisance, et il conduira votre peuple avec justice. Seigneur, sauvez et accompagnez toujours notre bon ROI.

Et exaucez-nous au jour où nous invoquons Votre Saint Nom. Ainsi soit-il.

SI LES HOMMES NE TE VOIENT PAS, DIEU TE VOIT.

DIALOGUE.

BERQUIN.

monsieur de la ferrière se promenait un jour dans les champs avec Fabien, son plus jeune fils. C'était un beau jour d'automne, et il faisait encore grand chaud. Mon papa, lui dit Fabien, en tournant la tête du côté d'un jardin le long duquel ils marchaient alors, j'ai bien faim.

Et moi aussi, mon fils, lui répondit Monsieur de la Ferrière. Mais il faut prendre patience jusqu'à ce que nous arrivions à la maison.

FABIEN. - Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'est du doyenné. Ah! que j'en mangerais une avec grand plaisir!

monsieur de la ferrière. - Je le crois sans peine. Mais cet arbre est dans un jardin fermé de toutes parts.

FABIEN. - La haie n'est pas trop fourrée, et voici un trou par où je pourrais bien passer.

Monsieur de la ferrière. – Et que dirait le maître du jardin, s'il était – là?

FABIEN. - Oh! il n'y est pas sûrement, et il n'y a personne qui puisse nous voir.

MONSIEUR DE LA FERRIÈRE. - Tu te trompes, mon enfant, il y a quelqu' un qui nous voit, et qui nous punirait avec justice, parce qu' il y aurait du mal à faire ce que tu me proposes.

FABIEN. - Et qui serait-ce donc, mon papa?

MONSIEUR DE LA FERRIÈRE. - Celui qui est présent par tout, qui ne nous perd jamais un instant de vue, et qui voit jusque dans le fond de nos pensées. Dieu.

FABIEN. - Ah! vous avez raison. Je n'y songe plus.

Au même instant il se leva de derrière la haie un homme qu'ils n'avaient pu voir, parce qu'il était étendu sur un banc de gazon. C'était un vieillard à qui appartenait le jardin, et qui parla de cette manière à Fabien. » Remercie Dieu, mon enfant, de ce que ton père t'a empé» ché de te glisser dans mon jardin, et d'y venir prendre une
» chose qui ne t'appartenait pas. Apprends qu'au pied de ces ar» bres on a tendu des piéges pour surprendre les gourmands
» qui en approcheraient; tu t'y serais cassé les jambes, et tu
» serais resté boiteux pour toujours. Mais puisqu'au premier mot
» de la sage leçon que ton père t'a faite tu as témoigné de la
» crainte de Dieu, et que tu n'as pas insisté plus long-temps sur
» ce que tu méditais, je vais te donner avec plaisir des fruits que
» tu désires. »

A ces mots, il alla vers le plus beau poirier, secoua l'arbre, et porta à Fabien son chapeau rempli de poires. M. DE LA FERRIÈRE voulut tirer de l'argent de sa bourse pour récompenser cet honnéte vieillard; mais il ne put jamais l'engager à céder à ses instances. J'ai eu du plaisir, Monsieur, à obliger votre enfant, et je n'en aurais plus, si je m'en laissais payer; il n'y a que Dieu qui paie ces choses-là.

Monsieur de la ferrière lui tendit la main par dessus la haie. Fabien le remercia aussi dans un assez joli compliment; mais il lui témoignait sa reconnaissance d'une manière encore bien plus vive par l'air d'appétit dont il mordait dans les poires, dont l'eau ruisselait de tous côtés.

Voilà un bien brave homme, dit Fabien à son papa, lorsqu'il eut fini la dernière et qu'ils se furent éloignés du vieillard.

Monsieur de la ferrière. – Oui, mon ami; il l'est devenu sans doute pour avoir pénétré son cœur de cette grande vérité, que Dieu ne laisse jamais le bien sans récompense, et le mal sans châtiment.

FABIEN. – Dieu m'aurait donc puni si j'avais pris les poires?

MONSIEUR DE LA FERRIÈRE. – Le bon vieillard t'a dit ce qui te serait arrivé.

FABIEN. - Mes pauvres jambes l'ont échappé belle...

monsieur de la ferrière. – Dieu, mon cher enfant, règle tout ce qui se passe sur la terre, et dirige toujours les événements de manière à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions et à punir les méchants de leurs crimes.....

MAURICE, madame LAFORET.

BERQUIN.

maurice. - Ah! ma chère maman voilà déjà la voiture.

MADAME LAFORET, les yeux baignés de larmes.—Mon cher fils, tu vas donc me quiter?

MAURICE. - Oh! ne pleurez pas tant, je vous prie; autrement je serais triste dans toute la route. Où sont mes gants? Ah! je les ai aux mains. Je ne sais plus ce que je fais.

MADAME LAFORET. – Qu'il me coûte de me séparer de toi! Je veux au moins t'accompagner jusqu'à la dernière barrière.

MAURICE. - Mais, ma chère maman, vous êtes déjà si malade et si faible!

MADAME LAFORET. - Ce n'est qu'une demi lieue, et je saurai bien m'en retourner à pied.

MAURICE. – Je le voudrais aussi; mais vous savez, maman, que le médecin dit qu'il fallait vous ménager. Si vous reveniez encore plus malade à la maison, que vous fussiez obligée, comme mon papa, de vous coucher et de mourir, c'est moi qui en serais la cause. Non; je ne veux pas que vous sortiez, ou je reste.

MADAMB LAFORET - Eli bien ! mon cher fils, c'est moi qui resterai.

MAURICE. - Oui, oui, demeurez ici; et quand je serai au détour
de la rue, allez vous coucher, et tâchez de bien dormir.

MADAMB LAFORET - Oui, si je le pouvais.

MAURICE. - Adieu, adieu, ma chère maman.

MADAME LAFORET. - Porte-toi bien, mon cher fils! Que le bon Dieu soit toujours avec toi. Sois pieux, honnête, appliqué, fais la joie de ta mère.

maurice. - Vous verrez, vous verrez, je fairai votre joic.

MADAME LAFORET. - Ecris-moi régulièrement, au moins tous les quinze jours.

MAURICE. - Toutes les semaines, maman: vous m'écrirez aussi?
MADAME LAFORET. - Peux-tu me le demander? Je n'aurai plus
d'autre plaisir sur la terre. Mais nous reverrons-nous encore en
ce monde?

MAURICE. – Oh! sùrement, nous nous reverrons. Je remplirai si bien mon devoir, que j'obtiendrai la permission de venir vous voir dans six mois.

MADAME LAFORET. - Oui, mon enfant; et lu resteras ici quinze jours, Oh! si ce temps était déjà venu!

MAURICE. - Maman, voyez le cocher qui s'impatiente.

MADAME LAFORET. - Encore un baiser, mon cher fils. Adieu, Maurice, adieu. (Ils se font signe de la main jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue.)

MONSIEUR DUPRÉ. - marchand d'étosses de soie, à Rouen.

MAURICE.

MONSIEUR DUPRÉ. – Que m'apportez-vous là, mon joli monsieur? MAURICE. – Une lettre qui nous regarde, vous et moi. Je suis le petit LAFORET; vous devez savoir de quoi il est question.

monsieur dupré. - Ali! tu es le petit LAFORET! Je suis bien aise de te voir. Ta physionomie me revient assez. As-tu du goût pour le commerce?

MAURICE, en soupirant. - Hélas! oui, monsieur.

monsieur dupré. – Tu as été quelque temps au Collège, saistu lire?

maurice. - Je le savais déjà que je n'avais que cinq ans; et j'en ai dix.

MONSIEUR DUPRÉ. – Il faut que ton père t'ait fait instruire de bonne heure. Sais-tu aussi écrire et compter? Combien font 6 fois 8?

MAURICE. - 48; et 6 fois 48, font 288; et 6 fois 288 font attendez un peu font 1728; et ajoutez-y 54, cela fait 1782, tout juste le compte de l'année où nous sommes.

MONSIEUR DUPRÉ. - Comment donc? tu comptes déjà comme un banquier. Je suis enchanté d'avoir un petit garçon aussi instruit dans mon comptoir.

MAURICE. - Vous verrez comme je vais travailler pour devenir bientôt votre premier commis; j'espère aussi, monsieur, que vous me traiterez avec douceur.

monsieur dupré. - C'est selon la manière dont tu te comporteras.

MAURICE. - Je ne demande pas mieux. Mais, Monsieur, vous trouverez bon que je mange à votre table. Maman n'entend pas que je dine avec les domestiques.

monsieur dupré. – Je ne peux pas te répondre de cet article. C'est l'usage parmi les apprentis.

MAURICE. — Je vous en prie de grâce, Monsieur. Je fairai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter. Mais ne m'envoyez pas manger à la cuisine. J'aime mieux faire mes repas tout seul. Un morceau de pain dans ma chambre, c'est tout ce qu'il me faut.

monsieur dupré. - J' en parlerai à ma femme, et nous verrons à le satisfaire.

maurice. - Oh! quand vous me présenterez à elle, je veux lui baiser la main, et la prier si instamment....

monsieur dupré. - Eh bien! tu tâcheras de la persuader.

maurice. - Avez-vous des enfants, Monsieur?

monsieur dupré. - Oui, deux.

MAURICE. - Tant mieux. Sont-ils plus grands ou plus petits que moi?

monsieur dupré. - Ils sont à peu près de ton âge.

MAURICE. – Vous voudrez bien me laisser jouer avec eux, lorsque j'aurai fini ma besogne. Je sais une foule de petites histoires. Et puis, je chiffre assez joliment; je peux leur montrer ce que je sais.

MONSIEUR DUPRÉ. - Tu vas devenir le précepteur de toute la maison. Je vois que nous serons bons amis, si tu te comportes comme il convient.

MAURICE. - Oh! vous n'aurez pas de reproche à me faire. J'aime trop maman pour m'exposer à l'affliger.

MONSIEUR DUPRÉ. - Allons, viens avec moi; je veux te présenter à ma femme. Nous verrons comment tu t'y prendras pour t'en faire chérir.

MAURICE. - Je ne veux que lui parler de maman, pour m'en faire aimer à la folie, puisqu'elle est mère aussi, et qu'elle est sans doute aimée de ses enfants.

MADAME DE SAINT-AULAIRE, riche veuve, et MAURICE.

MAURICE, portant un rouleau de satin sous son bras. – Votre serviteur, Madame. Monsieur Dupré vous présente ses très-humbles respects, et vous envoie douze aunes de satin, sur l'échantillon que vous lui avez donné. Vous savez le prix?

MADAME DE SAINT-AULAIRE. – Il m'a demandé treize francs au premier mot. C'est un peu cher.

maurice. – N' auriez-vous pas une aune chez vous, Madame?

madame de saint-aulaire. – Monsieur Dupré est un honnête
homme, je ne mesure jamais après lui. Combien cela fait-il?

maurice. - Cent cinquante-six francs, madame.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - C'est beaucoup d'argent. Mais c'est aujourd'hui ma fête, et je ne suis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant?

MAURICE. - Oui, madame, si vous me le donnez.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. Voilà six louis et demi. Prends garde de n'en rien perdre.

MAURICE. – Oh! sûrement.... Mais vous ne voulez donc pas marchander, madame?

madame de saint-aulaire. - Λ quoi bon cette question!

maurice. - A rien. Mais marchandez toujours, croyez-moi!

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Et pourquoi donc?

MAURICE. – C'est qu'alors j'aurais vingt sous par aune à rabattre: M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus chère, puisqu'il peut vous la donner à meilleur marché.

madame de saint-aulaire. - Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas-là, mon enfant je marchande.

MAURICE. - Eh bien! c'est douze francs à vous rendre.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Ils sont pour toi, mon ami. Je veux que tu t'en divertisses le jour de ma fête.

maurice. - Madame, je ne les prendrai pas.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Tu les prendras ; je te les donne.

MAURICE. - Et si Monsieur Dupré ne le trouvait pas bon?

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Cela me regarde. Je le prends sur moi.

MAURICE. - Oh! que je suis aise! Je vous remercie mille et mille fois, madame. Cet argent ne restera pas long-temps dans ma poche. Je vais tout de suite l'envoyer à ma chère maman, je lui parlerai de vous dans ma lettre. Je cours lui écrire aussitôt.

madame de saint-aulaire. - Non, non, je ne te laisse pas aller si vite. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends-moi d'abord qui est ta maman, et où elle demeure.

MAURICE. - Ah! maman est la pauvre veuve d'un médecin d'Orléans. Mon papa est mort il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimait mieux soigner les pauvres que les riches. Et puis il est resté deux ans malade, c'est ce qui l'a ruiné. Il avait cependant gagné assez dans le commencement pour me tenir en pension à Paris, au Collège d'Harcourt. On m'en a rappelé, parce que mon papa voulait m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez Monsieur Dupré, où je suis apprenti de commerce. Si mon cousin, lui qui est riche, avait voulu, je serais retourné au Collége, et j'aurais été médecin. Ah! j'aurais eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le médecin de maman. J'ai toujours été des premiers dans mes classes, et mes régents étaient bien contents de moi. La première fois que vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du Principal, que j'ai reçue il y a huit jours. Vous verrez s'il m'aimait. Oh! il m' aimera toute sa vie à ce qu' il me dit.

madame de saint-aulaire. - Je n'ai pas de peine à le croire, mon cher enfant. Tu m'as déjà inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie aujourd'hui pour la première fois. Mais, dis-moi, serais-tu bien aise de quitter le comptoir et de retourner à ta pension?

MAURICE. - Ah! si Dieu le voulait! Mais maman ne le peut pas; elle n'a pas d'argent, et pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Cela est vrai; mais il y a tant de gens

dans le monde qui en regorgent! Que dirais-tu, si je t'adressais à quelqu'un qui t'examinat, pour voir si tu as bien profité du temps que tu as passé au Collège, et si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès?

MAURICE. - O madame! avec quelle joie je subirais cet examen! Envoyez-moi tout de suite, je vous prie, à cette personne. Vous verrez ce qu'elle vous mandera sur mon compte. Et puis ce que je ne sais pas encore, je puis l'apprendre.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Sais-tu où est le Collége royal de cette ville?

MAURICE. - Hélas! oui. J'ai passé bien souvent devant la porte en soupirant.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Eh bien! attends un peu. (Elle s'assied devant son secrétaire, écrit une lettre, et la remet à Maurice.) Tiens, cours au Collége, et demande le Principal. Il faut lui parler à lui-même. Tu lui fairas bien mes compliments, et tu le prieras de faire un mot de réponse à mon billet.

MAURICE. - Mais c'est que je suis bien pressé d'envoyer les douze francs à maman.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Tu peux attendre jusqu'à demain. Peut-être auras-tu de plus heureuses nouvelles encore à lui donner.

MAURICE. – Je vais d'abord porter votre lettre, et puis je courrai chez Monsieur Dupré qui m'attend.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Prends bien garde de t'égarer.

MAURICE. — Oh! je saurai bien trouver mon chemin. Adieu, ma noble et généreuse Dame. En moins d'une heure, M. le Principal aura votre billet. J'y vole comme un oiseau.

LE PRINCIPAL du Collége, MAURICE.

MAURICE. - M. le Principal, c'est un billet que je vous apporte de la part de madame....Ah! j'ai perdu son nom. Je vais courir chez elle pour le rattraper.

LE PRINCIPAL. – Cela n'est pas nécessaire, mon cher enfant. Elle se nomme sans doute dans le billet. (Il l'ouvre et regarde la signature.) de saint-aulaire! Oh! c'est une main bien connue. (Il lit).

» Monsieur.

» L'enfant que je vous envoie est un pauvre orphelin. Son » père vient de mourir, et sa mère s'est vue dans la nécessité » de le retirer du Collége, pour le placer en apprentissage. Il pa-» raît cependant qu'il a un goût très-vif pour l'étude. Je vous » prie en grâce de vouloir bien l'examiner; et s'il vous donne » quelques espérances, je m'engage à pourvoir à son éducation. » Ma fête que je célèbre aujourd'hui, m'impose le devoir de » faire une œuvre utile, et le Ciel semble m'avoir adressé cet » enfant pour en être l'objet. Je vous prie, Monsieur, de me » mander ce que vous pensez sur son compte.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

LE PRINCIPAL. - Prends un siège, mon petit ami. Je suis à toi dans la minute. J' ai une lettre pressée à finir.

MAURICE. - Ah! Monsieur, que vous avez la de beaux livres! Il y a bien long-temps que je n'en ai feuilleté. Me permettez-vous d'en ouvrir un pendant que vous écrivez?

LE PRINCIPAL. - Je le veux bien, mon enfant.

MAURICE, prenant un livre. - Oh! c'est Homère! Mais je ne l'ai jamais lu qu'en français.

LE PRINCIPAL. - Comment tu as lu Homère? et qu'en penses-tu?
MAURICE. - Il est plein de belles choses: il a surtout de superbes
comparaisons. Je voudrais seulement qu'Achille ne fût pas si violent et si opiniâtre.

LE PRINCIPAL. - Et quels traits de violence et d'obstination as-tu à lui reprocher?

MAURICE. – Est-ce bien fait à lui de laisser les Grees dans l'embarras? Est-ce leur faute, s'il avait une querelle avec Agamemnon? Ils ne lui avaient fait aucun tort à lui-même. N'aurait-il pas dù se laisser flèchir, lorsque les députés vinrent lui faire des soumissions dans sa tente? Mais non; il resta inébranlable comme

un rocher. Ils n'auraient pas eu besoin de me prier si long-temps. Je les aurais suivis au premier mot.

LE PRINCIPAL. - Tu es donc bien indulgent?

MAURICE. – Ne faut-il pas l'être pour tous les hommes, et encore plus pour nos compatriotes? Oh! vous avez aussi un Sophocle! C'est de lui, je pense, qu'est la tragédic de Philoctète. Notre Régent nous l'a fait expliquer trois fois. C'est une pièce bien touchante; mais savez-vous ce qui m'y fait plus de plaisir?

LE PRINCIPAL. - Je serais curieux de le savoir.

maurice. - C' est ce jeune Grec.....Comment s' appelle-t-il maintenant?

LE PRINCIPAL. - Néoptolème.

MAURICE. – Oui, oui, Néoptolème. C'est lorsqu'il revient, et qu'il rapporte à Philoctète son arc et ses flèches. Je sens que j'aurais fait comme lui. Mais je vous demande pardon, Monsieur, je vous trouble peut-être par mon babil.

LE PRINCIPAL. - Point du tout, je t'écoute avec plaisir. Aussi bien, voilà ma lettre finie.

maurice. - Tant mieux ; je vous prierai de me dire ce que c'est ce beau livre d'estampes qui est ouvert sur votre pupitre.

LE PRINCIPAL. - C'est un recueil des meilleurs gravures de la galerie de Florence.

MAURICE. - Voilà Jupiter; je le reconnais.

LE PRINCIPAL. - Comment le trouves-tu?

maurice. - J'aime l'estampe ; mais je n'aime pas monsieur Jupiter.

LE PRINCIPAL. - Pourquoi donc cela?

MAURICE. - C'est que c'était un vilain personnage. Je ne sais comment les Grees et les Romains ont eu la bêtise de l'adorer....

LE PRINCIPAL. – Tu as raison. C'est une indigne et méprisable divinité. Au reste, on ne nous a transmis, sur son compte, que des imaginations populaires. Et tu sais que le peuple a toujours été aveugle et superstitieux.

MAURICE. – Oh! nos paysans aujourd'hui sont biens plus avisés... LE PRINCIPAL. – Et d'où vient donc que la plus grossière populace est aujourd'hui plus sensée que dans les temps de l'antiquité?

MAURICE. - De la Lumière de l'Evangile. C'est là que tout est d'un Dieu juste et bon. Si j'eusse vécu dans la Grèce avec un livre pareil, jamais on n'y aurait adoré que le Dieu que j'adore.

LE PRINCIPAL. - Embrasse-moi, mon cher enfant. Comment t'appelles-tu?

MAURICE. - Maurice Laforet.

LE PRINCIPAL. – En vérité, mon cher Maurice, il serait dommage que tu passases ta vie derrière un comptoir. Il faut absolument que tu reprennes tes études.

MAURICE. – Ah! je le voudrais bien, si cela dépendait de moi. LE PRINCIPAL. – Je vais te donner ma réponse à Madame de Saint-Aulaire.

MAURICE. - Je m'en chargerai avec joie. Mais, Monsieur, elle vous prie, je crois, d'avoir la complaisance de m'examiner.

LE PRINCIPAL. – Tu viens de faire cet examen toi-même. Je connais ta tête et ton cœur. Peut-être aurai-je le plaisir de contribuer à te procurer un destin plus heureux. Amuse-toi à parcourir ces estampes; je vais écrire ma réponse.

MAURICE. - Donnez-moi plutôt une feuille de papier et une plume, je veux écrire aussi.

LE PRINCIPAL. - Est-ce à ta bienfaitrice?

MAURICE. - Non, c'est à une autre personne.

LE PRINCIPAL. - Et ne puis-je savoir à qui?

maurice. - Quand ma lettre sera écrite, pas plus tôt.

LE PRINCIPAL. – Il me tarde de la voir. (Îl s'assied et se met à écrire. Maurice écrit aussi la lettre suivante.)

» Monsieur le Principal

» Je vous remercie mille et mille fois de la bonté que vous avez » de vous occuper de moi, et d'écrire en ma faveur à Madame » de Saint-Aulaire. J'aurais eu beaucoup de plaisir à retourner » dans ma première pension, où tout le monde m'aime encore; » mais puisque vous aurez fait mon bonheur, c'est près de vous » que je veux le goûter. Ah! si je pouvais être admis dans votre
» Collége! je vous aimerais de tout mon cœur; je scrais bien stu» dieux et bien sage, et j'apprendrais tout ce que vous auriez la
» complaisance de m'enseigner. Je n'ose espérer que cela s'arran» ge ainsi. C'est à la volonté de Dieu et à la vôtre. Mais s'il faut
» que je reste chez M. Dupré, vous ne me refuserez pas la per» mission de venir vous voir de temps en temps, de causer un
» peu avec vous, et de lire dans vos beaux livres: autrement
» j'aurais bientôt oublié tout ce que j'ai appris au Collége; et j'en
» aurais du regret, quoique ce ne soit pas grand'chose. Oh! ayez
» cette bonté, Monsieur le Principal. Dieu vous en bénira, et je
» l'écrirai à maman, pour la soulager dans ses chagrins, car elle
» m'aime beaucoup, et je l'aime beaucoup aussi. Peut-être qu'un
» jour....

LE PRINCIPAL. – Eh bien! Maurice, ta lettre est-elle finie?

MAURICE. – Non, pas encore tout-à-fait. J'ai plus de choses à dire
que vous. Mais la voilà telle qu'elle est. Lisez.

LE PRINCIPAL. – Comment! c'est à moi qu'elle s'adresse? Oh! voilà qui est charmant. Non, mon cher Maurice, tu ne resteras pas chez M. Dupré, tu seras auprès de moi, je t'en donne ma parole. Retourne vers madame de Saint-Aulaire, présente-lui mes très-humbles respects, et remets-lui ma réponse. Tu me fairas savoir ce qu'elle en aura dit.

maurice. - Quoi! je serais assez heureux!

LE PRINCIPAL. - Va seulement, et que le bon Dieu t'accompagne.

MAURICE. - Oh! je cours, et je reviens. (Lui baisant la main.)

Adieu, Monsieur le Principal.

MADAME DE SAINT-AULAIRE, MAURICE.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Eh bien! Maurice, m'apportes-tu une réponse?

maurice. - Oui, Madame, la voici.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Je suis curieuse de savoir ce qu'elle dit; rien de trop favorable je crains.

MAURICE. - Rien qui me sasse tort, j'en suis sur.
MADAME DE SAINT-AULAIRE lit tout bas.

» Madame

» Vous ne pouviez me procurer un plus sensible plaisir que l'en» tretien de cet aimable enfant. Sa physionomie remplie de can» deur et d'innocence, l'esprit vif et plein de feu qui brille dans
» ses yeux, et qui se répand dans ses discours, m'ont pénétré
» d'attachement pour lui. Son génie le destine à un genre de vie
» plus élevé que celui où la mort de son père et la pauvreté de sa
» famille le forceraient de vivre. Je vous félicite, Madame, d'avoir
» choisi pour objet de votre générosité, un enfant qui donne de
» si belles espérances. Le bon Dieu ne vous l'a pas adressé sans
» dessein le jour de votre fête. Je suis intimernent persuadé que
» vous n'aurez qu'à vous louer de sa conduite et de ses senti» ments; et je m'estimerai fort heureux de seconder, par mes
» soins, vos généreuses dispositions.

» J'ai l'honneur, etc. »

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Le Principal ne me paraît content de toi qu'à demi.

maurice. - Oh! il l'est tout-à-fait, Madame, il me l'a dit, et je le vois aussi dans vos yeux.

MADAME DE SAINT-AULAIRE. - Comment, tu y vois cela, mon petit devin! Mais parlons sérieusement; s'il se trouvait une personne qui prit soin de toi, et qui se chargeat de ton entretien et de ton éducation, que fairais-tu pour elle?

MAURICE. - Ce que je fairais? Je ne sais pas trop. Je ne peux rien par moi-même; mais je prierais pour elle du fond du cœur, et le jour et la nuit.

madame de saint-aulaire, *l'embrassant*. - Prie donc pour moi, mon cher fils, prie pour ta seconde mère.

MAURICE. - Pour vous, pour vous maman?

madame de saint-aulaire. - Oui, je veux l'être. Ton père est mort. Je remplirai sa place. Je fairai pour toi ce qu'il aurait fait.

Tu reprendras tes études, et rien ne manquera à ton éducation.

MAURICE, se jetant à ses genoux. - Ah! Dieu, mon Dieu! maman, je ne peux plus parler.

madame de saint-aulaire. - Lève-toi, et viens dans mes bras, si tu m'aimes, ne m'appelle plus que ta maman, entends-tu, mon fils?

MAURICE. - Oh! oui, maman. Je suis dans le Paradis.

madame de saint-aulaire. - Tu es hors de toi-même. Tâche de te remettre, et allons nous promener dans mon jardin. J'ai à te parler de ta mère.

MONSIEUR DUPRÉ, MAURICE.

monsieur dupré. - Où donc es-tu resté si long-temps? maurice. - Ah! Monsieur Dupré, si vous saviez....

MONSIEUR DUPRÉ. - Je sais, je sais, qu'il ne faut pas rester si long-temps dans tes courses. Que cela ne t'arrive plus une autre fois. Est-ce que tu n'as pas trouvé Madame de Saint-Aulaire?

MAURICE. - Oh! je l'ai trouvée, aussi voilà votre argent; et j'ai trouvé en elle une seconde maman.

MONSIEUR DUPRÉ. - Quel galimatias viens-tu me faire? Est-ce que tu es fou?

MAURICE. - Non, non, je ne le suis pas. Je vais reprendre mes études ; j'entrerai dans trois jours au Collége, et maman de Saint-Aulaire viendra demain vous le dire à vous-même.

monsieur dupré. – Comment donc? est-ce que tu ne restes plus chez moi?

MAURICE. - Je ne veux pas être marchand, je veux étudier.

Monsieur dupré. - Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en sortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

MAURICE. - Vous ne pourrez me refuser à maman, qui viendra me chercher.

Monsieur dupré. - Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres?

MAURICE. - Mais Monsieur Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, et je ne suis pas de vos gens.

MONSIEUR DUPRÉ, s'avançant vers lui d'un air et d'un geste menaçants. – Dis encore un mot, ingrat.

MAURICE. - Et que vous ai-je donc fait? Vous ai-je causé quel-que perte?

monsieur dupré. – Tu m'as trompé; je commençais à t'aimer, et je voudrais ne t'avoir jamais vu.

MAURICE. – Non, Monsieur, je ne vous ai point trompé, je vous assure. Je serais resté chez vous, et je ne songeais pas à en sortir. Mais figurez-vous un moment à ma place. Si mon papa n'était pas mort, je ne serais pas sorti du Collége pour entrer dans votre maison. Une bonne Dame prend pour moi le cœur de mon papa; je sors de votre maison pour rentrer au Collége. Est-ce qu'il y a là de ma faute?

monsieur dupré. - Tu as raison. Mais pourquoi es-tu si aimable ? je m'accoutumais à te regarder comme mon fils.

MAURICE. - Embrassez-moi donc, Monsieur Dupré.

monsieur dupré. – Non. – Il m'en coûterait encore plus de te perdre. (Il sort.)

maurice. — Il est brusque, M. Dupré; mais c'est un brave homme. J'aurai du regret à le quitter et surtout ses enfants et sa femme. Mais il faut que j'écrive à Maman. Oh! comme elle va se réjouir en lisant ma lettre! Je voudrais qu'elle l'eût déjà dans les mains, et arriver auprès d'elle un moment après. (Il se met à écrire)

» Ma chère Maman,

» De la joie! de la joie! vous êtes hors de peine, et moi aussi.

» Ne pleurez pas trop de plaisir, pour pouvoir lire ma lettre. Voici

» l'histoire de notre bonheur. M. Dupré m'a envoyé ce matin

» porter des étoffes à une Dame de Saint-Aulaire. Oh! l'excel
» lente Dame! Ah! si vous étiez déjà ici! Savez-vous bien, ma
» man, que vous y viendrez avant huit jours? Elle vous donnera

» un appartement dans son hôtel, et vous vivrez avec elle; et

» moi, j'irai au Collége, et je viendrai vous voir tous les jours.

» Oh! ce sera un plaisir! un plaisir! Vous souvenez-vous pourtant,

» lorsque je partis, comme vous pleuriez? Vous disiez que nous » nous embrassions peut-être pour la dernière fois. Eh bien! il ne » tiendra qu'à nous de nous embrasser mille fois par jour. Maman » doit vous envoyer de l'argent pour faire le voyage : car elle est » aussi ma maman comme vous, et je suis sûr que vous n'en se-» rez pas fachée. Tout l'argent que vous recevrez pourtant n'est » pas d'elle : il y a douze francs de moi ; elle me les avait don-» nés, et moi, je vous les donne. Dépêchez-vous bien à faire votre » paquet; plus tot vous arriverez, plus nous serons contents. Je lui » ai dit tant de bien de vous, qu'elle désire presque autant que » moi de vous voir. Partez, partez; j'irai vous attendre à l'arri-» vée de la diligence, pour vous conter toute l'histoire, avant que » vous entriez chez elle; mais elle vous la conte sans doute » dans la lettre qu'elle vous écrit aujourd'hui. Adieu, ma chère » maman, je craindrais que ma lettre ne fut retardée d'un cour-» rier, si je vous écrivais tout ce que j'ai à vous dire.

» Maurice. »

ORLÉ ANS

Madame.

Où trouver des paroles pour vous exprimer mes transports et ma reconnaissance? Grand Dieu! mes malheurs sont donc à leur fin! Je suis heureuse, mon fils l'est aussi, et c'est à vous que nous le devons. Comment s'élever, sans mourir, d'un abtme de douleur au comble de la joie! Je n'ai que les larmes pour exprimer ce que je sens. Je regrette de ne pouvoir les répandre toutes devant vous, pour vous payer de votre bienfaisance. Vous avez désiré d'être mère, vous pourrez peut-être vous former une idée de mon bonheur. Je ne puis vous en dire davantage. Je vous en dirai, peut-être, encore moins au premier moment où je verrai notre fils placé entre nous deux, et serré dans nos bras entre-lacés; mais vous entendrez mon silence, et mon attachement et mes soins achèveront de vous l'expliquer à chaque instant de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Spiegazione delle Voci meno avvicinanti alle Italiane: delle quali alcune non si rinvengono ne' Dizionari comuni, ed alle quali si è dovuto ricorrere per l'Applicazione delle Consonanti alle Vocali, e per gli esempi delle Vocali composte, de' Dittonghi e delle Combinazioni di Lettere.

Babiole	s. F. Scherzo da ragazzo; cosa di poco valore.
Belette	s. f. Donnola.
OEbalien	s. m. Antico abbitante della Laconia.
Æcidie	s. r. Fungo piccolissimo che nasce sulle foglie.
Euillette	s. f. Granello di papavero.
Genette	s. F. Specie di gatto di Spagna; termine di
	maneggio.
Gias	N. P. Gias.
Gobelet	s. m. Ciotola, gotto, tazza.
Guaral	s. m. Animale della Libia, specie di aragno simile alla tarantola.
Habler	v. n. Millantare.
Hébéter	v. a. Stupidire.
Hėrisson	s. m. Riccio.
Hicard	s. M. Uccello aquatico del Canada.
Hie	s. F. Mazzeranga, chiamasi anche demoi- selle.
Horion	s. m. Scappellotto.
Huile	s. F. Olio.
Humer	v. a. Sorbire.
Karatas	s. m. Pianta selvatica di America, specie di Aloe.
Kératome	s. m. Strumento di Chirurgia.
Koba	s. F. Piccola vacca di Africa.

(32)

()	
Kuerelle s. F. Pietra bigia che trovasi in certo car bone di terra.	-
Kyrielle s. F. Serie, infilzata.	
Lucarne s. F. Abbaino.	
Nyabel s. m. Albero del Malabar, nel cui frutto rac	٠_
chiude una mandorla purgativa.	
Pupitre s. m. Leggio.	
Rabattre v. A. Disalcare, fare un ribasso.	
Ruse s. f. Astuzia.	
Rye s. f. Riva di mare.	
Scheffielde s. F. Pianta della famiglia delle primulacee	
Schilde s. F. Pesce che trovasi nel Mediterraneo.	
Schote s. m. Albero del Senegal, annoverato altra	a
volta sotto il genere guaiaco.	
Schubertie s. F. Specie di Cipresso.	
Schyte s. m. Specie del genere vipera.	
Vacarme s. m. Strepito.	
Wener N. P. Lago di Svezia.	
Wilia s. m. Pianta ombrellifera.	
Worara s. m. Pianta della Guiana.	
Wylie s. r. Specie di pianta.	
Xabega s. m. Rete per le sarde, voce spagnuola.	
Xénélasie s. r. Legge di Licurgo: divieto agli stranier	i
di soggiornare in una Città.	
Ximénie s. f. Pianta esotica , Ximenia.	
Xomolt s. m. Uccello del Messico.	
Xutas s. m. Specie d'Oca del Perù.	
Xyris s. F. Pianta della famiglia delle gioncacce.	
Zagu s, m. Albero Indiano, specie di Palma. Sa-	-
gu , da cui i Naturali estraggono una	
sorte di farina.	
Zygoma s. m. Unione di ossa sulla testa, Zigomatico	

Della Dieresi o del Trema.

La dieresi, Diérèse, o il trema, Trêma, sono due punti (") che si mettono sopra le Vocali e, i, u, per fare che una Vocale composta, un Dittongo o una Combinazione di lettere si legga come è scritta p. e. hair, égoïste, ambiguë, Saül. La h rimpiazza alle volte questo segno ortografico, come trahir, envahir, etc.

Scrivevasi prima poëte, poësie, oggi poète, poésie.

Della Cediglia.

La CEDIGLIA Cédille, come si è fatto osservare, è il segno (\mathfrak{b}) che si mette sotto il \mathfrak{c} allorchè applicato avanti a, o, u deve valere per \mathfrak{s} forte; così $\mathfrak{c}a$, $\mathfrak{c}o$, $\mathfrak{c}u$ si leggono sempre $\mathfrak{s}a$, $\mathfrak{s}o$, $\mathfrak{s}u$.

Del Tratto d'unione o Trattolino.

Il Tratto d'unione o Trattolino, detto in Francese Trait-d'union, Trait ou Tiret, è un tratto orizzontale (-), come l'uso fará ben conoscere, che si mette tra due o più parole, che ne debbono comporre una, o che non è permesso di separare, come avant-coineur, très-bon, tout-à-fait, arc-en-ciel, etc. etc.

Degli Accenti.

Gli accenti sono Tre Acuto (') Aigu, Grave (`) Grave, e Circonflesso (\(^\)) Circonflexe. La sola E li riceve tutti, come p. e. ils ététèrent, ils dépêchèrent. L'A e l'U ricevono il Grave ed il Circonflesso; l'O e l'I ricevono solo quest'ultimo; l'Y non ne riceve alcuno.

Dell' Accento Acuto.

L'Accento acuto impiegato sulla E, quando non è Muta, le dà la pronunzia, come nella Voce italiana Neve, come BONTE,

regenere, ecrire. Questa e chiamasi stretta chiara, e ferme clair.

Dell' Accento Grave.

L'Accento grave impiegato sulla E la fa pronunziare come in Italiano, che in Francese chiamasi E ouvert, e aperta, ma con alcune gradazioni di pronunzia, che la combinazione delle Lettere fa nascere e che l'uso distingue: chiamasi comune, commun in père; grave, grave in trèfle; molto aperta, très-ouvert, in procès, succès. Questo Accento impiegato sull' A e sull' U non ne alterano la pronunzia.

Dell' Accento Circonflesso

L'Accento circonflesso s'impiega su tutte le Vocali ed acquistano un suono Chiaro e Lungo, come la Vocale che sa sillaba da se in principio di parola, p. c. anima, eco, isola, oca, uso, così âpre, tête, tle, apôtre, flûte: solo varia l'u per la dissernza della pronunzia tra l'u toscano e l'u francesc. La é così segnata si chiama aperta lunga, é ouvert long (*).

^(*) L' Accento circonslesso è impiegato il più delle volte su quelle sillabe ove la lunghezza del suono ha rimpiazzato una lettera, e particolarmente la s, come in bâiller, méme, gîte, hôte, stâte, che scrivevansi anticamente baailler, mesme, giste, hoste, stuste; quindi questo accento non trovasi mai sulla vocale che precede la s, poichè questo accento l'ha rimpiazzata: solo trovasi in châsse reliquiario, per distinguere questa voce da chasse caccia o scaccia; ma grâce grazia, che l'Accademia scrive con questo accento, per la consonante seguente che vale una S, l'accento è male adattato sull'A, per cui Trévoux, Boiste, Gattel e con essi Landais ed altri non vi mettono l'accento. Scrivesi anche chute senza accento quantunque prima scrivevasi cheute, e che l'accento ne indicherebbe la soppressione nella Ortograsia, come alcuni non ce l'omettono.

Scriviamo ancora oggi gatté e gaieté; gatment e gaiement; enjoument e enjouement; remerciment e remerciement, ed i Fut. e Cond. de verbi terminati in ayer ed oyer come je paierai o je patrai; je paierais o je patrais; paiement e patment; e j'emploierai o j'emploirai; j'emploierais o j'emploirais; aboiement e uboiment, etc. etc.

1.ª Osservazione su gli Accenti.

Spesso gli Accenti sulle parole ne cambiano la significazione.

L'Accento acuto distingue il participio né, nato, dalla particella negativa ne, non; il verbo attivo répartir, suddividere, dal verbo neutro repartir, partir di nuovo, e dal verbo attivo e neutro repartir, replicare, che distinguonsi pel senso del discorso.

L'Accento grave distingue la preposizione \dot{a} , A, dal verbo il a, egli ha; la preposizione $d\dot{e}s$, fin da, e la congiunzione $d\dot{e}s$, to-sto che, dall'articolo plurale d'ambo i generi des, degli o dagli, delle o dalle; l'avverbio $l\dot{a}$, là dall'articolo la, la; l'avverbio $o\dot{u}$, ove, dalla congiunzione ou, o; la preposizione $voil\dot{a}$, ecco, dal verbo attivo il voila, egli velò.

L'Accento circonflesso distingue moltissime voci che l'uso fa conoscere, come *Paris*, Paride, *Paris*, Parigi, e *pari*, scommessa; *mûr* maturo, e *mur* muro, *sûr* sicuro, e *sur* sopra, che scrivevansi prima anche *meur* e *seur* senza l'accento, ec. ec.

2.ª Osservazione su gli Accenti.

Le Lettere Maiuscole non ricevono accento se la parola non è formata tutta di queste Lettere, così scrivesi l'Etre Suprême, e L'ÊTRE Suprême, L'Ile de France, e L'ILE de France; scrivesi pure A Monsieur, in vece di À Monsieur.

Regole per fissare gli Accenti sopra alcune lettere, alcune sillabe ed alcune desinenze.

La sola E ricevendo tutti gli accenti si debbono aver presenti queste regole per adattarveli, come anche su le altre vocali.

Reg. 1.ª - Sempre che la E fa sillaba da sè in principio o in mezzo di parola, e che si pronunzia stretta, riceverà l'accento acuto, come écrire, poésie, ed è egualmente segnata, se la sil-

laba cade su questa lettera e che devesi far sentire in mezzo o in fine di parola, come opéra, donné.

 $Reg.~2.^{\circ}$ – Se la parola finisce in e s e la E devesi far sentire, dessa si pronunzierà larga e prenderà l'accento grave, come ex-près, après, succès; ma le voci terminate in e s per la caratteristica del plurale resteranno coll'accento acuto, come al lor singolare, donné, donnés; dicté, dictés, etc. etc.

Reg. 5.ª – La Sillaba pré riceve l'accento acuto, come prébende, apprécier. Si eccettua premier e suoi derivati (*), ed anche da prendre; preneur, prenable. Si scrive però da apprêter, prêter, prêcher; prêt ne due significati, pronto ed impronto, apprêt, apparecchio, e prêche, predica.

Reg. 4.ª - La desinenza in ége secondo molti riceve l'accento acuto, come sacrilége, collège, etc.; ma ogni altra voce che termina con una e muta poggiando la penultima sillaba sulla è, questa sarà sonora e segnata coll'accento grave, come célèbre, espèce, collègue, dernière, première, remède, etc. Si eccettuano le desinenze in eche ed in eme, che sono segnate talvolta coll'accento grave e talvolta col circonflesso, come calèche, pèche, e diadème, extrême; fa duopo ne casi dubbi ricorrere al Dizionario.

Reg. 5.ª - Le desinenze in âtre, attre o être, ottre, ôtre, ricevono l'accento circonflesso, come blanchâtre, parattre, être, erottre, apôtre; si eccettuano per la desinenza in otre i pronomi possessivi notre e votre, e resta su i relativi le nôtre, la nôtre; le votre, la votre ed i loro plurali les nôtres, les votres.

Reg. 6.a - Si mette con alcune eccezioni sull'o che precede le

^{(&#}x27;) Le voci più comuni essendo passate dal volgo in bocca di genti educate, sono meno segnate dell'accento acuto, così p. e. scrivesi premier, première, e présent préjugé; mesure e mérite, religion e régulier, reprouver e réprouver, debout e débouter e débuter, etc., perchè il volgo toglie per quanto può tutte le E mute nel suo parlare, unendo la sillaba seguente all'antecedente; p. e. tout ce que vous me dites, pronunzierebbe rou 's qu' vou' m dit; venez me voir, v' ké m voir, e ciò può ben osservarsi nelle Commedie di scribe allorchè fa parlare gente idiota: chiunque così parla o così insegna non conosce il pretto linguaggio.

finali le, me, ne, come pôle, rôle, dôme, fantôme, trône, zône, e sulle desinenze âte, ête, îte, ôt, ôte, oût, oûte, ûte.

Finalmente nella Coniugazione de' verbi si vede quali persone di essi ne ricevono sempre per far che la pratica divenga regola.

Osservazioni riguardanti le Vocali Composte, i Dittonglii e le Combinazioni di lettere.

DI PRONUNZIA NATURALE.

AI, AE, AO, AOU.

Ai fa e STRETTA nella prima voce del presente dell' Indicativo del Verbo Avere, Avoir, j ai; nella prima persona del Passato definito de' verbi della 1.ª Coniugazione je parlai, e nella prima persona de' Futuri di tutte le Conjugazioni, je parlerai, je finirai, je receverai, je rendrai.

Ai si tace ne' polisillabi del Verbo faire e de' suoi composti, che molti scrivono nous fesons, je fesais, in vece di nous fai-sons, je faisais.

Ae vale per a nelle voci Caen, Caenais, Caenaise.

Ao vale per a in Laon nome di città, Laonais, Laonaise, paon, paonne, paonneau, paonnier, faonner, faon, e vale per o in aoriste, S. Laon n. p., la Saone, taon.

Aou vale per u in août, aoûteron, e si pronunzia au nel Verbo aoûter, maturare al sole di Agosto; usato solo al participio, aoûté, aoûtée; un fruit bien aoûté; une citrouille aoûtée.

AY, EY, OY.

Ay cd ey leggonsi e alla fine delle parole, come in de Signalay, de Larrey, le Bey, le Dey. Si legge anche e in Blaye, Blaymard, Raymond n. p., raymondis, antica moneta di Provenza; e si pronunzia come nella voce italiana A10, in Mayence, Mayenne, Bayeux, ed in Bayonne, bayonnette, che oggi scrivonsi Baronne, baronnette, etc. etc.

Oy si legge oa in fine di parola, come Durosoy: anticamente questo y trovavasi alla fine di tutte le voci, oggi a' soli nomi propri.

AW, W.

Aw finale fa o Breslaw; oggi scrivesi Breslaw. Vale alcune volte per v Westphalie, Brunswick. Newton, Laws, leggonsi alla Francese Neuron, Lass. Le Wisk o Whist un giuoco di carte, Wiski, etc., sorte di carrozza, voci inglesi, si leggono le uisk, le uiski, coll'u toscano. Veggansi queste voci nel Dizionario di Landais ove trovasi ben indicata questa pronunzia.

OI.

Oi fa o in oignon, oignonade, oignonet, oignonière, encoignure, che scrivonsi meglio senza l'i.

Anticamente per non confondere oi óà dittongo (*); da oi e vocale composta, bisognava avvertire, che faceva óà nell'Indicativo,
Imperativo e Presente del Soggiuntivo de'verbi della 1.ª Coniugazione finiti in oyer, come employer, envoyer, etc.; in quella della 3.ª,
come devoir, recevoir, etc., ed in quelli della 4.ª di due sillabe
boire, crottre, etc.; ma che ha fatto sempre oà ne' monosillabi e polisillabi terminati in oi, oie, oir, oire, eoir, eoire, oise,
oisse, come moi, emploi, Savoie, parloir, oratoire, égrugeoir, nageoire, framboise, paroisse, etc.; ed in alcuni nomi
di Nazioni come Agenois, Albigeois, Auxerrois, Bavarois,
Brandebourgeois, Brestois, Canadois, Carthaginois, Chinois,
Congois, Crétois, Danois, Dantzickois, Franc-Comtois, Gantois, Gaulois, Gènevois, Génois, Hambourgeois, Hessois,
Iroquois, Siamois, Suédois, etc. etc.

ILLE, IL.

Ille ed il non fanno igli (**) nelle voci seguenti e nelle loro

^{(&#}x27;) Inclinardo la pronunzia dell' o all' u, come si è detto alla seconda nota pag. 4.

^{(&}quot;) Senza far sentire l' I come si è detto alla pagina 5, alla combinazione di aille-

derivate, leggendosi come in Italiano. Achille, armillaire, campanille, capillaire, codicille, Gille, idylle, Lille, maxillaire, mille, millenaire, millionaire, osciller, oscillation. pupille, Sibylle, scille, scintiller, scintillation, scillitique, vaciller, vacillation, ville, village, Vaudeville, Abbeville, Joinville, etc.

Si pronunzia egualmente ille ed il in principio di parola, come illicite, tle, iliade, e negli aggettivi terminati in il, ile o ille, come civil, facile, tranquille, etc.; ma fa igli in fille, gentille ag. f. ed in gentil ag. m. avanti una vocale, come gentilhomme, però nel plurale di gentilshommes la l non si pronunzia. V. pag. 48.

CE.

Ce fa sce in vermicelles, ed in violoncelle, e vale per s avanti le vocali nasali em, en, in, come décembre, cent, cinquante, etc. (*)

CHA, CHE, CHI, ec.

Ch nelle voci tirate dall'Ebreo o dal Greco quando son seguite da a, o, u, si leggono come in Italiano, Achab, Chanaan, Nabuchodonosor, catéchumène, etc.; ed in molte voci anche che vengono da lingue straniere, come Archiépiscopat, bacchante, Patriarchat, Michel-Ange, Civita-Vecchia, etc.; ma si pronunziano alla Francese Archevéque, bachique, Patriarche, Michel, etc.; e così per le altre voci, che sono divenute familiari a'Francesi, e che l'uso imparera-Machiavel si legge oggi Masciavel; ma Shakespear si pronunzia Cuekspir.

^(*) Da ciò risulta che le Consonanti non lasciano mai la loro pronunzia naturale avanti le vocali che le seguono, sebbene queste si pronunziano tutt'altro; così caisse si leggerà ches, perchè c a sa ca, e sebbene ai saccia e diviene indisserente; così egualmente cargaison si leggerà carghéson, perchè g a sa ga; e dovendosi scrivere ja, jo, ju col g vi si aggiunge una e, come il exigea, nous exigeons venendo da exiger; così in mangeure da manger, in gageure da gager, che non bisogna consondere con mangeur mangione e gageur scommettitore. Vedi cu alla pagina 41.

(40)

Ecco le Voci più usate nelle quali ch si pronunziano all'Italiano.

Chorographie. Achelous. Catéchumène. Anarcharsis. Chersonèse. Chorus. Echo. Chiragre. Anachorète. Chirographaire. Epicharis. Archange. Chiromancie. Eucharis. Archetype. Eucharistie. Archonte. Chymose. Lichen. Bacchante. Chœur. Melchior. Bacchus. Chorée Chaldée. Choriambe. Melchisedec. Chanaan. Chorion. Nabuchodonosor. Choriste. Orchestre . etc. etc. Chaos.

Punch bevanda Inglese, che alcuni scrivono ponche, si legge secondo questa ortografia.

GUA, GUE, GUI.

Gua in Alguazil si pronunzia coll'u italiano ALGUASIL; però lingual, guaral, etc., si pronunziano facendo sentire l'u francese LINGUAL, GUARAL, etc.: ma gua è tutto italiano in Guadaloupe, Guadalaxara, Guadiana, Guadalquivir, etc. etc.

Nelle voci seguenti si pronunzia gue, gui, gui e, gui i. Arguer, aiguiller, aiguille, aiguillon, aiguiser, ambiguité, contiguité, le Guide, Guise nomi propri, inguinal, inextinguible, etc. etc.

QUA, QUE, QUI.

Qua nelle voci seguenti si pronunzia come in Italiano QUADRO, aquarelle, aquarelliste, aquari, aquatile, aquatique, équateur, équatorial, liquation, quadragenaire, quadragésimal, quadragésime, quadratrice, quadrangulaire, quadrangle (*),



^{(&#}x27;) Così Quadrat termine di astronomia, e cadrat ter. di Stamp., quadrature ter. di Geometria, e cadrature ter. di Orologiaio: quanquan arringo latino, e cancan schiamazzo. Cancaner, verbo neutro, schiamazzare, criticare, parlare col naso, gridare come i pappagalli. Termine popolare.

quadrifolium, quadrige, quadrilatère, quadrinome, quadrupède, quadruple, quadrupler, Quaker o Quacre, in-quarto, quaternaire, quaterne, etc. etc.

Que, qui, quin, si leggono cú e, cú i, cú en con l'u francese, in quérimonie, questeur, questure, quiétisme, quiétiste, quiétude, quindécagone, quindécemvirs, quinquagénaire, quinquagésime, quinquennal, Quinte-Curse, Quintilien, quintuple, ubiquiste, etc. etc.

DI PRONUNZIA GUTTURALE.

Eu sa u francese nel Verbo Ausiliario Avoir, Avere, come j'eus, que j'eusse eu, etc., ed in vergeure, linee che appariscono sulla carta; così in mangeure e gageure alla nota pag. 39.

DI PRONUNZIA NASALE.

Em en non fanno an nelle voci seguenti, ed in altre di straniero idioma, come Bembo, Bender, Benjamin, benjoin, Mentor, Sempronie, Agen, Saint-Ouen, etc. etc.

Em non fa an avanti due mm, come gemme, dilemme; ma fa an 1.º negli Avverbi terminati in emment, come prudemment, ardemment, etc. 2.º In femme, femmelette. 3.º In varie voci comincianti per emm, come emmariner, emmener, che scrivesi meglio amener; ecceltuandosi Emmanuel, Emme o Emma n. p. ne' quali la e non si cambia in a secondo l'eccezione.

En non sa an avanti due nn, nè in principio, nè in mezzo delle parole, come ennemi, garenne; ma si eccettuano le voci seguenti e le loro derivate nelle quali en sa an, ennuyer, ennoblir, hennir, solenniser, che scrivevasi solemniser, e nenni, no, ter. sam. Il n'y a point de nenni.

En precedute da i fanno sempre ien, come triennal, Parisien, etc.; ma fanno ian allorchè sono seguite da t o c, come patienter, patience, émollient, expérience, etc., ed in altri casi che l'uso insegnerà. En seguite da t non si pronunziano nelle

terze persone plurali de' Verbi, come già si è detto alla pagina 2 ils ordonnent, ils offrent.

IM, IN.

Im ed in non fanno mai en avanti m ed n doppia, così immortel, innocent, etc., si leggono immortel, inocent.

Im ed in seguite da una Vocale fanno im ed in facendo l' I sillaba da se o parte della sillaba antecedente, come imiter, image, voisine, cousine, etc.: così in-octavo, in-plano, term. di stamp., in-pace, in-petto; ma in fa en in in-folio, in-quarto, in-douze, in-seize, etc. etc.

UM, UN.

Um sa om all'italiano in jejunum ter. di anat., factum ter. di trib., quinquennium, duumvir, triumvir, etc.; ma è nasale in factotum, che scrivesi meglio factoton, come in Dunkerque.

Un resta nasale avanti oui, s1, preso sostantivamente, come un oui, tous vos oui ne me persuadent pas. Vedi pag. 48.

REGOLA GENERALE PER LE CONSONANTI.

Due Consonanti di seguito valgono ordinariamente per una, come Abbé, dissicile, consu, si leggono ABB, DIFICIL, CONU, etc.

REGOLA GENERALE PER LA LETTURA.

Le Consonanti finali si ligano alle parole seguenti che cominciano da Vocale o da H MUTA, come *les amis*, *les hommes*. Per le eccezioni a questa regola vengansi alla pag. 54.

Delle Consonanti Semplici.

B.

B non si pronunzia alla fine delle parole, come plomb, à-plomb, sur-plomb; ma si fa sentire in Joab, Moab, Oreb, Zeb,

Jacob, Job, etc., ed in radoub, come donner le radoub à un vaisseau.

Due bb che si succedono seguono la regola generale e non si trovano che nelle voci più usitate qui segnate Abbé, Abbesse, abbaye, abbatial, Abbeville, rabbin, sabbat, etc. etc.

C.

C finale si pronunzia ordinariamente, come Lac, Marc, grec, bec, alambic, public, choc, estoc, cadue, Duc, etc. etc.

Si pronunzia il c in donc in principio di frase, o se è seguito da una vocale, come votre frère vous aime, donc vous devez l'aimer; Monsieur votre père est donc arrivé, e si tace in ogni altro caso, come leur mattre est donc sorti, dites-moi donc; ma si fa sentire nelle frasi molto espressive, come jusqu'à quand prétendez-vous donc me dicter des lois?

C si fa anche sentire in aspect, circonspect, respect, district, restando muro il t.

C non si pronunzia, in Almanach, amict, arsenic, estomac, broc, croc, accroc, marc (de café) échec, tabac, jonc, lacs, escroc, blanc, franc, trone, clerc, cric, pore, etc. etc.

C secondo molti vale per g in second, secret e loro derivati, ed in Claude, Claudine, prune de reine Claude, etc. etc.

Due cc precedute da a, o, u, e seguite da e, i, valgono per x, come accès, occident, succès, etc. etc.

Due cc che si succedono seguono la regola generale, come accabler, accuser, etc. etc.

C finale segue la regola generale, come le tronc abattu, du blanc au noir, un franc étourdi, etc. etc.

D.

D non si pronunzia alla fine delle parole, come blond, bord, come pure in poids, etc.; ma si fa sentire ne' nomi propri, come Obed, David, Romuald, Léopold.

Due dd che si succedono si fanno sentire entrambi in additionner, additionnel, reddition, redditionnaire, adducteur, adduction, etc. etc.

D finale segue la regola generale, e vale per t, come grand affronteur, quand il viendra, un grand embarras, etc. etc.

F.

F finale si pronunzia ordinariamente, come soif, serf, bœuf, actif, nerf, etc.; ma la f si tace in éteuf lecco, nella prosa, cerf, cerf-dix-cors, cerf-volant, chef-d'œuvre, clef che scrivesi anche clé, nerf de bœuf, bœuf gras, œuf frais, Neuf-Brisach, neuf Louis, etc., e nel plurale a bœufs, œufs, nerfs e neufs.

Neuf nove, avanti la vocale si pronunzia neuv, come in neuf amis, neuf hommes, che leggonsi neuvani, neuvom, etc. etc.

Due ff che si succedono seguono la regola generale, come affaiblir, effacer, etc. etc.

G.

G finale o seguito da altra consonante non si pronunzia, come rang, sang, legs, vingt, etc.; ma si fa sentire come in Italiano in joug, e ne' nomi propri, come Agag, Doèg, Siceleg, etc.; così si pronunzia anche avanti ge, n, come suggérer, agnat, agnation, etc., cognat, cognation, etc., diagnose, diagnostique, etc., igné, ignicole, etc., inexpugnable, Progné, regnicole, stagnant, stagnation, agnus—castus, etc., e nelle voci comincianti da gn, come gnide, gnome, gnomique, gnomon, etc. Gesner n. p. tedesco si pronunzia guesner.

Dicevasi de bonne-voglie pronunziando con l'moulle in vece de bonne volonté, e per indicare un buon marinaio di remi, così in Cagliari, ed in altre voci Italiane.

Due gg che si succedono seguono la regola generale, come aggraver, aggravation, agglomérer, agglutiner, etc. etc.

G finale si liga colla vocale seguente e vale per c, come rang epais, long accès, bourg étendu; ma il g si tace in faubourg.

H.

Hè muta o aspirata; muta è un puro segno etimologico che non si calcola ove si trova, e si scrive l'homme, l'herbe, ed al plurale les hommes, les herbes ligando alla vocale la consonante antecedente: quando è aspirata si pronunzia con aspirazione la vocale che la segue e si scrive le héros, la haine, ed al plurale les héros, les haines, senza ligarvisi la consonante precedente restando muta come per regola; e così per tutti i casi.

Molte voci vengono dal latino con la H iniziale e vi si conserva in Francese, in molte si omette, ed in molte che non l'hanno vi si aggiunge in Francese; quindi dice l'Abbate d'Olivet, la regola più breve e più sicura è quella di rapportare una lista delle Voci che si aspirano al principio, in mezzo o alla fine delle parole, come la metto sotto l'occhio de'mici Allievi.

Lista delle Voci più usitate nelle quali la lettera II si aspira.

Ha!	$\it Halage.$	Halte.	
Håbler, et ses dé-	Halbran.	Hamac.	
rivés.	Halbrener.	Hameau.	
Hache.	Hale, et ses dérivés. Hampe.		
Hacher.	Halement.	Han.	
Hachette.	Halener.	Hanche.	
Hachis.	Halenée.	Hanneton.	
Hachoir.	Haler.	Hanscrit.	
Hachure.	Haletant.	$\it Il anse.$	
Hagard.	Haleter.	Hanséatique.	
Haha.	Hallaye.	Hansière.	
Hahé.	Halle.	Hanter.	
Haie.	Hallebarde.	Hantise.	
Haie.	Hallebreda.	Нарре.	
Haillon.	Hallier.	Happelourde.	
Häir.	Haloir.	Happer.	
Haine, et dérivés.	Halot.	Haquenée.	
Haire.	Halotechnie.	Haquet.	

Hase. Henri. Haquetier. Hâte, et ses dé-Haranque, et ses Henriade. dérivés. Héraut. rivés. Håtereau. Haras. Hère. Harasser. Håtier. Hérisser. Hátille. Hérisson. Harceler. Hard. Hátive. Hernie. Harde. Hauban. Herniaire. Harder. Haubaner. Heron. Hardes. Haubert Héros. Hausse, et ses dé-Hardi, et ses dé-Herse, et ses dérivés. rivés. rivés. Hardilliers. Hausse-col. Hêtre. Harem. Haut, et ses dé-Heurt. Heurtoir, et ses dé-Hareng. rivés. Harengère. Hautbois. rivés. Harengerie. Haut-bord. Hibou. Harqneux. Haut-de-chausses. Hic. Haricot. Hideusement. Haute-contre. Haridelle. Haute-cour. Hideux. Hiérarchie, et ses Harnachement. Haute-futaie. Haut-le-corps. Harnacheur. dérivés. Harnais. Haute-lice. Hie. Haro. Haute-paie. Hisser. Harpe, et ses dé- Haut-mal. Hobereau. rivés. Hautesse. Hoc. Harpeau. Have. Hoche. Harper. Havir. Hochement, et ses Harpie. Havre. dérivés. Harpin. Harre-sac. Hochepot. Harpon. Hė! Hocher. Harponner. Hochet. Heaume. Harponneur. Héler. Hola. Hem! Hollandais. Hart. Hennir. Hasard, et ses dé-Hollande. rivés. Hennissement. Hollander.

Homard.	Houlette.	Hoyaux.
Hongre.	Houleux.	Huche.
Honnir.	Houppe.	Huée, et ses dé-
Honte, et ses dé-	Houppelande.	rivés.
rivės.	Hourdage.	Huguenot.
Hoquet.	Hourdée.	Huit, et ses dé-
Hoqueton.	Hourdis.	rivés.
Horde.	Houri.	Humer.
Horion.	Hourvari.	Hunier.
Hors.	Houssard.	Huppe.
Hotte.	Housard.	Huppé.
Hotlée.	Houspiller.	Hure.
Hottentot.	Houssaie.	Hurhault.
Houblon, et ses dé-	Housse, et ses dé-	Hurlement.
rivés.	rivés.	Hurler.
Houe.	Houssine.	Hussard.
Houille.	Houssoir.	Hutte.
Houle.	Houx.	Se Hutter, etc. etc.

I derivati di héros non hanno H aspirata, e sono héroïde, héroïne, héroïquement, héroïsme, héroïfier, etc. etc.

Quasi tutt' i nomi di paesi e di città che cominciano per H si aspirano: taluni mancano di aspirarla in queste frasi pronunziando o scrivendo toile d'Hollande, fromage d'Hollande, du point d'Hollande, eau de la reine d'Hongrie; ma è meglio conservarvi l'aspirazione.

Si aspira *Henri* nel discorso sostenuto, ma si può non aspirare nella conversazione.

Huit è aspirato co' suoi derivati; ma dix-huit, vingt-huit, etc. si pronunziano senza aspirazione, ligandovi la consonante.

Onze e onzième, benchè comincino da vocale, quando si parla di data si dice le onze, le onzième mois, etc., ma se onzième è aggettivo, potrà dirsi le onzième, l'onzième jour; la onzième, l'onzième page.

Dicesi pure de onze enfants qu'ils étaient, il en est mort dix; de vingt, il n'en est resté que onze; ma in conversazione può dirsi, il n'en est resté qu'onze.

Pronunziasi anche con aspirazione vers les onze heures.

Oui preso sostantivamente, si pronunzia e si scrive come se fosse aspirato, le oui et le non; tous vos oui ne me persuadent pas detto alla pag. 42; ma affermando si dice, je crois qu'oui; si pronunzierebbe anche questa frase con aspirazione sur les une heure, ma è meglio dire vers une heure.

Alla fine delle parole questa lettera non si aspira che in queste tre interiezioni ah! eh! oh!

J.

J iniziale o nel mezzo delle parole non si raddoppia; precede sempre le vocali semplici o composte, e vi conserva la sua pronunzia naturale, come jambe, jeter, jeunesse, joie, joujou, etc.

K.

K non è lettera Francese; vi s' impiega per conservare alle voci il segno che le distingue dalle parole nazionali, come, Kermės, Kyrie, Kyriėlle, Sobieski, Stockholme, Kabak, Kan, etc. etc.

L.

L finale ordinariamente si pronunzia, come moral, eternel, pueril, Mogol, calcul.

L non si pronunzia in baril, chenil, coutil, cul-de-sac, oggi dicesi impasse, strada senza uscita, fournil, fusil, gentil a-vanti la consonante, nombril, outil, persil, pouls, soul, sour-cil, faulx falce e non faux in questo senso, in verrouil catenaccio, oggi verrou meglio scritto, ed in fils figlio. V. pag. 51.

Due ll che si succedono seguono la regola generale, come allumer, collège, etc. Si eccettuano le voci seguenti e loro derivate, ed altre che l'uso insegnerà nelle quali le due ll si fanno sentire; allèguer, allusion, appellatif, belliqueux, collation de bénéfice, collusion, constellation, l'Eglise Gallicane, millenaire, vaciller, etc. ed in tutte le parole comincianti per il, come illustre, illicite, etc. In, il, ils, quelque la l è dolce in conversazione.

M.

M alla fine delle parole conserva il suono nasale, come le nom, un parfum; ma si fa sentire come in Italiano nella maggior parte de'nomi propri, come Abraham, Amsterdam, Bethléem, Jérusalem, etc. Si eccettua Adam ove ha il suono nasale. Si fa sentire anche come in Italiano, in hem! idem, item, septemvir, ed in altre voci puramente latine o greche nelle quali la m è seguita da n, come Agamemnon, Clytemnestre, automnal, calomnie, hymne, indemniser, indemnité, somnambule, somnifère, etc.; ma non si pronunzia in queste altre voci automne, damner, condamner e loro derivate.

Due mm che si succedono seguono la regola generale, come commis, commode, etc. Si eccettuano i nomi propri ne' quali si fanno sentire entrambe, come Ammon, Emmanuel, e le parole comincianti per imm, come immortel, immobile, etc. etc.

M finale non segue la regola generale e resta nasale, trovandosi a sostantivi, come la faim | insupportable, le parfum | agréable. Vedi la pagina 55.

N.

N finale leggesi all' Italiano in abdomen, amen, gramen, hy-men, Eden, le Tarn, le Béarn, ed ha sempre il suo suono nasale in tutti gli altri casi.

Due nn che si succedono seguono la regola generale, come anneau, année, etc.; ma si fanno sentire entrambe in ennéagone, annexe, annal, annate, annotation, annihilation, annihiler, inné, innovation, innover, etc., septennal, triennal, etc. etc.

N finale segue la regola generale, come mon ami, un bon historien, etc.; ma questa Consonante conserva il suo suono nasale alla fine de Sostantivi e degli Avverbt seguiti da vocale,

Digitized by Google

come une intention | excellente, du pain | exquis, du vin | agréable, une personne non | éclairée, etc., come alla pagina 55.

Ρ.

P finale non si pronunzia neppure seguita da vocale, come un camp étendu, ce drap est bon, le loup a été tué, etc., ma si fa sentire in Alep, cap, Gap, cep jalap, julep, etc. etc.

P si fa sentire in mezzo delle parole seguita da t come sceptique, la version des Septante, septembre, septénaire, septentrion, symptôme, etc. Si eccettua dompter, domptable e loro derivati ne' quali il p è nullo.

P non si fa sentire in baptème, baptiser, baptismal, baptistaire o meglio baptistère, exempt, exempter, compte, compter, comptable, comptant, compteur, comptoir, prompt e loro derivati. Si tace anche in sept, septième, septièmement ed in impromptu o inpromptu.

P finale segue la Regola generale in trop e beaucoup, come il est trop entêté, il a beaucoup étudié, e nel discorso sostenuto dicesi anche, un coup inattendu, un coup extraordinaire.

0.

Q finale si pronunzia in coq e cinq, e segue la regola generale in $coq-\grave{a}-l$ $\acute{a}ne$, cinq amis, cinq hommes, etc.

Si pronunzia anche il q in coq de bruyère, ma il q resta muto in coq d' Inde.

Si pronunzia einq senza il q quando è seguito immediatamente dal suo sostantivo, come einq garçons et einq filles, etc., e si pronunzia in ogni altro caso, come einq de trèfle, einq pour cent, etc. etc.

R.

R finale si pronunzia in tutte le desinenze che non sono precisamente in er, come ir, oir eur, etc., così soupir, voir, bonheur, Sieur, etc; ma non si fa sentire la r di quest' ultima voce al suo composto singolare e plurale Monsieur, Messieurs.

Per la desinenza in er si eccettuano le seguenti ove la r si fa sentire, come cher, fier, mer, amer, belvéder o belvédère, cancer, cuiller o cuillère, enfer, éther, frater, gaster, hier, hiver, lucifer, magister, Esther, Munster, le Niger, le stathouder, che alcuni pronunziano stathouder.

Si eccettuano poi le voci seguenti terminate in er e ier e molte altre che l'uso insegnerà, ove la r non si pronunzia e serve di accento alla E, come boulanger, cacher, allier, olivier, etc. etc.

Due rr che si succedono seguono la regola generale, come arroser, arriver, etc. Si eccettuano 1.º aberration, abhorrer, errant, errata, erre, errements, erreurs, errer, errhine, erroné, terreur e suoi derivati; 2.º tutte le parole che cominciano da irr, irradiation, irraisonnable, etc.; 3.º i futuri ed i condizionali de'verbi acquérir, mourir, courir e loro derivati, j'acquerrai, j'acquerrais; je mourrai, je mourrais, etc.

Ne'pronomi possessivi notre, votre e quatre, la r è quasi nulla nella conversazione avanti la consonante, come in dans notre pays, dans votre royaume; quatre louis, quatre francs; ma in notre dame per la Sainte Vierge, la r si fa sempre sentire.

R finale nella conversazione può non ligarsi, come aimer à jouer, foldtrer et rire, si pronunzierà aime a jouer, foldtret et rire; si pronunzierà aime a jouer, foldtret et rire; ma nel discorso sostenuto e ne'versi si legherà la r alla vocale pronunziando la è aperta, come aime ra jouer, foldtret ret rire.

S.

S finale si pronunzia nelle voci seguenti ed anche in quelle latine da' Francesi adottate, come un as, un aloès, un agnus, Ancus, Cassius, calus, Cérès, droit de committimus, fils figlio, in fine di frase o seguito da una vocale, la Lys, nome di una riviera, le lis, giglio (e si tace in fleur de lis), Mars, mœurs, obtus, rébus, Samos, sinus, Vénus, la vis, etc. etc.

S ha il suono di z alla francese, 1.º tra due vocali, come risible, oser, etc., eccettuandosi le parole composte nelle quali la s si pronunzia all'Italiano, come monosyllabe, présupposer, resaluer, etc. 2.º avanti b e d, come presbytère, Asdrubal, etc. 3.º in Alsace, balsamine, balsamique, balsamite, etc. 4.º nelle voci transiger, transaction, transition, transit, transitif, transitoir, intransitif; ma la s si pronunzia all'Italiano in transir e suoi derivati, Transylvanie, etc. Si pronunzia anche così la s in sens, tous e plus se dopo queste voci si può fare una pausa; ma divien nulla se la pausa è impossibile per le parole che seguono.

Due ss che si succedono seguono la regola generale, come assurer, assigner, etc.; ma si fanno sentire entrambe nelle parole composte dessécher, resserrer, etc. pronunziando il primo dessesce e l'altro coll' e muta ressere. Vedi la nota pag. 2.

S finale segue la regola generale pronunziandosi come si è detto tra due vocali, come vous avez mes habits, mon fils est arrivé; ma in conversazione la s finale de verbi non si fa sentire avanti la vocale o la h muta, come in tu aimes | à rire, tu joues | avec prudence, les égards | honorent celui qui les mérite. V. p. 55.

T.

T finale si pronunzia in Apt, but, brut, correct, chut, Christ (e si tace in Jésus-Christ), dot, direct, déficit, exact, est, ouest, fat, lest, lut, luth, mat, rapt, strict, sept, tact, tenir ou garder le tacet, zénith, entre le zist et le zest, Judith, etc.

T si tace sempre nella congiunzione et E, anche seguita da vocale; ma si fa sentire in et cætera che si scrive etc. Si tace anche in sept e huit avanti la consonante, come sept francs, huit Villes; ma huit preso sostantivamente fa sempre sentire il t come le huit du mois, un huit de chiffre.

T in vingt venti, si fa sentire in tutta la serie fino a TRENTA, ma no da ottanta a novanta.

T si toglie al plurale di tout e gent scrivendo tous e gens (*),

^{(&#}x27;) Alcuni tolgono la se l'Accademia medesima, ne' polisillabi plurali terminati in

Gent al singolare dicesi in questi due sensi familiari la gent qui porte le turbant; la gent trotte-menu.

Due tt che si succedono seguono la regola generale, come attirer, frotter, etc. Si eccettuano atticisme, attique, battologie, guttural, pittoresque, pittoresquement, ne' quali termini queste consonanti si fanno sentire entrambe.

T finale segue la regola generale, come sept amis, vingt éléphants, etc. etc.

V.

V non trovasi mai finale, nè raddoppiato nell'idioma francese, ed ha sempre la sua voce naturale ove si trova, p. e. vanité des vanités, et tout est vanité. Così in mezzo delle parole, come avocat, avouer, etc. etc.

X.

X finale non si pronunzia, come la croix, le Crucifix, la paix, le prix, le flux, le reflux, etc. etc.

X finale si fa sentire in borax, index, lynx, larynx, onyx, pharynx, préfix, sphinx, storax, Stix, Pollux, Astianax, etc.

X si pronunzia cs in axe, axiome, Alexandre, Aixe, fluxion, taxe, vexé, etc. ed in Xénophon, Xavier, che alcuni pronunziano gzenofon, gzavie, addolcendo questa pronunzia.

X si pronunzia gz, in examen, exemple, exaucer, exarque, exercice, exil, exiger, etc. etc.

X si pronunzia ec in exceller, excellent, excellence, excellentissime, etc. etc.

ant e ent, come constant, diligent; scrivendo constans, diligens, non potendosi togliere ne'monosillabi per gli equivoci che nascerebbero, come p. e. plant virgulto, lent lento; scrivendo plans significherebbe plani, e lens si confonderebbe con Lens città di Francia; ma se il T si toglie a'polisillabi sopra indicati dovrebbesi anche togliere agli altri in int, ont, unt, e scrivere p. e. rejoint, affront, défunt; rejoins, affrons, défuns. Secondo molti vale meglio conservare sempre nell'Ortografia, l'Enmologia e l'Analogia ne'termini primitivi per i derivativi.

X si pronunzia come due ss in Auxone, Auxerre, Bruxelles, Luxeuil, etc., ed in six, dix, soixante.

X si pronunzia finalmente come z in deuxième, sixième, dixième, dix-huit, dix-neuf, etc. etc.

Six e dix si pronunziano si e di avanti un nome che comincia da consonante, come six soldats, dix capitaines, etc.; finali o segulti d'un riposo si pronunzieranno sis, dis.

X finale segue la regola generale valendo per z come c'est au Mattre à instrure et aux Elèves à écouter.

Z.

Z finale non si pronunzia, come parlez, lisez, écoutez, etc.; ma si sa sentire come una s in Alvarez, Metz, Rodez, Suez, Suarez, etc., ed in Cortez, che si scrive meglio Cortès.

Due zz che si succedono seguono la regola generale, e non si trovano che nelle voci italiane, come Abruzze, Arezzo, Pouzzol o Pozzol, etc., pouzzolane, scrivesi meglio poussolane.

Z finale segue la regola generale come p. e. parlez au portier, venez ici; quale pronunzia è simile a s e x in fine di parola segulte da vocale come si è veduto di sopra, e come da questi esempi, p. e. APPRENONS ENFIN AUX ÉLEVES, QU'AIMER DIEU ET OBEIR À SES VOLONTES C'EST ETRE TOUT L'HOMME.

Osservazione riguardante la Lettura in generale.

Le Consonanti finali non sempre, nè tutte si pronunziano, come si è veduto, ma si ligano colla parola che le succede purchè cominci da Vocale o da h muta, come si è detto alla pag. 42, e come quì si ripete un ami sage, des hommes prudents, etc.

Ma questa Regola di unire le Consonanti finali alle Vocali che lor succedono, si osserva più nel Discorso sostenuto, che nel Familiare, per evitare ogni apparenza di affettazione e di pedanteria, come dice l'Abbate d'Olivet. In fatti come si è detto alla pag. 51 aimer à jouer, folâtrer et rire, si pronunzia in conversazione

aimer | à jouer, foldtrer | et rire, senza temere questi iati, perchè la prosa li soffre, secondo questo Gramatico, purchè non sieno nè troppo aspri, ne troppo frequenti. Così se il senso mette un riposo tra le parole, come nous sommes sortis | avec lui, ils sont allés | encore une fois; perchè le persone che non si piccano di rigorismo nella pronunzia familiare, non ligano i verbi alla parola seguente, che quando sono seguiti da on, y e en, come m'attend-on? donnez-en, allez-y, e pronunziano senza ligamento nous allimes | à Paris, nous y rencontrâmes | André, e finalmente questa Regola non è costante che ne casi seguenti.

- 1.º Tra il Pronome ed il Verbo, come il écoute, ils écoutent.
- 2.º Tra l'Articolo ed il Nome, come les amis, aux affaires, un enfant, des oranges, etc. etc.
- 3.º Tra il Pronome ed il Nome, cet Empereur, mon oncle, mes Elèves, etc. etc.
- 4.º Tra l'Aggettivo ed il Sostantivo, come un bel oiseau, de beaux hommes, etc. etc.
- 5.º Tra il Sostantivo e l'Aggettivo, come les animaux apprivoisés, des esprits irrités; ma un avis [important, e un important avis, la sè mura in avis che precede important, perchè questo sostantivo non qualifica l'aggettivo, ma è qualificato da lui; ed il t d'important si pronunzia avanti avis, perchè important qualifica avis: così un sujet | intéressant, des sujets intéressants, il t di sujet non si liga per la ragione di sopra indicata, ma la s di sujets si fa sentire avanti intéressants, perché quantunque non qualifichi intéressants, nondimeno l'affetta forzandolo di prendere una s, e così per tutti i casi simili.

Bisogna anche avvertire, che i Sostantivi Nasali non si ligano mai colla vocale che li segue, e conservano sempre la loro pronunzia, come la faim | insupportable, un bien | éternel; lo stesso è degli Aggettivi nasali presi sostantivamente, e degli Avverbì, come il est bon | à quelque chose, ce rien | a des attraits pour moi; une personne non | éclairée, enfin | il faut vous dire; come pure del Pronome indeterminato on, e del Relativo en dopo del Verbo, come va-t-on | à la campagne? donnez-en | aux pauvres.

6.º Tra il pronome ed il Verbo, come nous avons, vous étudiez; ma vous aimez vos Parents, et nous | aussi les aimons, si ligherà la s di vous con aimez perchè e il suo Pronome; ma la s di nous è muta, perchè non affetta aussi, ma la parola più lontana cioè aimons della quale esso è il pronome.

7.º Tra il Verbo ed il Participio, come tu as appris, nous avons eu, etc. Ma per alcuni casi, ove il ligamento si rende aspro, fa duopo tralasciarlo anche nel Discorso sostenuto per non alterare il bello del Francese qual'è la pronunzia.

Nelle frasi qui d'appresso, p. e. il part après demain, il court à bride abattue, il s'endort à l'ombre, un goût horrible, un tort inoui, un instinct heureux, d'abord allons, un milord Anglais, etc. etc. Avrebbe certamente l'orecchio poco delicato colui che ligherebbe la consonante finale alla vocale seguente, dovendosi pronunziare senza affettazione, il part | après demain, il court | à bride abattue, il s'endort | à l'ombre, un goût | horrible, un tort | inoui, un instinct | heureux, d'abord | allons, un milord | Anglais, e così per casi simili. (*)

Negli esempt seguenti presi da Batteux in Fléchier, nella Orazione funebre del Maresciallo di Turenne si vedrà l'applicazione di queste regole varie volte da osservarsi nel piccol tratto, e nel quale sono segnati anche i differenti riposi dell'Orecchio, dello Spirito e del Respiro, per dare una idea dell'Accento oratorio, perchè più la pronunzia è lenta, più la Prosodia deve essere marcata nella Lettura; e molto più al Foro, nella Cattedra e nel Dramma. Vi sono dunque tre specie di Pronunzie: quella della Coversazione, quella della Lettura e quella della Declamazione.

^(*) Sono questi errori classici di falsamente unire ed aggiungere il t nelle frasi quando non si deve, che dicesi in Parigi per derisione faire des cuirs, rendendo dura la pronunzia; come dicesi nell'istesso senso faire des velours, quando credendo addolcirlo vi s'introduce male a proposito la z, o che volendosi seguir le regole si fanno sentire le s, come ne tre esempt seguenti j' étais-tà la campagne; il est sorti-zhier; Charles était un prince de mœurs graves et douces. L'uso bizzarro intanto per rapporto alla z autorizza a pronunziare la frase entre quatre yeux, entre quatre-z-yeux, come dovrebbesi scrivere e meglio colla s pronunziandosi in tal modo.

Déjà frémissait dans son camp | l'ememi confus et déconcerté | ; déjà prenait l'essor, | pour se sauver dans les
montagnes, | cet aigle, | dont le vol hardi | avait d'abord
effrayé nos provinces... | Hélas! | nous savions ce que nous
pouvions espérer, | et nous ne pensions pas | à ce que nous
devions craindre... | O Dieu terrible, | mais juste en vos
conseils | sur les enfants des hommes!... | Vous immolez |
à votre souveraine Justice | de grandes victimes, | et vous
frappez, | quand il le faut, | ces têtes illustres | que Vous
avez tant de fois couronnées......

Sono in questo piccol tratto accuratamente segnati i differenti riposi dell'orecchio, dello spirito e del respiro, perchè si possa situare l'accento oratorio sulla parola che deve averlo. Vi sono due riposi nella prima frase; ve ne è un mezzo dopo camp, ed uno finale dopo déconcerté. Il primo accento cade sopra son, ed il secondo sopra il penultimo di déconcerté. Vi sono sei riposi nella seconda frase; il primo dopo déjà; il secondo dopo essor; il terzo dopo montagnes; il quarto dopo aigle; il quinto dopo hardi, ed il sesto dopo provinces, etc. Non è che bisogna arrestarsi dopo ogni riposo; ma come si può ciò basta, perchè è secondo la maniera donde uno sarà affetto nel momento dell'azione che si arresterà dopo una di queste parole.

Relativamente alle intonazioni, alle tenute, alle accelerazioni ed al rallentamento, ecco come l'Abbate Batteux si spiega sulle ultime frasi – O Dieu! etc. » L'intonazione del primo membro » O Dieu terrible! sarà più elevata, quella del secondo, mais » juste più bassa. L'oratore appoggerà sulla prima sillaba di ter- » rible, e farà sentire fortemente le due rr; appoggerà del pari » sulla prima di juste, facendo un poco sibilare la consonante j. » Precipiterà un poco l'articolazione del resto del periodo, sur les » enfants des hommes, perchè vi sono troppo suoni per l'idea. » Appoggerà del pari sopra immolez, sopra Justice, sopra frap- » pez; svilupperà la prima di tètes, e la penultima di illustres; » finalmente dilungherà, quanto potrà, l'ultima di couronnées. »

CONTINUATION DE LECTURE.

Description de l'Univers. Fénélon

Je ne prétends pas pénétrer la nature toute entière; qui le pourrait? Je ne prétends même entrer dans aucune discussion de physique: ces discussions supposeraient certaines connaissances approfondies, que beaucoup de gens d'esprit n'ont jamais acquises; et je ne veux leur proposer que le simple coup-d'œil de la face de la nature; je ne veux leur parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne demande qu' un peu d'attention tranquille et sérieuse

Arretons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards, je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte; regardons cette voûte immense des cieux qui nous couvre, ces abimes d'air et d'eau qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui ou qui ont quelque rapport à ses besoins: il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour, que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit: ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts: un vaste royaume ne lui paratt alors qu'un petit coin de la terre; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers; et il admire de s'y voir placé, sans savoir d'abord comment il v a été mis.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre qui est immobile? Qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vile qu'elle, les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter, il enfoncerait par-tout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule donne tour-à-tour tous les biens que nous lui demandons: cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux: en une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéra-lités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale.

Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle -n'est point encore usée: elle ne ressent aucune vicillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein: tout vieillit, excepté elle seule; elle rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque point aux hommes: mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver; c'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons: ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes: et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée.

La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux: auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues

de riches moissons. Ici des côteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers: là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples.

Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines : les marais desséchés deviennent fertiles: les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre; et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf qui se fertilise à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil.

Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers on trouve d'excellents pâturages, il y a dans leurs cavités des veines que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes pour nourrir les troupeaux des sucs très-savoureux. Les côtes même qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages offrent souvent des fruits délicieux ou des remèdes très-salutaires qui manquent dans les pays les plus fertiles.

D'ailleurs, c'est par un effet de la providence divine que nulle terre ne porte tout ce qui sert à la vie humaine; car le besoin invite les hommes au commerce pour se donner mutuellement ce qui leur manque, et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations: autrement tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'aliments, rien ne les inviterait à se connaître et à s'entrevoir.

Tout ce que la terre produit se corrompant rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes et les excréments des animaux qu'elle nourrit

la nourissent elle-même, et persectionnent sa sertilité. Ainsi plus elle donne, plus elle reprend; et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache dans sa culture lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre, et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Consiez à la terre des grains de blé; en se pourrissant ils germent, et cette mère séconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles, vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a rensermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

Admirez les plantes qui naissent de la terre; elles fournissent des aliments aux sains et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables; elles ornent la terre; elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde? ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel; leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air; les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protègent de leur ombre contre les rayons du soleil: en hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle.

Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le

moindre légume contient en petit volume dans une graine le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau : c'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté il coule, il échappe, il s'enfuit; de l'autre il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air; toute la face de la terre serait sèche et stérile; il n'y aurait que des animaux volatiles; nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides?

Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux; les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter, et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle est docile; l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval sur la pointe des rênes; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme qui mène les eaux avec tant d'empire est à son tour mené par elles.

L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la faiblesse de son corps. Mais ces eaux, qui nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer long-temps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient

tout-à-coup par de grosses colonnes d'eaux, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir?

D'où vient qu'en certains pays chauds où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves en certaines saisons pourvoit à point nommé aux besoins des peuples pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes où leurs réservoirs sont placés; elle s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées: les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser; elles vont enfin se précipiter dans la mer pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. Cet océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans trace, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses.

Les eaux distribuées avec tant d'art font une circulation dans la terre comme le sang circule dans le corps humain; mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux à certaines heures. Qui est-ce qui la fait retirer et puis revenir sur ses pas avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide

déconcerterait toute la nature: un peu plus de mouvement dans les caux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant: là vous viendrez briser l'or-gueil de vos vagues?

Mais ces eaux si coulantes deviennent tout-à-coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers: les sommets des hautes montagnes ont même en tout temps des glaces et des neiges qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces pour désaltérer l'homme; là elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin si je lève la tête j'aperçois dans les nues qui volent au-dessus de nous des espèces de mers suspendues pour tempérer l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux? Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber que par des pluies modérées?

Après avoir considéré les caux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce que l'on nomme l'air? c'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres situés dans une distance presque infinie de nous le percent tout entier sans peine et en un seul instant pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abimes d'air, comme les poissons dans des abimes d'eau.

De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons; l'air de son côté, nous ôterait la respiration s'il devenait plus épais et plus humide: alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais il nous suffoquerait; comme s'il était plus subtil il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'hommé: nous éprouverions par-tout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons.

Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers dans des saisons précises: ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres comme tout exprès pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand par-tout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher à tous ses usages pour plier les plus durs métaux et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences; elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles; il enlève tout-à-coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré? il réchauffe l'homme, il cuit les aliments. Les anciens, admirant le seu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux.

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte! Quelle étonnante variété d'admirables objets? C'est pour nous donner un beau spectacle qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatants objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit, et lève la tête pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent: tantôt nous voyons des nuances que la peinture ne peut imiter: tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures et de toutes les couleurs les plus vives qui changent à chaque moment cette décoration par les plus beaux accidents de lumière.

La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour: elle le commence à point nommé au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'Ecriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par-là il éclaire tour-à-tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail: la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit tout-à-coup toutes les fatigues et adoucit toutes les peines: elle suspend, elle calme tout: elle répand le silence et le sommeil: en délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient pour rappeler l'homme au travail et pour ranimer toute la nature.

Mais outre le cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle, et au bout de six mois revient avec la même diligence sur ses pas pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre. S'il était plus grand dans la même distance, il embraserait tout le monde, la terre s'en irait en poudre; si, dans la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable; si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait; si, dans la même

grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes?

Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche pour la favoriser de ses rayons: ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps. L'hiver, qui est une espèce de nuit où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature diversement parée donne tour-à-tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède.

Mais comment est—ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est—ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin si droit, sans qu'elle s'échappe d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien, et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider, ni la tenir assujétie. Elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne? Ne circule-t-elle pas autour de nous tout exprès pour nous servir?

Que si cette flamme ne tourne pas, et si au contraire c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer ou le cœur de toute la nature. Je demande d'où vient que ce globe d'une matière si subtile ne s'échappe jamais d'aucun côté dans ces espaces immenses qui l'environnent, et où tous les corps qui sont fluides semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme.

Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre qui est si dure tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujeti pour régler son cours. Qu'on cherche tant qu'on voudra dans la physique les raisons, les plus ingénieuses pour expliquer ce fait, toutes ces raisons, supposé même qu'elles soient vraies, se tourneront en preuves de la Divinité. Plus ce ressort qui conduit la machine de l'univers est juste, simple, constant, assuré et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse ait su choisir ce ressort le plus parfait de tous.

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des solides, qui en est l'architecte? qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance? qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous? Si au contraire les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent, sans s'enfoncer jamais, et sans se rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques on est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps qui nagent circulairement dans son enceinte?

Mais que signific cette multitude presque innombrable d'étoiles? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur son habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes, semblables à la terre que nous habitons; je le suppose un moment. Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau? Si au contraire ce sont seulement des flambeaux allu-

més pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance, que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte! quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant!

Mais parmi ces astres j'aperçois la lune qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre et aussi ténèbreux qu'elle par lui-même sert néanmoins à lui renvoyer par réflexion les rayons qu'il reçoit du soleil; et que ce soleil éclaire par la lune les peuples qui ne peuvent le voir, pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Je suppose le fait. Mais c'est ce fait même qui prouve ceque je veux établir. Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois tout ensemble si constantes et si salutaires; des lois si simples, qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mémes, et si fécondes en effets utiles, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux? D'où nous vient la conduite de cette machine universelle qui travaille sans cesse pour nous sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et si bien concertés, et de tant de corps, grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour nous servir? Le moindre atôme de cette machine, qui viendrait à se déranger, démonterait toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et de justesse. Ouel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il fallait qu'une main également industrieuse et puissante mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire avec l'Ecriture que chaquo

ctoile se hate d'aller où le Seigneur l'envoie; et que, quand il parle, elles répondent avec tremblement: Nous voici, (Ecce adsumus.)

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore aussi dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très-grand nombre. Les uns marchent; les autres rampent; d'autres volent; d'autres nagent; d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons sont comme des rames qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau ou du poisson dont la structure est sembable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet qui s'enfle à l'air, et qui s'appesantirait dans les eaux: au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches, qui fendent l'eau sans en être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille.

Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de le mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voiles. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent, et d'aller comme les vaisseaux, à la bouline, quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux qui s'étendent et qui font des raquettes à leurs pieds, pour les empécher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont des muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses, et aux jambes: aussi ces animaux sont-ils souples, agiles, nerveux et prompts à s'élancer. Les os de leurs mâchoires sont prodigieux, à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes, qui leur servent d'armes terribles pour déchirer et pour dévorer les autres animaux.

Par la même raison les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extreme grandeur et d'une chair très-dure, afin que

leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoique assez pesants, s'élèvent-ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent, comme la foudre, sur toute proie qui peut les nourrir.

D'autres animaux ont des cornes. La plus grande force des uns est dans les reins et dans le cou : d'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives et défensives. Leurs chasses sont des espèces de combat qu'ils font les uns contre les autres pour les besoins de la vie.

Ils ont aussi leurs règles et leur police. L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né: l'autre bâtit la sienne, comme l'oiseau, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis.

Un autre, comme le castor, va batir jusqu'au fond des caux d'un étang l'asile qu'il se prépare, et sait élever des digues pour le rendre inaccessible par l'inondation.

Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur pour se faire une retraite souterraine.

Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris, et pour éluder les piéges du chasseur.

Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique. Ils se plient et replient par les évolutions de leurs muscles; ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent, ils se glissent subtilement par-tout. Leurs organes sont presque indépendants les uns des autres: aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés.

Les oiseaux, dit Cicéron, qui ont les jambes longues, ont aussi le cou long à proportion, pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre, et y prendre leurs aliments. Le chamcau est de même. L'éléphant, dont le cou serait trop pesant par sa grosseur, s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe, qui est un tissu de nerfs et de muscles, qu'il alonge, qu'il retire,

qu'il replie en tout sens, pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser: aussi les Latins ont-ils appelé cette trompe une main.

Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser; pour se dresser comme il lui platt; pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse; pour garder tout ce qu'on lui confie; pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme sans en rien retenir.

Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse et pour obéir à tous ses mouvements.

Les bœuss ont la sorce et la patience en partage, pour trainer la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait.

Les moutons ont dans leur toison un superflu qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres même fournissent un crin long, qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu les bêtes selon leur besoin; et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes pour les réchauffer dans ces climats glacés.

Les animaux qui n'ont presque point de poil ont une peau trèsépaisse et très-dure comme des écailles; d'autres ont des écailles même qui se couvrent les unes les autres, comme les tuiles d'un toit, et qui s'entr'ouvrent ou se resserrent suivant qu'il convient à l'animal de se dilater ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des hommes.

Ainsi, dans la nature, non-sculement les plantes, mais encore les animaux, sont faits pour notre usage. Les bêtes farouches même s'apprivoisent, ou du moins craignent l'homme. Si tous les pays étaient peuplés et policés comme ils devraient l'être, il n'y en aurait point où les bêtes attaquassent les hommes: on ne trouverait plus d'animaux féroces que dans les forêts reculées; et on les réserverait pour exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain, par un jeu qui représenterait la guerre, sans qu'on eût jamais besoin de guerre véritable entre les nations.

Mais observez que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui se multiplient davantage. On tue incomparablement plus de bœufs et de moutons qu'on ne tue d'ours et de loups : il y a néanmoins incomparablement moins d'ours et de loups que de bœufs et de moutons sur la terre. Remarquez encore, avec Cicéron, que les femelles de chaque espèce ont des mamelles dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement. Plus elles portent de petits, plus la nature leur a fourni de sources de lait pour les allaiter.

Pendant que les moutons font croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent à l'envi de riches étoffes, et se consument pour nous les donner. Ils se font de leur coque une espèce de tombeau, où ils se renferment dans leur propre ouvrage; et ils renaissent sous une figure étrangère pour se perpétuer.

D'un autre côté, les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odoriférantes pour en composer leur miel, et elles le rangent avec un ordre qui nous peut servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment, tantôt en mouches et tantôt en vers. Si on les trouve inutiles, on doit considérer que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature, et qui contribue à sa variété, n'est point sans usage pour les hommes tranquilles et attentifs.

Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magnifique que ce grand nombre de p euplades d'animaux si bien policées, et dont chaque espèce est d'une construction différente des autres? Tout montre combien la façon de l'ouvrier surpasse la vile matière qu'il a mise en œuvre; tout m'étonne, jusqu'aux moindres moucherons. Si on les trouve incommodes, on doit remarquer que l'homme a besoin de quelques peines mélées avec ses commodités. Il s'a-

mollirait, il s'oublierait lui-meme, s'il n'avait rien qui modérat ses plaisirs et qui exerçat sa patience.

Considérons maintenant les merveilles qui éclatent également dans les plus grands corps et dans les plus petits. D'un côté je vois le soleil tant de milliers de fois plus grand que la terre; je le vois qui circule dans des espaces en comparaison desquels il n'est lui-même qu'un atôme brillant. Je vois d'autres astres, peut-être encore plus grands que lui, qui roulent dans d'autres espaces encore plus éloignés de nous. Au-delà de tous ces espaces, qui échappent déjà à toute mesure, j'aperçois encore confusément d'autres astres qu'on ne peut plus compter ni distinguer. La terre. où je suis, n'est qu'un point à proportion de ce tout où l'on ne trouve jamais aucune borne. Ce tout est si bien arrangé, qu'on n'y pourrait déplacer un seul atôme sans déconcerter toute cette immense machine; et il se meut avec un si bel ordre, que ce mouvement même en perpétue la variété et la perfection. Il faut qu'une main à qui rien ne coûte ne se lasse point de conduire cet ouvrage depuis tant de siècles, et que ses doigts se jouent de l'univers, pour parler comme l'Ecriture.

D'un autre côté l'ouvrage n'est pas moins admirable en petit qu'en grand. Je ne trouve pas moins en petit une espèce d'infini qui m'étonne et qui me surmonte. Trouver dans un ciron, comme dans un éléphant ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés! y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds formés comme ceux des plus grands animaux! Il y a dans chaque partie de ces atômes vivants, des muscles, des veines, des artères, du sang; dans ce sang, des esprits, des parties rameuses et des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si infini.

Le microscope nous découvre dans chaque objet comme mille objets qui ont échappé à notre connaissance. Combien y a-t-il, dans chaque objet découvert par le microscope, d'autres objets que le microscope lui-même ne peut découvrir! Que ne verrions-nous pas, si nous pouvions subtiliser toujours de plus en plus

les instruments qui viennent au secours de notre vue trop faible et trop grossière? Mais suppléons par l'imagination à ce qui nous manque du coté des yeux; et que notre imagination elle-même soit une espèce de microscope qui nous représente en chaque atôme mille mondes nouveaux et invisibles : elle ne pourra pas nous figurer sans cesse de nouvelles découvertes dans les petits corps; elle se lassera; il faudra qu'elle s'arrête, qu'elle succombe, et qu'elle laisse enfin dans le plus petit organe d'un corps mille merveilles inconnues.

Des Animaux.

Renfermons-nous dans la machine de l'animal: elle a trois choses qui ne peuvent être trop admirées; 1.º elle a en elle-même de quoi se défendre contre ceux qui l'attaquent pour la détruire; 2.º elle a de quoi se renouveler par la nourriture; 3.º elle a aussi de quoi perpétuer son espèce. Examinons un peu ces trois choses.

Les animaux ont ce qu'on nomme un istinct et pour s'approcher des objets utiles et pour fuir ceux qui peuvent leur nuire. Ne cherchons point en quoi consiste cet instinct; contentons-nous du simple fait sans raisonner.

Le petit agneau sent de loin sa mère, et court au-devant d'elle. Le mouton est saisi d'horreur aux approches du loup, et s'enfuit avant de l'avoir pu discerner. Le chien de chasse est presque infaillible pour découvrir par la seule odeur le chemin du cerf. Il y a dans chaque animal un ressort impétueux qui rassemble touta-coup les esprits, qui tend tous les nerfs, qui rend toutes les jointures plus souples, qui augmente d'une manière incroyable, dans les périls soudains, la force, l'agilité, la vitesse et les ruses, pour fuir l'objet qui le menace de sa perte. Il n'est pas question ici de savoir si les bêtes ont de la connaissance : je ne prétends entrer en aucune question de philosophie.

Les mouvements dont je parle sont entièrement indélibérés, même dans la machine de l'homme. Si un homme qui danse sur

la corde raisonnait sur les règles de l'équilibre, son raisonnement lui ferait perdre l'équilibre qu'il garde merveilleusement sans raisonner, et la raison ne lui servirait qu'à tomber par terre.

Il en est de même des bêtes. Dites, si vous le voulez, qu'elles raisonnent comme les hommes: en le disant vous n'affaiblissez en rien ma preuve. Leur raisonnement ne peut jamais servir à expliquer les mouvements que nous admirons le plus en elles. Dira-t-on qu'elles savent les plus fines règles de la mécanique, qu'elles observent avec une justesse si parfaite quand il est question de courir, de sauter, de nager, de se cacher, de se replier, de dérober leur piste aux chiens, ou de se servir de la partie de leur corps la plus forte pour se défendre? Dira-t-on qu'elles savent naturellement les mathématiques que les hommes ignorent? Oscra-t-on dire qu'elles font avec délibération et avec science tous les mouvements si impétueux et si justes que les hommes mêmes font sans étude et sans y penser? Leur donnera-t-on de la raison dans les mouvements mêmes où il est certain que l'homme n'en a pas?

C'est l'instinct, dira-t-on, qui conduit les bêtes. Je le veux: c'est en effet un instinct; mais cet instinct est une sagacité et une dex-térité admirable, non dans les bêtes qui ne raisonnent ni ne peuvent avoir le loisir de raisonner, mais dans la sagesse supérieure qui les conduit. Cet instinct ou cette sagesse qui pense et qui veille pour la bête dans les choses indélibérées, où elle ne pourrait ni veiller ni penser quand même elle serait aussi raisonnable que nous, ne peut être que la sagesse de l'ouvrier qui a fait cette machine.

Qu'on ne parle donc plus d'instinct ni de nature: ces noms ne sont que de beaux noms dans la bouche de ceux qui les prononcent. Il y a, dans ce qu'ils appellent nature et instinct, un art et une industrie supérieure dont l'invention humaine n'est que l'ombre. Ce qui est indubitable, c'est qu'il y a dans les bêtes un nombre prodigieux de mouvements entièrement indélibérés, qui sont exécutés selon les plus fines règles de la mécanique. C'est la machine seule qui suit ces règles. Voilà le fait indépendant de toute philosophie; et le fait seul décide.

Que penseroit-on d'une montre qui fuirait à propos, qui se replierait, qui se défendrait, et échapperait pour se conserver quand on voudrait la rompre? N'admirerait-on pas l'art de l'ou-vrier? Croirait-on que les ressorts de cette montre se scraient formés, proportionnés, arrangés et unis par un pur hasard? Croirait-on avoir expliqué nettement ces opérations si industrieuses, en parlant de l'instinct et de la nature de cette montre qui marque-rait précisément les heures à son maître, et qui échapperait à ceux qui voudraient briser ses ressorts?

Qu'y a-t-il de plus beau qu'une machine qui se répare et se renouvelle sans cesse elle-même? L'animal, borné dans ses forces, s'épuise bientôt par le travail; mais plus il travaille, plus il se sent pressé de se dédommager de son travail par une abondante nourriture. Les aliments lui rendent chaque jour la force qu'il a perdue. Il met au-dedans de son corps une substance étrangère, qui devient la sienne par une espèce de métamorphose. D'abord elle est broyée et se change en une liqueur; puis elle se purifie, comme si on la passait par un tamis pour en séparer tout ce qui est trop grossier; ensuite elle parvient au centre ou foyer des esprits, où elle se subtilise et devient du sang: enfin elle coule et s'insinue par des rameaux innombrables pour arroser tous les membres; elle se filtre dans les chairs; elle devient chair elle-même.

Tant d'aliments et de liqueurs de couleurs si différentes ne sont plus qu'une même chair. L'aliment, qui était un corps inanimé, entretient l'animal et devient l'animal même. Les parties qui le composaient se sont exhalées par une insensible et continuelle transpiration. Ce qui était, il y a quatre ans, un tel cheval, n'est plus que de l'air ou du fumier. Ce qui était alors du foin ou du fumier est devenu ce même cheval si fier et si vigoureux; du moins il passe pour le même cheval, malgré ce changement insensible de sa substance.

A la nourriture se joint le sommeil. L'animal interrompt nonseulement tous les mouvements extérieurs, mais encore toutes les principales opérations du dedans qui pourraient agiter et dissiper trop les esprits; il ne lui reste que la respiration et la digestion; c'est-à-dire que tout mouvement qui userait ses forces est suspendu, et que tout mouvement propre à les renouveler s'exerce seul et librement. Ce repos, qui est une espèce d'enchantement, revient toutes les nuits pendant que les ténèbres empéchent le travail. Qui est-ce qui a inventé cette suspension? Qui est-ce qui a si bien choisi les opérations qui doivent continuer? Et qui est-ce qui a exclu, avec un si juste discernement, toutes celles qui ont besoin d'être interrompues?

Le lendemain toutes les fatigues passées se sont anéanties. L'animal travaille comme s'il n'avait jamais travaillé, et il a une vivacité qui l'invite à un travail nouveau par ce renouvellement. Les ners sont toujours pleins d'esprit, les chairs sont souples, la peau demeure entière, quoiqu'elle dût, ce semble, s'user. Le corps vivant de l'animal use bientôt les corps inanimés, même les plus solides, qui sont autour de lui, et il ne s'use point. La peau d'un cheval use plusieurs selles. La chair d'un enfant, quoique si tendre et si délicate, use beaucoup d'habits pendant qu'elle se fortise tous les jours. Si ce renouvellement était parfait, ce serait l'immortalité et le don d'une jeunesse éternelle; mais comme ce renouvellement n'est qu'imparfait, l'animal perd insensiblement ses forces et vieillit, parce que tout ce qui est créé doit porter la marque du néant d'où il est sorti et avoir une sin.

Qu'y a-t-il de plus admirable que la multiplication des animaux? Regardez les individus; nul animal n'est immortel: tout vieillit, tout passe, tout disparaît, tout est anéanti. Regardez les espèces; tout subsiste, tout est permanent et immuable dans une vicissitude continuelle. Depuis qu'il y a sur la terre des hommes soigneux de conserver la mémoire des faits, on n'a vu ni lions, ni tigres, ni sangliers, ni ours se former par hasard dans les antres ou dans les forêts. On ne voit point aussi de productions fortuites de chiens ou de chats. Les bœuss et les moutons ne naissent jamais d'eux-mêmes dans les étables et dans les pâturages.

Toutes ces différentes espèces se conservent à peu près de même dans tous les siècles. On ne voit point que depuis trois mille ans aucune soit périe, on ne voit point aussi qu'aucune se multiplie avec un excès incommode pour les autres. Si les espèces des lions, des ours et des tigres se multipliaient à un certain point, ils détruiraient les espèces des cerfs, des daims, des moutons, des chèvres et des bœufs; ils prévaudraient même sur le genre humain, et dépeupleraient la terre. Qui est-ce qui tient la mesure si juste, pour n'éteindre jamais ces espèces, et pour ne les laisser jamais trop multiplier?

Mais enfin cette propagation continuelle de chaque espèces est une merveille à laquelle nous sommes trop accoutumés. Que penserait—on d'un horloger, s'il savait faire des montres qui d'elles-mêmes en produisissent d'autres à l'infini, en sorte que deux premières montres fussent suffisantes pour en multiplier et perpétuer l'espèce sur toute la terre? Que dirait—on d'un architecte, s'il avait l'art de faire des maisons qui en fissent d'autres pour renouveler l'habitation des hommes avant qu'elles fussent prêtes à tomber en ruine? Voilà ce qu'on voit parmi les animaux. Ils ne sont, si vous le voulez, que de pures machines comme les montres; mais enfin l'auteur de ces machines a mis en elles de quoi se reproduire à l'infini.

Allons même plus loin, et supposons tout ce qu'on raconte de plus étonnant de l'industrie des animaux. Admirons tant qu'on le voudra la certitude avec laquelle un chien s'élance dans le troisième chemin, dès qu'il a senti que la bête qu'il poursuit n'a laissé aucune odeur dans les deux premiers. Admirons la biche, qui jette, dit—on, loin d'elle son petit faon dans quelque lieu caché, afin que les chiens ne puissent le découvrir par la senteur de sa piste. Admirons jusqu'à l'araignée, qui tend par ses filets des piéges subtils aux moucherons pour les enlacer et pour les surprendre avant qu'ils puissent se débarrasser. Admirons encore, s'il le faut, le héron, qui met, dit—on, sa tête sous son aile pour cacher dans ses plumes son bec, dont il veut percer l'estomac de l'oiseau de proie qui fond sur lui. Supposons tous ces faits merveilleux.

La nature entière est pleine de ces prodiges. Mais qu'en faut-il

conclure? Sérieusement, si on y prend bien garde, ils prouveront trop. Dirons-nous que les bêtes ont plus de raison que nous? Leur instinct a sans doute plus de certitude que nos conjectures. Elles n'ont étudié ni dialectique ni géométrie; elles n'ont aucune méthode, aucune science, aucune culture: ce qu'elles font, elles le font sans l'avoir étudié ni préparé; elles le font tout d'un coup et sans tenir conseil. Nous nous trompons à toute heure, après avoir bien raisonné ensemble: pour elles, sans raisonner, elles exécutent à toute heure ce qui pourrait demander le plus de choix et de justesse; leur instinct est infaillible en beaucoup de choses.

Mais ce nom d'instinct n'est qu'un beau nom vide de sens: car que peut-on entendre par un instinct plus juste, plus précis et plus sur que la raison même, sinon une raison plus parfaite? Il faut donc trouver une merveilleuse raison, ou dans l'ouvrage ou dans l'ouvrier, ou dans la machine, ou dans celui qui l'a composée. Par exemple, quand je vois dans une montre une justesse sur les heures qui surpasse toutes mes connaissances, je conclus que si la montre ne raisonne pas, il faut qu'elle ait été formée par un ouvrier qui raisonnait en ce genre plus juste que moi. Tout de meme, quand je vois des bêtes qui font à toute heure des choses où il paraît une industrie plus sûre que la mienne, j'en conclus aussitôt que cette industrie si merveilleuse doit être nécessairement ou dans la machine, ou dans l'inventeur qui l'a fabriquée. Est-elle dans l'animal même? quelle apparence y a-t-il qu'il soit si savant et si infaillible en certaines choses? Si cette industrie n'est pas en lui, il faut qu'elle soit dans l'ouvrier qui a fait cet ouvrage, comme tout l'art est dans la tête de l'horloger.

Il ne faut pas croire que l'instinct des bêtes soit fautif en certaines choses. Il n'est pas étonnant que les bêtes ne soient pas infaillibles en tout; mais il est étonnant qu'elles le soient en plusieurs eas. Si elles l'étaient en tout, elles auraient une raison infiniment parfaite. Il ne peut y avoir dans les ouvrages d'une puissance infinie qu'une perfection finie, autrement Dieu ferait des créatures semblables à lui; ce qui est impossible. Il ne peut donc mettre de la perfection ni par conséquent de la raison dans ses ouvrages qu'avec quelques bornes. La borne n'est donc pas une preuve que l'ouvrage soit sans ordre et sans raison. De ce que je me trompe quelquesois, il ne s'ensuit pas que je ne sois point raisonnable, et que tout se sasse en moi par un pur hasard; il s'ensuit seulement que ma raison est bornée et imparfaite. Tout de même, de ce qu'une bête n'est pas infaillible en tout par son instinct, quoiqu'elle le soit en beaucoup de choses, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait aucune raison en cette machine; il s'ensuit seulement que cette machine n'a point une raison sans bornes. Mais ensin le sait est constant, savoir, qu'il y a dans les opérations de cette machine une conduite réglée, un art merveilleux, une industrie qui va jusqu'à l'infaillibilité dans certaines choses. A qui la donnerons-nous cette industrie infaillible? à l'ouvrage ou à son ouvrier?

Qui est-ce donc qui a su choisir ce degré précis de mouvement? qui est-ce qui a découvert la ligne selon laquelle les parties doivent se mouvoir ? qui est-ce qui a pris les mesures pour trouver au juste la grandeur et la figure que chaque partie a besoin d'avoir pour garder toutes les proportions entre elles dans ce tout ? qui est-ce qui a réglé la figure extérieure par laquelle tous ces corps doivent être bornés ? en un mot, qui est-ce qui a trouvé toutes les combinaisons dans lesquelles la matière pense, et dont la moindre ne pourrait être retranchée sans que la matière cessât aussitôt de penser.

La philosophie des anciens, quoique très-imparfaite, avait imaginé, que l'esprit divin, répandu dans tout l'univers, fût une sagesse supérieure qui agît sans cesse dans toute la nature, et surtout dans les animaux, comme les ames agissent dans les corps, et que cette impression continuelle de l'esprit divin, que le vulgaire nommait instinct sans entendre le vrai sens de ce terme, fût la vie de tout ce qui vit.

Ils ajoutaient que ces étincelles de l'esprit divin étaient le principe de toutes les reproductions; qu'à la mort des animaux ces particules divines se détachaient de toute la matière terrestre pour s'envoler au ciel, où elles roulaient au nombre des astres. C'est

cette philosophie, tout ensemble si magnifique et si fabulcuse, que Virgile exprime avec tant de grâce par ces vers sur les abeilles, où il dit que toutes les merveilles qu'on y admire ont fait dire à plusieurs qu'elles étaient animées par un souffle divin et par une portion de la divinité, dans la persuasion où ils étaient que Dieu remplit la terre, la mer et le ciel; que c'est de là que les bêtes, les troupeaux et les hommes reçoivent la vie en naissant, et que c'est là que toutes choses rentrent et retournent lorsqu'elles viennent à se détruire, parce que les âmes, qui sont le principe de la vie, loin d'être anéanties par la mort, s'envolent au nombre des astres et vont établir leur demeure dans le ciel.

Cette sagesse divine, qui meut toutes les parties du monde, avait tellement frappé les Stoïciens, et avant eux Platon, qu'ils croyaient que le monde entier était un animal, mais un animal raisonnable, philosophe, sage, enfin le Dieu suprême. Cette philosophie réduisait la multitude des Dieux à un seul; et ce seul Dieu, à la nature, qui était éternelle, infaillible, intelligente, toute-puissante et divine. Ainsi les philosophes, à force de s'éloigner des poètes, retombaient dans toutes les imaginations poétiques: ils donnaient, comme les auteurs des fables, une vie, une intelligence, un art, un dessein à toutes les parties de l'univers qui paraissent les plus inanimées. Sans doute ils avaient bien senti l'art qui est dans la nature, et ils ne se trompaient qu'en attribuant à l'ouvrage l'industrie de l'ouvrier. —Du même Auteur.

De l' Homme.

Ne nous arrêtons pas davantage aux animaux inférieurs à l'homme: il est temps d'étudier le fond de l'homme même, pour découvrir en lui celui dont nous savons qu'il est l'image. Je ne connais dans toute la nature que deux sortes d'êtres; ceux qui ont de la connaissance et ceux qui n'en ont pas. L'homme rassemble en lui ces deux manières d'êtres: il a un corps comme les êtres corporels les plus inanimés; il a un csprit, c'est-à-dire une pensée par laquelle il se connaît et aperçoit ce qui est autour de lui.

Comme il est vrai qu'il y ait un premier ôtre qui ait tiré tous les autres du néant, l'homme est véritablement son image; car il rassemble comme lui dans sa nature tout ce qu'il y a de perfection réelle dans ces deux diverses manières d'être: mais l'image n'est qu'une image, elle ne peut être qu'une ombre du véritable être parfait. — Du même Auteur.

Du corps humain.

Le corps est pétri de boue, mais admirons la main qui l'a façonné. Le sceau de l'ouvrier est empreint sur son ouvrage; il semble avoir pris plaisir à faire un chef-d'œuvre avec une matière si vile. Jetons les yeux sur ce corps, où les os soutiennent les chairs qui les enveloppent; les nerfs qui y sont tendus en font toute la force; et les muscles où les nerfs s'entrelacent, en s'enflant ou en s'alongeant, font les mouvements les plus justes et les plus réguliers. Les os sont brisés de distance en distance; ils ont des jointures où ils s'embottent les uns dans les autres, et ils sont liés par des nerfs et par des tendons. Cicéron admire avec raison le bel artifice qui lie ces os. Qu'y a-t-il de plus souple pour tous les divers mouvements? mais qu'y a-t-il de plus ferme et de plus durable?

Après meme qu'un corps est mort, et que ses parties sont séparées par la corruption, on voit encore ces jointures et ces liaisons qui ne peuvent qu'à peine se détruire. Ainsi cette machine est droite ou repliée, raide ou souple, comme l'on veut. Du cerveau, qui est la source de tous les nerfs, partent les esprits. Ils sont si subtils qu'on ne peut les voir, et néanmoins si réels et d'une action si forte, qu'ils font tous les mouvements de la machine et toute sa force. Ces esprits sont en un instant envoyés jusqu'aux extrémités des membres: tantôt ils coulent doucement et avec uniformité; tantôt ils ont, selon les besoins, une impétuosité irrégulière; et ils varient à l'infini les postures, les gestes et les actions du corps.

Regardons cette chair: elle est couverte en certains endroits

d'une peau tendre et délicate pour l'ornement du corps. Si cette peau, qui rend l'objet si agréable et d'un si doux coloris, était enlevée, le même objet serait hideux et ferait horreur. En d'autres endroits cette même peau est plus dure et plus épaisse pour résister aux fatigues de ces parties. Par exemple, combien la peau de la plante des pieds est-elle plus grossière que celle du visage! combien celle du derrière de la tête l'est-elle plus que celle du devant! Cette peau est percée par-tout comme un crible; mais ces trous, qu'on nomme pores, sont insensibles. Quoique la sueur et la transpiration s'exhalent par ces pores, le sang ne s'échappe jamais par-là. Cette peau a toute la délicatesse qu'il faut pour être transparente et pour donner au visage un coloris vif. doux et gracieux. Si la peau était moins serrée et moins unié, le visage parattrait sanglant et comme écorché. Qui est-ce qui a su tempérer et mélanger ces couleurs pour faire une si belle carnation, que les peintres admirent et n'imitent jamais qu'imparfaitement?

On trouve dans le corps humain des rameaux innombrables: les uns portent le sang du centre aux extrémités, et se nomment artères; les autres le rapportent des extrémités au centre, et se nomment veines. Par ces divers rameaux coule le sang, liqueur douce, onctueuse, et propre par cette onction à retenir les esprits les plus déliés, comme on conserve dans des corps gommeux les essences les plus subtiles et les plus spiritueuses. Ce sang arrose la chair, comme les fontaines et les rivières arrosent la terre. Après s'être filtré dans les chairs, il revient à la source plus lent et moins plein d'esprit; mais il se renouvelle et se subtilise encore de nouveau dans cette source pour circuler sans fin.

Voyez-vous cet arrangement et cette proportion des membres? Les jambes et les cuisses sont de grands os embottés les uns sur les autres et liés par des nerss: ce sont deux espèces de colonnes égales et régulières qui s'élèvent pour soutenir tout l'édifice; mais ces colonnes se plient, et la rotule du genou est un os d'une figure à peu près ronde, qui est mis tout exprès dans la jointure pour la remplir et pour la désendre quand les os se replient pour le fléchissement du genou. Chaque colonne a son piédestal qui est composé de pièces rapportées, et si bien jointes ensemble, qu'elles peuvent se plier ou se tenir raides selon le besoin. Le piédestal tourne quand on le veut sous la colonne. Dans ce pied on ne voit que ners, que tendons, que petits os étroitement liés, afin que cette partie soit tout ensemble plus souple et plus ferme selon les divers besoins : les doigts même des pieds, avec leurs articles et leurs ongles, servent a tâter le terrain sur lequel on marche, à s'appuyer avec plus d'adresse et d'agilité, à garder mieux l'équilibre du corps, à se hausser ou à se pencher. Les deux pieds s'étendent en avant pour empêcher que le corps ne tombe de ce côté-là quand il se penche ou qu'il se plie. Les deux colonnes se réunissent par le haut pour porter le reste du corps; et elles sont encore brisées dans cette extrémité, afin que cette jointure donne à l'homme la commodité de se reposer en s'asseyant sur les deux plus gros muscles de tout le corps.

Le corps de l'édifice est proportionné à la hauteur des colonnes: il contient toutes les parties qui sont nécessaires à la vie, et qui par conséquent doivent être placées au centre, et renfermées dans le lieu le plus sûr. C'est pourquoi deux rangs de côtes assez serrées, qui sortent de l'épine du dos, comme les branches d'un arbre naissent du trone, forment une espèce de cercle pour cacher et tenir à l'abri ces parties si nobles et si délicates: mais comme les côtes ne pourraient fermer entièrement ce centre du corps humain sans empêcher la dilatation de l'estomac et des entrailles, elles n'achèvent de former le cercle que jusqu'à un certain endroit, au-dessous duquel elles laissent un vide, afin que le dedans puisse s'élargir avec facilité pour la respiration et pour la nourriture.

Pour l'épine du dos, on ne voit rien dans tous les ouvrages des hommes qui soit travaillé avec un tel art: elle serait trop raide et trop fragile, si elle n'était faite que d'un seul os; en ce cas les hommes ne pourraient jamais se plier. L'auteur de cette machine a remédié à cet inconvénient en formant des vertèbres qui s'embottant les unes dans les autres, font un tout de pièces rappor-

tées, qui a plus de force qu'un tout d'une seule pièce. Ce composé est tantôt souple, et tantôt raide: il se redresse et se replie en un moment comme on le veut. Toutes ces vertèbres ont dans le milieu une ouverture qui sert pour faire passer un alongement de la substance du cerveau jusqu'aux extrémités du corps, et pour y envoyer promptement des esprits par ce canal.

Mais qui n'admirera la nature des os? Ils sont très-durs, et on voit que la corruption même de tout le reste du corps ne les altère en rien. Cependant ils sont pleins de trous innombrables qui les rendent plus légers; et ils sont même dans le milieu pleins de la moelle qui doit les nourrir. Ils sont percés précisément dans les endroits où doivent passer les ligaments qui les attachent les uns aux autres. De plus, leurs extrémités sont plus grosses que le milieu, et font comme deux têtes à demi rondes pour faire tourner plus facilement un os avec un autre, afin que le tout puisse se replier sans peine.

Dans l'enceinte des côtes sont placés avec ordre tous les grands organes, tels que ceux qui servent à faire respirer l'homme, ceux qui digèrent les aliments et ceux qui font un sang nouveau. La respiration est nécessaire pour tempérer la chaleur interne causée par le bouillonnement du sang et par le cours impétueux des esprits. L'air est comme un aliment dont l'animal se nourrit, et par le moyen duquel il se renouvelle dans tous les moments de sa vie.

La digestion n'est pas moins nécessaire pour préparer les aliments sensibles à être changés en sang. Le sang est une liqueur propre à s'insinuer par-tout, et à s'épaissir en chair dans les extrémités, pour réparer dans tous les membres ce qu'ils perdent sans cesse par la transpiration et par la dissipation des esprits. Les poumons sont comme de grandes enveloppes, qui, étant spongieuses, se dilatent et se compriment facilement; et comme ils prennent et rendent sans cesse beaucoup d'air, ils forment une espèce de soufflet en mouvement continuel.

L'estomac a un dissolvant qui cause la faim, et qui avertit l'homme du besoin de manger. Ce dissolvant qui picotte l'estomac

lui prépare par ce mésaise un plaisir très-vif, lorsqu'il est apaisé par les aliments. Alors l'homme se remplit délicieusement d'une matière étrangère qui lui fairait horreur, s'il la pouvait voir dès qu'elle est introduite dans son estomac, et qui lui déplaît même quand il la voit étant déjà rassasié. L'estomac est fait comme une poche. Là les aliments, changés par une prompte coction, se consondent tous en une liqueur douce, qui devient ensuite une espèce de lait nommé chyle; et qui, parvenant ensin au cœur, y recoit par l'abondance des esprits, la vivacité et la coulcur de sang. Mais pendant que le suc le plus pur des aliments passe de l'estomac dans les canaux destinés à faire le chyle et le sang, les parties grossières de ces mêmes aliments sont séparées, comme le son l'est de la fleur de farine par un tamis, et elles sont rejetées en bas, pour en délivrer le corps par les issues les plus cachées et les plus reculées des organes des sens, de peur qu'ils n'en soient incommodés. Ainsi les merveilles de cette machine sont si grandes, qu'on en trouve d'inépuisables, même dans les fonctions les plus humiliantes, que l'on n'oserait expliquer en détail.

Il est vrai que les parties internes de l'homme ne sont pas agréables à voir comme les extérieures: mais remarquez qu'elles ne sont pas faites pour être vues. Il fallait même, selon le but de l'art, qu'elles ne pussent être découvertes sans horreur; et qu'ainsi un homme ne pût les découvrir, et entamer cette machine dans un autre homme, qu'avec une violente répugnance. C'est cette horreur qui prépare la compassion et l'humanité dans les cœurs, quand un homme en voit un autre qui est blessé. Ajoutez avec saint Augustin, qu'il y a dans ces parties internes une proportion, un ordre et une industrie qui charment encore plus l'esprit attentif, que la beauté extérieure ne saurait plaire aux yeux du corps. Ce dedans de l'homme, qui est tout ensemble si ideux et si admirable, est précisément comme il le doit être pour montrer une bouc travaillée de main divine. On y voit tout ensemble et la fragilité de la créature et l'art du Créateur.

Du haut de cet ouvrage si précieux que nous avons dépeint, pendent les deux bras, qui sont terminés par les mains, et qui

ont une parsaite symétrie entre eux. Les bras tiennent aux épaules, de sorte qu'ils ont un mouvement libre dans cette jointure. Ils sont encore brisés au coude et au poignet, pour pouvoir se plier et se retourner avec promptitude. Les bras sont de la juste longueur qu'il faut pour atteindre à toutes les parties du corps. Ils sont nerveux et pleins de muscles, afin qu'ils puissent, avec les reins, être souvent en action, et soutenir les plus grandes fatigues de tout le corps. Les mains sont un tissu de nerfs et d'osselets enchâssés les uns dans les autres, qui ont toute la force et toute la souplesse convenable pour tâter les corps voisins, pour les saisir, pour s'y accrocher, pour les lancer, pour les attirer. pour les repousser, pour les démêler et pour les détacher les uns des autres. Les doigts, dont les bouts sont armés d'ongles, sont faits pour exercer, par la délicatesse et la variété de leurs mouvements, les arts les plus merveilleux. Les bras et les mains servent encore, suivant qu'on les étend ou qu'on les replie, à mettre le corps en état de se pencher, sans s'exposer à aucune chute. La machine a en elle-même, indépendamment de toutes les pensées qui viennent après coup, une espèce de ressort qui lui fait trouver soudainement l'équilibre dans tous ses contrastes.

Au-dessus du corps s'élève le cou, ferme ou flexible, selon qu'on le veut. Est-il question de porter un pesant fardeau sur la tête; le cou devient raide comme s'il n'était que d'un seul os. Faut-il pencher ou tourner la tête; le cou se plie en tous sens, comme si l'on en démontait tous les os. Ce cou, médiocrement élèvé au-dessus des épaules, porte sans peine la tête qui règne sur tout le corps. Si elle était moins grosse, elle n'aurait aucune proportion avec le reste de la machine. Si elle était plus grosse, outre qu'elle serait disproportionnée et difforme, sa pesanteur accablerait le cou, et elle courrait risque de faire tomber l'hom-me du côté où elle pencherait un peu trop.

Cette tête, fortifiée de tous côtés par des os très-épais et trèsdurs pour mieux conserver le précieux trésor qu'elle renferme, s'emboîte dans les vertèbres du cou, et a une communication très-prompte avec toutes les autres parties du corps: elle contient le cerveau, dont la substance humide, molle et spongieuse, est composée de fils tendres et entrelacés. C'est la le centre des merveilles dont nous parlerons dans la suite, Le crâne se trouve percé régulièrement avec une proportion et une symétrie exacte, pour les deux yeux, pour les deux oreilles, pour la bouche et pour le nez. Il y a des nerfs destinés aux sensations qui s'exercent dans la plupart de ces conduits. Le nez, qui n'a point de nerfs pour sa sensation, a un os cribleux pour faire passer les odeurs jusqu'au cerveau.

Parmi les organes de ces sensations, les principaux sont doubles, pour conserver dans un côté ce qui pourrait manquer dans l'autre par quelque accident. Ces deux organes d'une même sensation sont mis en symétrie, sur le devant ou sur les côtés, afin que l'homme en puisse faire un plus facile usage, ou à droite ou à gauche, ou vis-à-vis de lui, c'est-à-dire vers l'endroit où ses jointures dirigent sa marche et toutes ses actions. D'ailleurs la flexibilité du cou fait que tous ces organes se tournent en un instant de quelque côté qu'il veut.

Tout le derrière de la tête, qui est le moins en état de se désendre, est le plus épais: il est orné de cheveux, qui servent en même temps à fortisser la tête contre les injures de l'air. Mais les cheveux viennent sur le devant pour accompagner le visage et lui donner plus de grâce.

Le visage est le côté de la tête qu'on nomme le devant, et où les principales sensations sont rassemblées avec un ordre et une proportion qui le rendent très-beau, à moins que quelque accident n'altère un ouvrage si régulier. Les deux yeux sont égaux, placés vers le milieu et aux deux côtés de la tête, afin qu'ils puissent découvrir sans peine de loin, à droite et à gauche, tous les objets étrangers, et qu'ils puissent veiller commodément pour la surcté de toutes les parties du corps. L'exacte symétrie avec laquelle ils sont placés fait l'ornement du visage. Celui qui les a faits y a allumé je ne sais quelle flamme céleste, à laquelle rien ne ressemble dans tout le reste de la nature. Ces yeux sont des espèces de miroirs, où se peignent tour-à-tour et sans confusion, dans le fond

de la rétine, tous les objets du monde entier, afin que ce qui pense dans l'homme puisse les voir dans ces miroirs. Mais quoique nous apercevions tous les objets par un double organe, nous ne voyons pourtant jamais les objets comme doubles, parce que les deux nerfs qui servent à la vue dans nos yeux ne sont que deux branches qui se réunissent dans une même tige, comme les deux branches des lunettes se réunissent dans la partie supérieure qui les joint. Les deux yeux sont ornés de deux sourcils égaux; et afin qu'ils puissent s'ouvrir et se fermer, ils sont enveloppés de paupières bordées d'un poil qui défend une partie si délicate.

Le front donne de la majesté et de la grace à tout le visage : il sert à en relever les traits. Sans le nez posé dans le milieu, tout le visage serait plat et difforme. On peut juger de cette difformité quand on a vu des hommes en qui cette partie du visage est mutilée. Il est placé immédiatement au-dessus de la bouche, pour discerner plus commodément par les odeurs tout ce qui est propre à nourrir l'homme. Les deux narines servent tout ensemble à la respiration et à l'odorat. Voyez les lèvres: leur couleur vive, leur fraicheur, leur figure, leur arrangement et leur proportion avec les autres traits, embellissent tout le visage. La bouche, par la correspondance de ses mouvements avec ceux des yeux, l'anime, l'égaie, l'attriste, l'adoucit, le trouble et exprime chaque passion par des marques sensibles. Outre que les lèvres s'ouvrent pour recevoir l'aliment, elles servent encore par leur souplesse et par la variété de leurs mouvements à varier les sons qui font la parole. Quand elles s'ouvrent, elles découvrent un double rang de dents dont la bouche est ornée: ces dents sont de petits os enchâssés avec ordre dans les deux machoires qui ont un ressort pour s'ouvrir et un pour se fermer, en sorte que les dents brisent comme un moulin les aliments pour en préparer la digestion. Mais ces aliments ainsi brisés passent dans l'estomac par un conduit différent de celui de la respiration; et ces deux canaux, quoique si voisins. n' ont rien de commun.

La langue est un tissu de petits muscles et de nerss si souples, qu'elle se replie, comme un serpent, avec une mobilité et une

souplesse inconcevable: elle fait dans la bouche ce que font les doigts, ou ce que fait l'archet d'un mattre sur un instrument de musique; elle va frapper tantot les dents et tantot le palais. Il y a un conduit qui va au-dedans du cou, depuis le palais jusqu' à la poitrine: ce sont des anneaux de cartilages enchâssés très-juste les uns dans les autres, et garnis au-dedans d'une tunique ou membrane très-polie, pour faire mieux résonner l'air poussé par les poumons. Ce conduit a du côté du palais un bout qui n'est ouvert que comme une flute, par une fente qui s' élargit ou qui se resserre à propos, pour grossir la voix ou pour la rendre plus claire. Mais de peur que les aliments, qui ont leur canal séparé, ne se glissent dans celui de la respiration, il y a une espèce de soupape, qui fait sur l'orifice du conduit de la voix comme un pont-levis pour faire passer les aliments sans qu'il en tombe aucune parcelle subtile ni aucune goutte par la fente dont je viens de parler. Cette espèce de soupape est très-mobile, et se replie très-subtilement: de manière qu'en tremblant sur cet orifice entr'ouvert, elle fait toutes les plus douces modulations de la voix. Ce petit exemple suffit pour montrer en passant, et sans entrer d'ailleurs dans aucun détail de l'anatomie, combien est merveilleux l'art des parties internes. Cet organe, tel que je viens de le représenter, est le plus parfait de tous les instruments de musique; et tous les autres ne sont parfaits qu'autant qu'ils l'imitent.

Qui pourrait expliquer la délicatesse des organes par lesquels l'homme discerne les saveurs et les odeurs innombrables des corps? Mais comment se peut—il faire que tant de voix frappent ensemble mon orcille sans se confondre, et que ces sons me laissent, après qu'ils ne sont plus, des ressemblances si vives et si distinctes de ce qu'ils ont été? Avec quel soin l'ouvrier qui a fait nos corps a-t—il donné à nos yeux une enveloppe humide et coulante pour les fermer, et pourquoi a-t—il laissé nos oreilles ouvertes? C'est, dit Cicéron, que les yeux ont besoin de se fermer à la lumière pour le sommeil, et que les oreilles doivent demeurer ouvertes pendant que les yeux se ferment, pour nous avertir, et pour nous éveiller par le bruit, quand nous courons risque d'être surpris.

Qui est-ce qui grave dans mon œil, en un instant, le ciel, la mer, la terre, situés dans une distance presque infinie? Comment peuvent se ranger et se démêler dans un si petit organe les images fidèles de tous les objets de l'univers, depuis le soleil jusqu'à des atomes? La substance du cerveau, qui conserve avec ordre des représentations si naïves de tant d'objets dont nous avons été frappés depuis que nous sommes au monde, n'est-elle pas le prodige le plus étonnant?

On admire avec raison l'invention des livres, où l'on conserve l'histoire de tant de faits et le recueil de tant de pensées; mais quelle comparaison peut-on faire entre le plus beau livre et le cerveau d'un homme savant? Sans doute ce cerveau est un recueil infiniment plus précieux et d'une plus belle invention que ce livre. C'est dans ce petit réservoir qu'on trouve à point nommé toutes les images dont on a besoin. On les appelle; elles viennent: on les renvoie; elles se rensoncent je ne sais où, et disparaissent pour laisser la place à d'autres. On ferme et on ouvre son imagination comme un livre; on en tourne, pour ainsi dire; les feuillets; on passe soudainement d'un bout à l'autre: on a même des espèces de tables dans la mémoire, pour indiquer les lieux où se trouvent certaines images reculées. Ces caractères innombrables; que l'esprit de l'homme lit intérieurement avec tant de rapidité, ne laissent aucune trace distincte dans un cerveau qu'on ouvre. Cet admirable livre n'est qu'une substance molle, ou une espèce de peloton composé de fils tendres et entrelacés. Quelle main a su cacher dans cette espèce de boue, qui paratt si informe, des images si précieuses et rangées avec un si bel art?

Tel est le corps de l'homme en gros. Je n'entre point dans le détail de l'anatomie: car mon dessein n'est que de découvrir l'art qui est dans la nature, par le simple coup-d'œil, sans aucune science. Le corps de l'homme pourrait sans doute être beaucoup plus grand et beaucoup plus petit. S'il n'avait, par exemple, qu'un pied de hauteur, il serait insulté par la plupart des animaux, qui l'écraseraient sous leurs pieds. S'il était haut comme les plus grands clochers, un petit nombre d'hommes consumerait en peu de jours

tous les aliments d'un pays; ils ne pourraient trouver ni chevaux, ni autres bêtes de charge qui pussent les porter ni les trainer dans aucune machine roulante: ils ne pourraient trouver assez de matériaux pour bâtir des maisons proportionnées à leur grandeur; il ne pourrait y avoir qu'un petit nombre d'hommes sur la terre, et ils manqueraient de la plupart des commodités.

Qui est-ce qui a réglé la taille de l'homme à une mesure précise? Qui est-ce qui a réglé celle de tous les autres animaux avec proportion à celle de l'homme? L'homme est le seul de tous les êtres animés qui est droit sur ses pieds. Par-là il a une noblesse et une majesté qui le distinguent, même au-dehors, de tout ce qui vit sur la terre: non-seulement sa figure est la plus noble, mais encore il est le plus fort et le plus adroit de tous les êtres à proportion de sa grandeur.

Qu' on examine de près la pesanteur et la masse de la plupart des bêtes les plus terribles; on trouvera qu' elles ont plus de matière que le corps d' un homme; et cependant un homme vigoureux a plus de force de corps que la plupart des bêtes farouches: elles ne sont redoutables pour lui que par leurs dents et par leurs griffes. Mais l'homme, qui n'a point dans ses membres de si fortes armes naturelles, a des mains dont la dextérité surpasse, pour se faire des armes, tout ce que la nature a donné aux bêtes. Ainsi l'homme perce de ses traits, ou fait tomber dans ses pièges, et enchaîne les animaux les plus forts et les plus furieux: il sait même les apprivoiser dans leur captivité, et s'en jouer comme il lui plaît; il se fait flatter par les lions et par les tigres; il monte sur les éléphants. — Du même Auteur.

Ame.

Ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nousmêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue: nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si cloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disait S.t Augustin; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre àme.

Au-dehors nous ne trouvons encore que des énigmes; nous vivons comme des étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connaissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abime.

Massillon. = Carème I.

Union du corps et de l' 1me.

L'union du corps et de l'âme ne consistant que dans un concert ou rapport mutuel entre les pensées de l'un et les mouvements de l'autre, il est facile de voir ce que la cessation de ce concert doit opérer. Le concert n'est point naturel à ces deux êtres si dissemblables et si indépendants l'un de l'autre. Il n'y a même que Dieu qui ait pu, par une volonté purement arbitraire et toute-puissante, assujétir deux êtres si divers en nature et en opérations, à ce concert, pour opérer ensemble. Faites cesser la volonté purement arbitraire et toute-puissante de Dieu, ce concert, pour ainsi dire si forcé, cesse aussitôt, comme une pierre tombe par son propre poids, dès qu'une main ne la tient plus en l'air: chacune de ces deux parties rentre dans son indépendance naturelle d'opération à l'égard de l'autre. Il doit arriver de là que l'âme loin d'être anéantie par cette désunion, qui ne fait que la remettre en son état naturel, est alors libre de penser indépendamment de tous les mouvements du corps, de même que je suis libre de marcher tout seul, comme il me plait, dès qu' on m'a détaché d'avec un autre homme avec lequel une puissance supérieure me tenait enchatné. La fin de cette union n'est qu'un dégagement et qu'une liberté, comme l'union n'était qu'une gêne et qu'un pur assujétissement: alors l'âme doit penser indépendamment de tous les mouvements du corps, comme on suppose, dans la religion chrétienne, que les anges, qui n'ont jamais été à des corps, pensent dans le ciel. Pourquoi donc craindrait-on l'anéantissement de l'âme dans cette désunion, qui ne peut opérer que l'entière liberté de ses pensées?..... Fénélon. = Immortalité de l'âme.

Empire de l' ame sur le corps.

On passe toute sa vie dans les miracles continuels, qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps; et sans connaître aucun des organes de ses mouvements, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux, sculement parce que je le veux. Je voudrais remuer devant moi une paille; elle ne branle ni ne s'ébranle en aucune sorte. Je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrais-je porter si elles étaient détachées: toute la masse du corps, et les mouvements que je commande, se font comme par eux-mêmes, sans que je connaisse aucun des ressorts de cette admirable machine; je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre; tout suit naturellement. J'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvements connus et inconnus des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête. Je baisse, je lève, je tourne, je roule les yeux; j' en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin; et sans même que je connaisse ce mouvement, il se fait dès que je veux regarder ou négligemment et comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement, ou fixement quelque objet.

Qui a donné cet empire à ma volonté? et comment puis-je mouvoir également ce que je connais, et ce que je ne connais pas?.... Bossuer. = Elévation sur les mystères.

Existence de Dieu.

Levez les yeux! ò hommes! considérez ces grands corps de la lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédé; mais qu'est-ce qu'il nous a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore?

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez; qui tient les vents dans les lieux où ils sont ensermés, qui règle le cours des foudres et des tempétes; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer; et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements: expliquez-nous les effets surprenants des plantes, des métaux, des éléments: cherchez comment l'or se purisie dans les entrailles de la terre, démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux: rendez-nous raison des différents instincts des animaux: tournez-vous de tous les côtés: la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O hommes! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les prosondeurs éternelles de la foi?.....

Massillon.

— Carème I.

Prière à Dieu.

Vous étes tout-puissant, à Dieu de gloire! j'adore votre immense et volontaire libéralité. Je passe tous les siècles, et toutes les évolutions et révolutions de la nature: je vous regarde comme vous étiez avant tout commencement et de toute éternité; c'est-à-dire que je vous regarde comme vous êtes : car vous êtes ce que vous étiez. La créature a changé; mais vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes. Je laisse donc toute créature, et je vous regarde comme étant seul, avant tous les siècles. O la belle et riche aumone que vous avez faite en créant le monde! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse, avant que vous y eussiez fait germer les plantes, avec tant de fruits et de vertus différentes : avant la naissance des forêts ; avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs, et avant encore que vous l'eussicz couverte de tant d'animaux! que la mer était pauvre dans la vaste amplitude de son sein, avant qu'elle eût été faite la retraite de tant de poissons! et qu'y avait-il de moins animé et de plus vide que l'air, avant que vous y eussiez répandu tant de volatiles? Mais combien le ciel même était-il pauvre, avant que vous l'eussiez semé d'étoiles, et que vous y eussiez allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit! que toute la masse de l'univers était informe, et que le chaos en était affreux et pauvre, lorsque la lumière lui manquait! Avant tout cela, que le néant était pauvre, puisque ce n'était qu'un pur néant! Mais vous, Seigneur, qui étiez, et qui portiez tout en votre toute-puissance, vous n'avez fait qu'ouvrir votre main, et vous avez rempli de bénédictions le ciel et la terre. Bossuer. = Elévation à Dieu sur les mystères.

Ancienneté de la Religion.

S' il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car s' il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être adoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens, des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé

des divinités de bois et de pierre, adorcrent le même Dieu que nous adorons. Lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion est l'histoire de la naissance du monde même. Les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusent si tristement depuis la crédulité des siècles suivants: et comme l'erreur naît toujours de la vérité, et n'en est qu' une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine, que les fables du paganisme trouveront leur fondement; de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Ecritures.....Massillos. = Carême I.

Avantages de la Religion.

Rappelez tous les grands hommes qu'elle a soumis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérants si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savants si estimés, de beaux esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitents, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie préchait une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvait nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paraît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre pour vos guides et pour vos modèles ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la Provi-

dence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abrahams, les Josephs, les Moïses, les Davids, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disait autrefois saint Jérôme, dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides.....

Massillon. = Careme I.

Effets de la Religion.

La cupidité rend l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patients, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes cléments, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des états. Non-seulement elle arrête les usurpations, mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger; non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère, mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien lorsqu'il en a besoin; non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie, mais elle veut que nous fassions du bien à ceux même qui nous font du mal, que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme. Donnez-moi, disait autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dicu! quelle paix? quelle félicité? quelle image du ciel sur la terre!

Massillon. = Carême I.

Obéissance que les chrétiens doivent à l'Eglise en matière de foi.

L'église exerce envers les fidèles deux fonctions différentes : elle les instruit et elle les gouverne. Elle les instruit par les vérités qu'elle leur propose, et elle les gouverne par les commandements qu'elle leur fait. Elle les instruit en leur apprenant ce qu'elle a appris ellemême du Fils de Dieu son époux, et elle les gouverne en leur prescrivant des lois. Le Sauveur des hommes lui a donc donné deux sortes de pouvoirs; l'un d'enseigner de sa part, et l'autre de commander: l'un pour nous dire, croyez ceci; et l'autre pour nous dire, faites cela. Or, sur ces deux pouvoirs qui conviennent à l'église, je fonde l'obligation de deux sortes d'obéissances qui lui sont dues, dont la première est une obéissances de l'esprit, et la seconde une obéissance du cœur. Nous lui devons l'obéissance de l'esprit, parce qu'elle nous propose les vérités de la foi, c'est le premier point; et nous lui devons l'obéissance du cœur, parce qu'elle nous impose des lois et des préceptes pour le réglément de notre vie, c'est le second point. Parce qu'elle a droit de nous dire, croyez ceci, Dieu nous oblige d'avoir pour elle une parfaite soumission d'esprit, et parce qu'elle a droit de nous dire, faites cela, Dieu veut que nous lui obéissions avec une entière soumission de cœur. Plut au ciel, mes chers auditeurs, que nous fussions bien persuadés de ces deux devoirs. Je dis persuadés dans la pratique, car dans la spéculation nous n'en doutons pas, et nous sommes trop catholiques pour former là-dessus quelque difficulté. Mais je voudrais sur cela même que nous eussions dans toute notre conduite un zèle proportionné aux lumières que Dieu nous a données; car voici en deux mots toute la perfection d'un homme chrétien, en qualité d'enfant de l'église : d'avoir un esprit docile et soumis pour tout ce que l'église nous enseigne, et d'avoir une volonté prompte et agissante pour tout ce que l'église nous ordonne.....Bourdaloue. = Panégyriques.

Punition du sacrilége.

Si l'arche ne put rester autrefois un moment à côté de Dagon sans le renverser et le mettre en pièce, la véritable arche d'alliance, Jésus-Christ, peut-il demeurer au-dedans d'une idole abominable, d'une ame corrompue, sans éclater et réduire en poudre le corps criminel qui le renferme? Si un feu vengeur sortit autrefois du fond du sanctuaire pour dévorer des téméraires qui venaient offrir de l'encens avec un feu étranger, ne devrait-il pas sortir de l'autel où réside le roi de gloire des flammes vengeresses pour consumer les pécheurs qui viennent attenter à la majesté de leur Dieu? Si l'on ne pouvait autrefois approcher de la montagne où le Seigneur donnait la loi, sans être foudroyé, Jésus-Christ, sur l'autel, sur cette montagne mystérieuse où il est le législateur de son Eglise, devrait sans doute lancer des foudres pour venger sa gloire et punir l'insolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de son repos: mais il exerce des punitions plus secrètes et plus terribles, dont les autres ne sont que de faibles figures. Ce n'est pas dans son sanctuaire que sa justice allume un feu vengeur, c'est dans le lieu des supplices, où il ne s'éteindra plus; ce n'est pas en frappant le pécheur d'une mort sensible qu'il le punit, c'est en le frappant d'un anathème invisible; ce n'est pas en déchirant les entrailles de l'Ame sacrilége, c'est en fermant ses propres entrailles à tous ses besoins, c'est en l'abandonnant, c'est en la livrant à un sens réprouvé, et à toute la corruption de son cœur..... Massillon. = Carême IV.

Du salut.

On parle du salut comme d'une affaire souverainement importante, et on a raison d'en parler de la sorte. Mais c'est trop peu dire: il faut ajouter que c'est une affaire absolument nécessaire; et ce fut l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe dans cette grande leçon qu'il lui fit: Marthe: vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses; mais une seule chose est nécessaire.

Ce n'est donc point sculement une affaire d'une importance extrême, que le salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un et l'autre la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante, et très-importante, je conçois précisément par-là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il s'ensuive néanmoins que dès lors tout sera perdu pour moi, et qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, et seule nécessaire, je conclus et je dois conclure que si je venais à la perdre, tout me serait enlevé, et que ma perte serait entière et sans ressource. Or, tel est le salut....

Bourdaloue - Pensées.

De ceux qui pensent trop tard à leur salut.

J'entends dire assez communément dans le monde, au sujet d'un homme qui, après avoir passé toute sa vie dans les affaires humaines, quitte une charge, se démet d'un emploi et se retire: Il n'a plus rien maintenant qui l'occupe; il va penser à son salut. Il y va penser? Hé quoi! il n'y a donc point encore pensé? il a donc attendu jusqu'à présent à y penser? il a donc vécu depuis tant d'années dans un danger continuel de mourir, sans avoir pris soin d'y penser? Le salut était donc pour lui une de ces affaires auxquelles on ne pense que lorsqu'il ne reste plus rien autre chose à quoi penser? Quel aveuglément! Quel renversement!.....Bourdaloue. = Pensées.

Rapidité de la vie.

Si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, serait encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères; du moins, les jours et les moments perdus ne formeraient que comme un point

imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais, hélas! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible; la plus longue dure si peu; nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre, semblables a ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paraissons que pour disparaître en un clin d'œil, et nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles: le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un cclair qui s'éteint en naissant; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas! où prendre des jours et des moments de restes dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événements imprévus, aux bienséances inévitables de la société; que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? Massillon, = Carême, IV.

Fragilité de la vie.

Que d'accidents imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie! Que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisait de la vie! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples! C'étaient autrefois des accidents rares et singuliers; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours. Soit que nos crimes nous attirent ce châtiment; soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avaient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu le loisir de con-

naître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'église, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avaient toujours abusé pendant leur vie......Massillon. = Carême IV.

Durée incertaine de la vie.

Qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-mêmes; que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions; et que le Seigneur, que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin et lorsque vous y penserez le moins? La jeunesse est-elle un garant bien sur contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course ; qui comme la fleur des champs aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé! on va peut-être au premier jour vous redemander votre ame; et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils? et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées? Massillon. = Avent.

Perte du temps.

Un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre? Se plaindrait-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui aurait accordé? En serait-il embarrassé? Chercherait-il des amusements frivoles pour l'aider à passer ces moments précieux qu'on lui laisse pour mériter son par-

don et sa délivrance? Ne mettrait-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destince? ne remplacerait-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manquerait à la brièveté du temps qu' on lui aurait accordé? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé: nos crimes rendent notre condamnation certaine: on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur et changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique, et ce jour rapide, nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles, et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie; nous cherchons comment l'abréger; à peine trouvons-nous assez d'amusements pour en remplir le vide: nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu' on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.....

Massillon. = Carême IV.

Portrait de l'incrédule.

Savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule? C'est un homme sans mœurs; sans probité, sans foi, sans caractère; qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre mattre que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourrait désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie : la vertu et le vice vous paraissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n' oserait nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines, et des polices établies par la pratique des législateurs. Les

crimes les plus affreux, et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre étes—vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous—même, flatte—t—elle beaucoup votre orgueil? et pouvez—vous en soutenir la seule image?.....

Massillon = Carême IV.

Le jugement de Dieu.

Il est de la Providence, chrétiens, que nous paraissions un jour ce que nous sommes, et que nous cessions enfin de paraître ce que nous ne sommes pas ; et j'ose dire que Dieu manquerait au premier de tous les devoirs dont il se tient comme responsable à soi-même, s'il souffrait que la vérité demeurat éternellement obscurcie, cachée, déguisée: il faut qu'il lui rende une fois justice, et qu'après s'être lassé, pour ainsi dire, de la voir dans les ténèbres de l'aveuglément et du mensonge où les hommes la retiennent, il l'en fasse sortir avec éclat, suivant cette admirable parole de Tertullien: Exurge veritas, et quasi de patientia erumpe. Or, c'est pour cela que le jugement de Dieu est établi. Nous l'outrageons, cette vérité, et s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, nous lui faisons violence en deux manières: car au lieu d'user avec fidélité des lumières qu'elle nous présente, nous la corrompons au-dedans de nous par des erreurs criminelles, et nous la falsifions au-dehors par des hypocrisies affectées; c'est-à-dire, que nous ne voulons, ni nous connaître, ni être connus; qu'un de nos soins est de nous tromper, et l'autre de tromper le public. Voilà l'état de notre désordre; et Dieu, par une conduite toute opposée, et par le zèle de la vérité, entreprendra de nous détromper de nos erreurs, et de lever pour jamais le masque à nos hypocrisies; d'effacer les fausses idées que nous aurons données aux autres de nous, et de détruire dans nous celles que nous aurons conçues de nous-mêmes; de dissiper malgré nous ces nuages par où la passion nous aura ôté la vue salutaire de ce que nous étions,

et de répandre dans tous les esprits une évidence plus que sensible de ce que nous avons été. Voilà ce que Dieu se proposera, et ce qui nous rendra son jugement souverainement redoutable....

Bourdaloue = Dominicales.

Sur le danger de se perdre.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce moment mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc. Si Jésus-Christ paraissait dans ce Temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvat seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande: vous l'ignorez, je l'ignore moi-même; vous seul, o mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ: qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; ensin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes ; où ctes-vous? restes d' Jsraël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démélez-vous de cette paille destinée au feu: o Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre Partage?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation qui se faira un jour, il ne devrait y avoir qu' un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres: Seigneur, ne seraitce pas moi? Numquid eyo sum, Domine? et si on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune par les larmes et les gémissements d'une singulière pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je? o mon Dicu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abtmes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un scul; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra: vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui scul la sentence de mort devrait tomber, quand elle ne tomberait que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent?.....

Massillon. = Sermon sur le petit nombre des élus.

Mort du pécheur.

Le pécheur mourant ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent ne sachant plus à qui avoir recours; ni aux créatures, qui lui échappent, ni au monde, qui s'évanouit, ni aux hommes, qui ne sauraient le délivrer de la mort; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence: se roule dans ses propres horreurs; se tourmente, s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même: il sort de ses yeux mourants,

je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son ame : il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi; et l'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées : il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment : il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge: il soupire profondément; et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ses soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'ellemême; tout son esprit frémit; et par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable Massillon = Avent.

Mort du juste.

Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempéte! quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célèbres! Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte; lequel avant d'expirer, tournant la tôte du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de la terre, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé; les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert : les murmures et les calomnies de ses frères : les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées, les dangers de l'Egypte évités ; les eaux de la mer Rouge franchies ; la faim , la soif, la lassitude combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant ensin de loin cette patrie promise à

ses pères, il chante un cantique d'actions de graces; meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin; et regarde la montagne sainte où il va expirer, comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course....Massillon = Avent.

Récompenses et peines de l'autre vie.

N'est-il pas naturel que Dieu, qui éprouve dans cette courte vie chaque homme pour le vice et pour la vertu, et qui laisse souvent les impies achever leurs cours dans la prospérité, pendant que les justes vivent et meurent dans le mépris et dans la douleur, réserve à une autre vie le châtiment des uns et la récompense des autres? C'est ce que le livre divin nous enseigne. Merveilleuse et consolante conformité entre les oracles de l'Ecriture, et la vérité que nous portons empreinte au fond de nous-mêmes! Tout est d'accord: la philosophie, l'autorité suprême des promesses, le sentiment intime de la vérité dans nos cœurs.

D'où vient donc que les hommes sont si indociles et si incrédules sur l'heureuse nouvelle de leur immortalité? Les impies leur
disent qu'ils sont sans espérance, et qu'ils vont être abîmés dans
peu de jours, à jamais dans le gouffre du néant: ils s'en réjouissent; ils triomphent de leur prochaine extinction, eux qui s'aiment
si éperdument; ils sont charmés de cette doctrine pleine d'horreur;
ils ont un goût de désespoir. D'autres leur disent qu'ils ont une
ressource de vie éternelle; et ils s'irritent contre cette ressource:
elle les aigrit; ils craignent d'en être convaincus. Ils tournent toute
leur subtilité à chicaner contre ses preuves décisives. Ils aiment
mieux périr en se livrant à leur orgueil insensé et à leurs passions
brutales, que vivre éternellement, en se contraignant pour embrasser
la vertu. O frénésie monstrueuse! O amour-propre extravagant,
qui se tourne contre soi-même! O homme devenu ennemi de soi
à force de s'aimer sans règle!...Fénélon. = Immortalité d'àme.

L' Eternité bienheureuse.

Il n'y a que la récompense des justes qui ne passe point, parce que les justes, dit l'Ecriture, vivront éternellement, et que leur récompense est en Dieu qui ne peut changer ; Justi autem in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum. Il n'y a que cette récompense des élus, qui soit immuable, invariable, inaltérable, parce qu'elle consiste, dit Jésus-Christ, dans le bonheur qu'ils ont de voir Dieu, d'aimer Dieu, de posséder Dieu. Or, éternellement ils le verront, éternellement ils l'aimeront, éternellement ils le posséderont. Comme le tourment des damnés sera d'être à jamais privés de Dieu, et d'avoir éternellement à sentir la perte de Dieu; la béatitude des saints sera de ne pouvoir plus perdre Dieu, de ne pouvoir plus être séparés de Dieu, d'être unis pour jamais à Dieu: Ecce merces sanctorum! voilà, et c'est l'Eglise elle-même qui le chante, voilà la récompense de ceux qui s'attachent à Dieu et qui le servent. Un royaume leur est préparé, mais un royaume éternel, où il n'y aura ni succession, ni révolution; une couronne les attend, mais une couronne dont le privilége incommunicable à toutes les couronnes du monde, doit être la perpétuité; ils régneront, mais leur règne, aussi bien que celui de Dieu, sera le règne de tous les siècles : éternité de puissance : Ecce merces sanctorum! voilà la récompense de ceux qui souffrent, et qui se mortifient pour Dieu: ils seront comblés de joie, mais d'une joie qui n'aura jamais de fin, d'une joie qui ne sera, ni troublée, ni interrompue, d'une joie qui durera autant que Dieu, et que personne ne leur ôtera, ni n'aura le pouvoir de leur ôter : éternité de bonheur : Ecce merces sanctorum! voilà la récompense de ceux qui sont humbles, et qui, renonçant à euxmêmes, deviennent, par leur humilité, grands devant Dieu; ils auront la gloire en partage, mais une gloire qui ne diminuera point, qui ne s'obscurcira point, qui sera toujours nouvelle, et dont la longueur des temps ne faira qu'augmenter l'éclat et le lustre: étérnité de gloire!.....Bourdaloue. = Avent.

Les hommes se doivent la vérité.

Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressements; nous leur devons à tous la vérité. Les différentes situations que la naissance et les dignités nous donnent dans le monde, diversifient nos devoirs à l'égard de nos frères; celui de la vérité, dans toutes les situations, est le même. Nous la devons aux grands comme aux petits; à nos sujets comme à nos mattres; à ceux qui l'aiment comme à ceux qui la haïssent; à ceux qui veulent s'en servir contre nous, comme à ceux qui désirent en faire usage pour eux-memes. Il est des conjonctures où la prudence permet de cacher et de dissimuler l'amour que nous avons pour nos frères; il n'en est point où il nous soit permis de leur dissimuler la vérité : en un mot, la vérité n'est point à nous ; nous n'en sommes que les témoins, les défenseurs et les dépositaires. C'est la lumière de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde; et lorsque nous la dissimulons, nous sommes injustes envers nos frères, à qui elle appartient comme à nous, et ingrats envers le Père des lumières, qui l'a répandue dans notre ame..... Massillon. = Avent.

Prophètes.

Les poètes nous représentaient leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisaient l'avenir : il semble qu'elles ne pouvaient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidait en elles. Nos prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison, ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entraient dans un enthousiasme divin : il fallait souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'esprit prophétique : on sentait bien qu'une impulsion étrangère les animait, et que ce n'était pas de leur propre fonds qu'ils tiraient la science de l'avenir, et les mystères cachés qu'ils annonçaient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle; la

science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit; les mystères futurs qu'il annonce, ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent; ce sont les objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au-dedans de lui; et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards, comme le jour présent qui nous éclaire....

Massillon. = Avent.

Les Saints sont en général des modèles que Dieu nous propose.

Une des tentations les plus dangereuses à qui l'homme sur la terre soit exposé, c'est le scandale: mais aussi, par une règle toute contraire, puis-je ajouter, qu'une des graces les plus fortes et les plus efficaces que Dieu emploie pour ménager notre conversion et notre salut, c'est le bon exemple. En quelque dérèglement de vie que nous puissions être, et quelque opposition que nous ayons à rentrer dans l'ordre et dans la soumission que nous devons à Dieu, si nous considérons bien l'exemple des saints, il n'est presque pas possible qu'il n'opère en nous trois merveilleux effets; je veux dire, qu'il ne nous persuade la sainteté, qu'il ne nous adoucisse la pratique de la sainteté, et qu'il ne nous ôte tout prétexte pour nous défendre d'embrasser la sainteté: d'où je conclus qu'il nous réduit à une heureuse nécessité d'être saints par imitation, comme les saints l'ont été par devoir et par esprit de religion.....Bourdaloue. = Sur les mystères.

Saint François de Paule, modèle d'humilité.

N' être rien, et ne s'estimer rien; être peu de chose, et s'estimer peu de chose; être méprisable, et se mépriser en effet soimême, c'est l'indispensable devoir de l'humilité. Mais être grand, et s'étudier à devenir petit; être distingué aux yeux de Dieu, et n'être à ses propres yeux qu'un vil sujet; être tout ce que l'on

peut être de plus relevé dans l'opinion des hommes, et dans la sienne propre se rabaisser au-dessous de tous les hommes, c'est la grâce, c'est la perfection de l'humilité, et ce que saint Bernard admirait plus que toutes les autres vertus: Mirabilem te apparere et contemptibilem reputare, hoc ego virtutibus ipsis mirabilius judico. Or, voilà, chrétiens, le caractère de l'humilité de Saint François de Paule. Figurez-vous un homme comblé d'honneurs et de gloire; un homme puissant en œuvres et en paroles; un homme vénérable aux souverains de la terre, chéri des papes, recherché des rois, honoré des peuples; un homme de miracles, et dont tout le soin néanmoins est de se cacher et de s'obscurcir; qui ne travaille que pour cela, et qui n'a de pensée que pour cela; qui met en usage tout ce que l'esprit de Dieu peut suggérer, et tout ce que l'esprit humain peut imaginer pour cela; voilà en raccourci tout le portrait de ce grand Saint.....

Bourdaloue = Panégyriques.

Saint Jean l'évangéliste, exemple de modestie.

Il n'est rien de plus rare dans le monde qu'un homme humble et élevé, puissant et bienfaisant, modeste par rapport à lui-même et charitable à l'égard des autres. Ce tempérament d'élévation et de modestic a je ne sais quoi qui tient de la nature des choses célestes, et de la perfection même de Dieu: car Dieu, le plus parfait de tous les êtres, est aussi le plus simple et le plus égal; les cieux dont la sphère est supérieure à celle de la terre, sont, dans leurs mouvements rapides, les corps les plus réglés et les plus justes; et c'est l'excellente idée que saint Jérôme nous donne d'une sage modération dans les prospérités humaines. Mais ce qu'il y a de plus admirable, ajoute ce Père, c'est, avec cette modération. un naturel heureux, ouvert, libéral et obligeant: de sorte qu' on mette sa gloire à faire du bien; qu'on ne renferme point en soimême les graces dont on est comblé, qu'on se plaise à les répandre au-dehors, et qu'on ne les reçoive que pour les communiquer. Alors, chrétiens, la faveur du particulier devient le bonheur public, et le favori n' est plus que le dispensateur des bienfaits du souverain; semblables à ces fleuves qui ne ramassent les eaux et ne se grossissent que pour arroser les campagnes; ou comme ces astres qui ne luisent que pour rendre la terre, par la bénignité de leurs influences, beaucoup plus féconde. Or, voilà le second caractère de la faveur de saint Jean. Elle a été modeste et bienfaisante: en pouvait-il faire un usage plus saint et plus propre à nous servir d'exemple?..... Bourdaloue. = Panégyriques.

Affabilité de Saint Louis.

Ainsi la piété et l'humanité du saint roi faisaient la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputait pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son Souverain: leur montrant toujours un visage riant; tempérant par l'affabilité la majesté du trône; jetant, comme Moïse, un voile de douceur et de tempérament sur l'éclat de sa personne et de sa dignité, pour rassurer les regards de ceux qui l'approchaient; et se dépouillant si fort de tout le faste qui environne la grandeur, qu'en l'abordant, on ne s'apercevait presque qu'il était le maître, que lorsqu'il accordait des grâces.

Massillon. = Panégyrique de S.t Louis.

La charité.

La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament: c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable; un amour qui prend sa source dans les mouvements de la grâce et dans les vues de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères, que de ne les aimer que par goût; c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût change sans cesse, et la charité ne meurt jamais: le goût ne se cherche que lui-même; et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime: le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une

perte, d'un procédé, d'une disgrace; et la charité est plus forte que la mort: le goût n'aime que ce qui l'accommode; et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime: le goût est aveugle, et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères; et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grâce sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs, souvent un instant après les sépare; mais les liens formés par la charité durent éternellement.... Massillon = Carême I.

Zèle de la charité.

Le zèle de la charité se fait aimer et respecter de ceux même qu'il reprend et qu'il corrige. S'il ne leur rend pas le vice odieux, il ne leur rend pas du moins le ministre méprisable, s'il ne les retire pas du désordre, il leur fait du moins estimer la vertu: ses entrailles sont si tendrement émues sur le malheur de ses frères qui périssent, qu'il n'est rien de touchant et d'attirant qu'il ne mette en œuvre pour les sauver; s'il excède quelquesois, c'est plutôt un excès de douceur et de tendresse, que de rigueur et de durcté. C'est une mère qui enfante tous les jours ses enfants à Jésus-Christ, qui est ingénieuse à éloigner tout ce qui pourrait même blesser leur faible délicatesse, et qui garde pour elle seule le travail, les douleurs et les peines. Si le succès ne répond pas à ses soins, ses larmes et ses soupirs sont la seule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude; son amour même pour eux semble croître avec leurs égarements: plus elle les voit sur le point de périr, plus sa tendresse s'alarme, et se réveille : errants ou revenus à elle, elle les porte toujours dans son sein; elle ne les perd point de vue; leur péril la touche bien plus que leur dureté à son égard; elle consentirait même sans peine à devenir à leur égard une espèce d'anathème, pourvu qu'ils ne le fussent pas eux-mêmes à l'égard de Jésus-Christ : ce n'est jamais l'humeur et le chagrin, c'est l'amour seul qui lui dicte ses remontrances: et pour peu qu'on ne soit pas barbare et dénaturé, il est difficile

qu'un pasteur de ce caractère ne trouve des cœurs sensibles à ses soins et à sa tendresse, et ne voie son ministère et ses travaux consolés par des succès qu'il n'aurait osé même attendre. Telle est la douceur du zèle qui prend sa source dans la charité.....

MASSULON = Conférences.

Vertu.

Rien n'est plus grand et plus digne de respect sur la terre, que la véritable vertu : le monde lui-même est forcé d'en convenir. L'élévation des sentiments, la noblesse des motifs, l'empire sur les passions, la patience dans les adversités, la douceur dans les injures, le mépris de soi-même dans les louanges, le courage dans les difficultés, l'austérité dans les plaisirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les événements de la vie; en un mot, tout ce que la philosophie a fait entrer dans l'idée de son sage, ne trouve sa réalité que dans le disciple de l'Evangile. Plus même nos mœurs sont corrompues, plus nos siècles sont dissolus, plus une âme juste, qui sait conserver au milieu de la corruption générale sa justice et son innocence, mérite l'admiration publique; et si les païens eux-mêmes respectaient si fort les chrétiens dans un temps où tous les chrétiens étaient saints, à plus forte raison ceux des chrétiens qui sont encore justes parmi nous sont dignes de notre vénération et de nos hommages, aujourd'hui où la sainteté est devenue si rare parmi les fidèles.....

Massillon. = Carême III.

Austérité.

David était un prince que les délices de la royauté auraient dû sans doute amollir : lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilège, Esther, au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savait affliger son âme par le jeune, et se dérober aux réjouissances,

publiques, pour offrir à Dieu, dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith, si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice; et rien ne put adoucir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paules, les Marcelles, ces illustres femmes romaines, descendues des maîtres de l'univers, quels exemples d'austérité n'ontelles pas laissés aux siècles suivants?....Massillon. = Carême I.

Amour de soi-même.

Toute notre vic est une recherche éternelle de nous-mêmes; et de là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont nous ne pouvons plus nous passer; de là, nous nous établissons comme le centre des créatures qui nous environnent: on dirait que tout est fait pour nous; que tout vit pour nous; que tout subsiste pour nous; que tout le reste n'est rien par rapport à nous; que le monde entier doit se bouleverser, ou pour nous ménager un plaisir, ou pour nous sauver la plus légère peine; de là, tout ce qui nous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à nos désirs, suivre nos caprices, entrer dans le plan de notre amour propre: on étudie nos goûts; on devine nos penchants; on ne s'insinue dans notre bienveillance qu'à la faveur de nos faiblesses: rien ne nous gêne, rien ne nous contredit; nos inclinations décident toujours de tout ce qui nous regarde; on prévient même nos souhaits. Massillon : Carême II.

Malheur attaché au vice.

L'homme adonné au vice est malheureux, s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent; et pour être heureux il faut qu'il ne pense point, qu'il se laisse mener, comme les animaux muets, par l'attrait des objets présents; qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes si indignes de l'huma-

nité et si répandues dans le monde, que trop de raison est un triste avantage; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie, et que pour être heureux il faut peu penser. O homme! était-ce donc pour ton malheur que le ciel t'avait donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux? Cette lumière divine qui embellit ton être serait-elle donc une punition plutôt qu' un don du Créateur, et ne te distinguerait-elle si glorieusement de la bête, que pour te rendre de pire condition qu'elle?

Oui, telle est la destince d'une ame vicieuse. Ce n'est que l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute raison qui la rend heureuse; et comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, et l'homme se trouve seul avec sa conscience et ses crimes..... Massillon. = Avent.

Erreurs de la vanité.

A quoi se réduit ce qui nous paraît ici-bas digne d'envie? et dans cet amas d'enchantements qui nous font perdre de vue les biens éternels, quels sont les principaux objets qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain? C'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des sciences et de l'esprit, c'est la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens, et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfants d'Adam; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvements, nos désirs, nos espérances; c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, et le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit et nous enchante.

La noblesse du sang et la vanité des généalogies est, de toutes les erreurs, la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas, quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres et de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, et plus il nous approche de notre boue; que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur n'est pas la masse dont ils sont

tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que la noblesse du chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres. mais dans la grâce qu'il hérite de Jésus-Christ; que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissons est utile à tout; et qu'ensin l'origine comme la conservation du chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorisier.....

Massillon. = Panégyrique de S.t François de Paule.

Illusion.

Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici, et que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée; et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissait les peines de notre état présent, et ne liait encore nos cœurs au monde, il ne faudrait, pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes chacun en secret ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne saurait faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, et que le monde ne saurait nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons: nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique; et par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégouts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre méprise même l'occasion de tomber dans de nouvelles.....

Massillon. = Panégyrique de S.t Benoît.

Injustice.

L'injuste sent-il qu'il serait trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses frères, et que l'éclat serait à craindre; il a recours à la ruse; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses, les plus indignes sont employées sans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux, et à se revêtir de ses dépouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure, ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces, et par tous les semblants de l'amitié. Il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur et un asile. Il les leurre de mille apparences frivoles. S'il faut employer votre nom saint et redoutable, o mon Dieu, pour consirmer ses promesses, et rassurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui, et qu'il les tient dans ses piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceurs et d'humanités; ce n'est plus qu'un mattre cruel et farouche, qui se croit tout permis sur son esclave. Il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir : il l'écrase, et rien ne peut assouvir sa fureur, tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abime où il l'a précipité.

Massillon. = Paraphrase.

Prospérité née de l'Injustice.

Ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes et des provinces, ce n'est pas à nos discours à réformer ces abus; c'est à la sévérité des lois et à la juste indignation de l'autorité publique. Vous-même qui m'écoutez, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures: vous souffrez impatiemment que des hommes sortis, pour ainsi dire, de la terre, osent disputer avec vous de faste et de magnificence, parer leur roture et leur obscurité, de vos grands noms, et insulter même par des profusions insensées, à la misère publique dont ils ont été les artisans barbares: vous sentez toute l'horreur d'une prospérité née de l'injustice, et vous ne connaissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence et l'autre finit toujours par

le crime; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis, et que les autres abusent d'une fortune légitime.....

Massillon. = Carême II.

L'ordre est le remède de l'ennui.

Les ames justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paratt si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, et de cette égalité d'humeur que rien n'altère: jamais embarrassées du temps présent que des devoirs marqués occupent: jamais en peine sur le temps à venir, pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués; jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres. Les jours leur paraissent des moments, parce que tous les moments sont à leur place: le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage; et elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie que le reste des hommes cherchent en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle......Massillon. = Carême IV.

Point de bonheur parfait sur la terre.

La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paraisse la destinée, trouve des amertumes qui en balancent toujours le plaisir. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le temps des consolations, mais le temps des peines. L'élévation a ses assujétissements et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices; la retraite, ses tristesses et ses ennuis; le mariage ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies;

la picté elle-même, ses répugnances et ses dégoûts; enfin, par une destinée inévitable aux enfants d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence, a ses amertumes secrètes qui en corrompent toute la félicité: le trône est le siège des chagrins, comme la dernière place: les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur; et de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur.....

Massillon. = Avent.

Bonheur attaché à la vie du juste.

Que le sort du juste est différent! (du méchant) par un ordre contraire, mais également juste, vous lui faites trouver, o mon Dieu, sa consolation, sa joie, et une partie même de sa récompense dans la pratique de la vertu, au milieu des croix et des tribulations qui en sont inséparables: c'est que vous répandez dans son cœur une paix, une douceur, une sérénité qui sont les fruits de l'innocence: fruits aimables et délicieux, que le monde ne connaît point, qu'il ne connaîtra jamais; auprès desquels ses plaisirs les plus vifs et les plus piquants ne sont qu'une eau fade et insipide. C'est que le juste sent qu'il est l'objet de votre miséricorde; que vous avez les yeux ouverts sur lui pour le protéger, pour écarter les tentations, ou pour soutenir sa faiblesse dans les combats qu'il est obligé de livrer aux ennemis de son salut: c'est que vous l'établissez dans une humble confiance en votre secours, dans une soumission entière aux ordres de votre providence, qu'il adore dans tous les événements. La perte des biens ou de la santé, les chagrins domestiques, la violence, l'injustice, l'ingratitude des hommes: rien de tout cela ne l'étonne et ne le fait murmurer: bien loin de là, il y trouve même une matière ample et continuelle à ses actions de grâces, parce qu'il y découvre votre miséricorde, o mon Dieu, attentive à lui fournir un moyen pour expier ses fautes passées; un préservatif contre les retours de son cœur vers le monde, et le prix d'une éternité bienheureuse.....

Massillon. = Paraphrase.

Vraie Gloire.

Qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à qui l'entreprend? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes? ah! tous les monuments de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés; tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle: les victoires et les conquétes; les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent, sera effacée du souvenir des hommes; les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser, et on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage? mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux; ici tout est grand: on n'aime que l'auteur de son être; on n'adore que le souverain de l'univers; on ne sert qu'un maître tout-puissant, on ne désire que des biens éternels: on ne fait des projets que pour le ciel, on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus gloricux sur la terre et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatants un esclavage illustre; la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres; les grands talents, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations; les vastes connaissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut; la vertu toute scule est estimable pour elle-même.....Massillon. = Carème IV.

Fausse gloire.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements: la vie des princes leur paraît vide et obscure, et ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embellissent les histoires, et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. Rendons notre nom immortel, disaient ces enfants de Noé, en laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes: les vices éclatants passent à la postérité; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paraît n'avoir point vécu: il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des états; qui renversent l'ordre des successions et de la nature; qui portent partout la misère, l'horreur, la confusion. et qui ne menent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires, et de conquérir des provinces; et sans doute que les occasions seules en manquèrent à Monseigneur. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise, de n'avoir jamais été que ce qu'on devait être!

Non, la façon de penser de la pudeur des hommes est là-dessus digne d'étonnement: il semble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples et à la tranquillité des empires; et qu'il nous faut pour le succès de ces discours, ou des crimes éclatants à pallier, ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles! vous méritez d'avoir de tels maîtres dès que vous êtes capables de les admirer.....

Massillon. = Oraison Funèbre du Dauphin.

Fausseté des grandeurs humaines.

Ce ne sont ni les riches possessions ni les grandes dignités qui soutiennent les maisons; elles s'écroulent la plupart sous le poids même de leur prospérité, et la grandeur qui environne celles que nous voyons, ne s'est formée que des débris de ces races antiques dont l'éclat ne subsiste plus dans nos histoires: aussi elles rendront bientôt à leur tour à des noms nouveaux, les dépouilles qu'elles avaient recueillies de la décadence des noms illustres qui les avaient précédées; et jusqu'à la fin vous fairez sentir, o mon Dieu, dans la révolution perpétuelle des noms et des fortunes, l'instabilité et le néant des choses humaines. En vain, ô mon Dieu, les hommes travaillent à élever ici-bas un édifice de grandeur et de puissance; si vous n'y mettez vous-même la main, ce n'est plus qu'un édifice de boue, qui loin de passer à nos descendants, souvent ne survit pas même au premier qui l'a élevé: et combien de fois, grand Dieu, avons-nous vu l'élévation d'une famille, et tout l'attirail pompeux de sa fortune, tomber et finir avec celui qui en avait été le premier artisan? Ce sont les passions qui font d'ordinaire les grandes fortunes; et ce sont les passions qui les renversent: votre crainte seule, grand Dieu, peut devenir une source de bénédictions durables dans une race fidèle: vous en êtes l'appui, et les contradictions l'affermissent: vous faites une alliance sainte avec elle; et en rendant tous les efforts de ses ennemis, et tous les artifices de ses envieux inutiles, vous voulez manifester à tous les hommes que l'innocence et la justice soutiennent les maisons, et que dès que le crime et l'injustice y entrent, il y entre avec eux un ver secret qui en pique peu à peu les fondements, et qui leur prépare tôt ou tard de tristes ruines Massillon. = Paraphr.

Sur la vraie et la fausse piété.

L'or le plus brillant n'est pas toujours le plus pur, et la piété la plus éclatante n'est pas toujours la plus solide, ni la plus par-

faite. En pouvons-nous souhaiter un témoignage plus authentique et plus sensible que celui des pharisiens et des docteurs de la loi? Leurs œuvres les plus saintes en apparence ne leur étaient pas seulement inutiles devant Dieu, mais c'étaient des œuvres expressément réprouvées de Dieu: pourquoi cela? par trois grands désordres que nous y pouvons remarquer. En esfet, qu'était-ce que cette piété pharisienne? une piété hypocrite, une piété fausse et vicieuse, premièrement dans son sujet, secondement dans sa fin, troisièmement dans sa fortune. Prenez garde, s'il vous plaît: vicieuse dans son sujet, parce qu'elle affectait une régularité scrupuleuse sur les moindres observances, tandis qu'elle négligeait les devoirs les plus essentiels; vicieuse dans sa fin, parce qu'elle n'agissait qu'en vue de ses propres avantages et que pour des intérêts tout humains; enfin vicieuse dans sa fortune, parce qu'elle était tout extérieure, et qu'elle ne consistait qu'en certains dehors : voilà pourquoi le fils de Dieu l'a si hautement attaquée, et pourquoi il l'a si souvent frappée de ses anathèmes. Mais voulons-nous, mes frères, par une piété sincère et véritable, assurer auprès de Dieu notre salut, et nous rendre agréables à ses yeux? Appliquons-nous à corriger dans nous-mêmes ces trois défauts; c'est-à-dire, que notre piété soit entière, qu'elle soit désintéressée, et qu'elle soit intérieure; entière pour embrasser tout ce qui concerne le service de Dieu, soit grandes ou petites choses, et sur-tout pour ne pas préférer le conseil au précepte ; désintéressée, pour ne chercher que Dieu et le royaume de Dieu, sans égard à tout ce que nous en pourrions d'ailleurs espérer par rapport au monde et aux affaires du monde; intérieure, pour résider dans le cœur et pour partir du cœur.....Bourdaloue. = Dominicales.

Le bon exemple.

Il n'y a point d'homme dans le monde, qui, par la loi commune de la charité, ne doive au prochain le bon exemple; et quand saint Paul établissait cette grande maxime qu'il donnait pour règle aux Romains: Unusquisque proximo suo placeat in

bonum ad aedificationem, que chacun de vous fasse parattre son zèle pour le prochain en contribuant à son édification, il est évident qu'il parlait en général, et sans nulle exception, ni de conditions, ni de rangs, ni de personnes. Mais il faut néanmoins avouer qu'il y a sur cela même des engagements et des devoirs particuliers, et que, selon les divers rapports par où les hommes peuvent être considérés dans la société humaine, et dans la liaison qu'ils ont entr'eux, les uns sont plus obligés que les autres à l'accomplissement de cette loi: ainsi, dans l'ordre de la nature, un père, en conséquence de ce qu'il est père, doit-il donner l'exemple à ses enfants? Ainsi, dans l'ordre de la Providence, un maître, et quiconque a le pouvoir en main, doit-il par sa conduite et par ses mœurs, édifier ceux qui lui doivent obéir? Ainsi, dans l'ordre de la grâce, les prêtres et les ministres des autels doivent-ils, comme dit saint Pierre, par la sainteté de leur vie, être les modèles et la forme du troupeau de Jésus-Christ: Forma facti gregis ex animo! Ainsi, dans la doctrine de l'apôtre saint Paul, les serviteurs de Dieu, par profession, en pratiquant les bonnes œuvres, doivent-ils prendre singulièrement garde à être sincères dans leur piété, et même, s'il se peut, exempts de tout reproche, pour fermer la bouche aux impies, ou pour les attirer à Dieu; du moins, pour ne les pas scandaliser, et ne les pas détourner des voies de Dieu: Sinceri, et sine offensa! Ainsi, les forts dans la foi, je veux dire les catholiques, doivent-ils vivre parmi les faibles, c'est-à-dire, parmi leurs frères, ou séparés encore, ou nouvellement réunis, avec plus d'attention sur eux-mêmes, et plus de vigilance et de précaution Bourdaloue. = Avent.

De la charité chrétienne.

Je dois aimer mon prochain dans Dieu, pour Dieu et comme Dieu l'aime; l'aimer dans Dieu, en sorte que Dieu soit le principe de ma charité; l'aimer pour Dieu, en sorte que Dieu soit le motif de ma charité; l'aimer comme Dieu l'aime, en sorte que Dieu soit le modèle de ma charité: trois points essentiels dont voici le sens.

Je dois aimer mon prochain dans Dieu; c'est-à-dire, que je dois l'aimer comme étant l'ouvrage de Dieu, qui l'a créé par sa toute-puissance; comme étant l'image vivante de Dieu, qui l'a formé à sa ressemblance; comme étant la conquête et le prix des mérites d'un Dieu, qui l'a racheté de son sang; comme étant sous la garde de la providence de Dieu, qui veille sur lui sans cesse, et s'applique à le conserver et à le conduire; comme ayant Dieu, aussi bien que moi, pour fin dernière, et comme étant appelé à vivre avec moi dans la gloire et le royaume de Dieu; de sorte que je puis et que je dois considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu; et tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde, comme une grande famille dont Dieu est le père. Nous sommes tous ses enfants, tous ses héritiers, tous frères, et tous, pour ainsi parler, rassemblés sous ses ailes et entre ses bras: d'où il est aisé de juger quelle union il doit y avoir entre nous, et combien nous devenons coupables, quand il nous arrive de nous tourner les uns contre les autres, jusque dans le sein de notre Père céleste. N'est-ce pas, si j'ose m'exprimer en ces termes, n'est-ce pas déchirer ces entrailles de charité où il nous porte, et où il nous embrasse tous sans distinction? N'est-ce pas, par proportion, lui causer des douleurs pareilles à celles que ressentit la mère d'Esaü et de Jacob. lorsque ces deux enfants, avant que de naître, se combattaient l'un l'autre dans le sein même où ils avaient été concus?.....

Bourdaloue — Pensées.

Sur le scandale.

Il est nécessaire qu'il arrive des scandales; c'est Jésus-Christ qui l'a dit, et c'est un de ces profonds mystères où les jugements de Dieu nous doivent paraître plus impénétrables. Car sur quoi peut être fondée cette nécessité? N'en cherchons point d'autres raisons, que l'iniquité du monde, dont Dieu sait bien tirer sa gloire, quand il lui plaît, mais dont il ne lui plaît pas toujours d'arrêter le cours par les voies extraordinaires de son absolue puissance. Le monde, remarque fort bien saint Chrysostòme, expliquant ce

passage; le monde étant aussi perverti qu'il est, et Dieu, par des raisons supérieures de sa providence, le laissant dans la corruption où nous le voyons, et ne voulant point faire de miracle pour l'en tirer, il est d'une conséquence nécessaire qu'il y ait des scandales: Necesse est ut veniant scandala. Mais quelque nécessaire et quelque infaillible que soit cette conséquence, malheur à l'homme par qui le scandale arrive! C'est ce qu'ajoute le fils de Dieu, et c'est le terrible anathème qu'il a prononcé contre les pécheurs scandaleux: Verumtamen vae homini illi per quem scandalum venit! Anathème, dit saint Chrysostôme, que les prédicateurs de l'évangile ne sauraient, ni trop souvent répéter à leurs auditeurs. ni trop vivement leur faire appréhender. Appliquez-vous donc. chrétiens, et souvenez-vous que voici peut-être le point de notre religion, sur quoi il nous importe le plus d'être solidement instruits: Vae homini illi? malheur à celui qui cause le scandale? pourquoi?parce qu'il est homicide devant Dieu, de toutes les âmes qu'il scandalise, et parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il scandalise; deux raisons qu'en apporte saint Chrysostôme, et qui sont capables de toucher les cœurs les plus endurcis, s'il leur reste encore une étincelle de foi.....

Bourdaloue - Avent.

Justice de Dieu envers ceux qui ne vivent pas sous sa loi.

Il faut, chrétiens, et cette pensée est de saint Jérôme, il faut bien établir dans nos esprits une vérité, à quoi peut-être nous n'avons jamais fait toute la réflexion nécessaire, que dans le jugement de Dieu, il y aura une différence infinie entre un païen qui n'aura pas connu la loi chrétienne, et un chrétien qui, l'ayant connue, y aura intérieurement renoncé; et que Dieu, suivant les ordres mêmes de sa justice; traitera l'un bien autrement que l'autre. On sait assez qu'un païen, à qui la loi de Jésus-Christ n'aura point été annoncée, ne sera pas jugé par cette loi; et que Dieu, tout absolu qu'il est, gardera avec lui cette équité naturelle de ne

le pas condamner par une loi qu'il ne lui aura pas fait connaître. C'est ce que saint Paul enseigne en termes formels: Quicunque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.....

Bourdaloue. = Avent.

L' Orgueil.

Quoique la curiosité et l'ostentation semblent être des branches de l'orgueil, elles appartiennent plutôt à la vanité: la vanité est quelque chose de plus extérieur et superficiel; tout s'y réduit à l'ostentation. La curiosité n'a d'autre fin, que de faire admirer un vain savoir, et par-là se distinguer des autres hommes. L'ostentation des richesses vient encore de la même source, et ne cherche qu'à se donner une vaine distinction.

L'orgueil est une dépravation plus prosonde; par elle, l'homme, livré à lui-même, se regarde lui-même comme son dieu, par l'excès de son amour-propre: Etre superbe, dit saint Augustin, c'est, en laissant le bien et le principe commun, auquel nous devions tous être attachés, qui n'est autre chose que Dieu, se faire soi-même son bien et son principe, ou son auteur, c'est-à-dire se faire son Dieu: Relicto communi, cui omnes debent haerere, principio, sibi ipsi fieri et esse principium.

C'est ce vice qui s'est coulé dans le fond de nos entrailles à la parole du serpent; qui nous disait en la personne d'Eve: Vous serez comme des dieux; et nous avons avalé ce poison mortel, lorsque nous avons succombé à la tentation; il a pénétré jusqu'à la moelle de nos os, et toute notre âme en est infectée: voilà, en général, ce que c'est que cette troisième concupiscence, que saint Jean appelle l'orgueil. Et il ajoute: l'orgueil de la vie, parce que toute la vie en est corrompue; c'est comme le vice radical, d'où pullulent les autres vices: il se montre dans toutes nos actions; mais ce qu'il y a de plus mortel, c'est qu'elle est la plus secrette, comme la plus dangereuse pâture de notre cœur.....

Bossuer. = Traité de la concupiscence.

De l'amour propre qui est la racine de l'orgueil.

Pour pénétrer la nature d'un vice si inhérent, il faut aller à l'origine du péché, et pour cela en revenir à la parole du Sage : Dieu a fait l'homme droit. Cette rectitude de l'homme consistant à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses pensées, de toutes ses forces, de toute son intelligence, d'un amour parfait, et pour l'amour de lui-même; et de s'aimer soimème en lui et par lui. Voilà la droiture et la rectitude de l'âme; voilà l'ordre, voilà la justice. Il est juste de donner de l'amour à celui qui est aimable, et le grand amour à celui qui est trèsaimable, et le souverain et parfait amour à celui qui est souverainement et parfaitement aimable, et tout l'amour à celui qui est uniquement aimable, et qui ramasse en lui-même tout ce qui est aimable et parfait; en sorte qu'on ne se regarde et qu'on ne s'aime soi-même que pour lui.

Telle est donc la rectitude où l'homme avait été créé; cela même fait la beauté de la créature raisonnable, faite à l'image de Dieu. Dieu étant la bonté et la beauté même, ce qui est fait à son image ne peut pas n'être pas beau; cette beauté est relative à celle de Dieu dont elle est l'image, et entièrement dépendante de son principe, lequel par conséquent, il fallait aimer seul d'un amour sans bornes. Mais l'âme: se voyant belle, s'est délectée en elle-même, et s'est endormie dans la contemplation de son excellence: elle a cessé un moment de se rapporter à Dieu; elle a oublié sa dépendance; elle s'est premièrement arrêtée, et ensuite, livrée à elle-même, déque par sa liberté qu'elle a trouvée si belle et si douce, elle en a fait un essai funeste. Suá in aeternum libertate deceptus. Mais en cherchant à être libre jusqu'à s'affranchir de l'empire de Dieu et des lois de sa justice, il est devenu captif de son péché.....Bossuer. = Traité de la concupiscence.

Faiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges.

Mon Dieu, que je considère un peu de temps, sous vos yeux, la faiblesse de l'orgueil, et la vaine délectation des louanges où il nous engage. Qu'est-ce, o Seigneur, que la louange, sinon toute l'expression d'un bon jugement que les hommes font de nous? et si ce jugement et cette expression s'étendent beaucoup parmi les hommes, c'est ce qui s'appelle la gloire, c'est-à-dire une louange célèbre et publique. Mais, Seigneur, si ces louanges sont fausses ou injustes, quelle est mon erreur de m'y plaire tant! Et si elles sont véritables, d'où me vient cette autre erreur, de me délecter moins de la vérité, que du témoignage que lui rendent les hommes? Est-ce que, me défiant de mon jugement, je veux être fortissé dans l'estime que j'ai de moi-même, par le témoignage des autres, et s'il se peut, de tout le genre humain? Quoi! la vérité m'est-elle si peu connue, que je veuille l'aller chercher dans l'opinion d'autrui? ou bien, est-ce que connaissant trop mes faiblesses et mes défauts, dont ma conscience est le premier et inévitable témoin, j'aime mieux me voir, comme dans un miroir flatteur, dans le témoignage de ceux à qui je les cache avec tant de soin? Quelle faiblesse pareille.

......La gloire ordinairement n'est qu'un miroir où l'on fait paraître le faux avec un certain éclat.....

Bossuer. = Traité de la concupiscence.

Se connaître soi-même et ne pas craindre d'étre repris.

Tout ne convient pas à tous; il faut savoir à quoi on est propre. Tel homme qui serait grand, employé à certaines choses, se rend méprisable, parce qu'il se donne à celles où il n'est pas propre.

Connaître ses défauts est une grande science; car on les corrige, ou on y supplée par d'autres moyens. Mais qui connaît ses fautes ? dit le Psalmiste. Nul ne les connaît par lui-même; il faut avoir quelque ami fidèle qui vous les montre. Le Sage nous le conseille: Qui aime à savoir, aime à être enseigné; qui hait d'être repris est insensé.

En effet, c'est un caractère de folie d'adorer toutes ses pensées; de croire être sans défaut, et de ne pouvoir souffrir d'en être averti. L'insensé, marchant dans sa voie; trouve tous les autres fous. Et encore: Ne conférez point avec le fou, qui ne peut aimer que ce qui lui platt.

Le Sage dit, au contraire: Qui donnera un coup de fouet à mes pensées et une sage instruction à mon cœur, afin que je ne m'épargne pas moi-même, et que je connaisse mes défauts, de peur que mes ignorances et mes fautes ne se multiplient, et que je ne donne de la joie à mes ennemis qui me verront tomber à leurs pieds?.....

Bossuer. = Politique tirée de l'Ecriture Sainte.

Usage que l'on doit faire des amis et des conseils.

Le fer s'aiguise par le fer, et l'ami aiguise les vues de son ami. Le bon conseil ne donne pas de l'esprit à qui n'en a pas; mais il excite, il éveille celui qui en a. Il faut avoir un conseil en soimeme, si l'on veut que le conseil serve. Il y a même des cas où il se fait conseiller soi-même. Il faut se sentir et prendre sur soi certaines choses décisives, où l'on ne peut vous conseiller que faiblement.

La règle que le Sage donne pour les amitiés est admirable : Séparez-vous de votre ennemi, ne lui donnez point votre confiance; mais prenez garde à l'ami, n'en épousez point les passions......Bossuer. = Politique tirée du même ouvrage.

Du lien de la société.

Si nous sommes tous frères, tous faits à l'image de Dieu, et également ses enfants, tous une même race et un même sang, nous devons prendre soin les uns des autres; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit: Dieu a chargé chaque homme d'avoir soin de son prochain. S'ils ne le font pas, Dieu en sera le vengeur; car ajoute l'Ecclésiaste, nos voies sont toujours devant lui, et ne peuvent être cachées à ses yeux. Il faut donc secourir notre prochain, comme en devant rendre compte à Dieu qui nous voit.

Il n'y a que les parricides et les ennemis du genre humain qui disent comme Caïn: » Je ne sais où est mon frère: suis-je fait pour le garder? »

N'avons-nous pas tous un même père? N'est-ce pas un même Dieu qui nous a créés? Pourquoi donc chacun de nous mépriset-il son frère, violant le pacte de nos pères?

Le frère aidé de son frère, est comme une ville forte. Voyez comme les forces se multiplient par la société et le secours mutuel.....Bossurt. = Politique tirée de l'Ecriture Sainte.

Devoir de secourir les pauvres.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumone comme une des plus essentielles obligations du christianisme; ainsi on n'a rien de réglé sur ce point: si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire; et quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soimème, comme si l'on venait de faire une œuvre de surcroît.

C'est d'ailleurs, mes frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini, que croyez-vous dire par là? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables; que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent; et vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes frères, c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses qui, hors de là, vous seraient permises et peut-être nécessaires; c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et prendre comme une aumône, tout ce que vous prenez pour vous-même;

c'est alors que vous n'étes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance; vous étes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Massillon. = Sermon sur l'aumône.

Beaux traits d'attachement pour son prochain.

A Angers il se trouvait dans l'un des hospices un malade que tout le monde fuyait à cause de la puanteur qu'il exhalait autour de lui; les sœurs les plus zélées ne l'approchaient qu'avec une extrême répugnance, et les autres malades s'en plaignaient hautement, on fut obligé de l'isoler. Cet infortuné languissait dans l'état le plus affreux; il se faisait horreur à lui-même, la sœur Geneviève, poussée par un zèle tout divin, s'attacha de préférence à ce malheureux: les soins les plus empressés lui furent prodigués par elle; mais, quelqu'ardente que fût sa charité, son courage l'abandonnait souvent alors même que son secours était le plus nécessaire.

Dans cette situation, cette sainte fille n'écoute que sa piété, elle ne suit que la voix céleste qui parle à son cœur. Par son ordre, on apporte une chaîne de fer, elle se la passe autour du corps, l'attache au lit du malade, en ne lui donnant qu'une longueur suffisante pour agir librement; l'ouvrier qui l'avait apportée en rive les deux bouts; elle demeure ainsi constamment captive. » Maintenant, s'écrie cette vertueuse fille, je ne cèderai plus à ma honteuse faiblesse ». Tant de courage ne resta pas sans récompense; ses soins assidus opérèrent la guérison du malade: au bout de deux mois la chaîne fut brisée. Sœur Geneviève recouvra en quelque sorte sa liberté; mais ce fut du moins avec la douce joie d'avoir sauvé l'être au salut duquel elle s'était consacrée.

A quelque temps de là, un homme attaqué d'une maladie dangereuse, tomba dans la plus désespérante agonie. Le Médecin chargé de le visiter déclare son décès aux administrateurs; on dresse l'extrait mortuaire et l'on enterre le corps. La famille de cet homme, instruite de l'événement, arrive à l'hospice; une Sœur de la Charité se présente, et confirme un malheur qu'elle déplore elle-même. Cependant un des parents lui apprend que celui dont il regrette la perte est plus d'une fois tombé en léthargie, et, d'après divers sympthômes qu'il se fait expliquer, il manifeste la crainte qu'il n'ait été enterré vif. La Sœur cherche à le rassurer, mais inutilement; pressée de satisfaire à son désir, elle demande l'exhumation du corps; on lui répond que cela est impossible, et que les lois s'y opposent, puisque la mort a été légalement constatée.

Cette réponse jette les parents dans le désespoir : la sœur insiste, mais c'est en vain; alors cette pieuse fille prend une résolution sublime; rassure ces pauvres affligés, et se rend au lieu de la sépulture. Là, pourvue de quelques aliments, un livre d'office à la main, elle s'assied tranquillement au bord de la fosse, qui heureusement n'était pas encore comblée, et demeure en cet état soixante-cinq heures, sans bouger un moment de la place, prétant une oreille attentive au moindre bruit qui aurait pu se faire entendre. Au bout de ce temps, un cri perçant s'échappe des antres de la terre; la Sœur appelle du secours; on ouvre le cercueil un nouveau Lazare se lève!!!L'effroi, l'étonnement sont au comble; on reporte ce malheureux à l'hospice; on lui administre tous les secours imaginables: au bout de quelques jours, il fut en parfaite santé. De pareils traits n'ont pas besoin d'éloge; une muette admiration est le prix qui leur convient...... Histoire des Dames, Sœurs et Filles de la Charité.

On doit s'attacher à la forme de gouvernement qu' on trouve établie dans son pays.

Que toute ame soit soumise aux puissances supérieures: car il n'y a point de puissance qui ne soit de Dieu; et toutes celles qui sont, c'est Dieu qui les a établies: ainsi, qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu.

Il n'y a aucune forme de gouvernement, ni aucun établissement humain, qui n' ait ses inconvénients; de sorte qu'il faut demeurer dans l'état auquel un long temps a accoutumé le peuple. C'est pourquoi Dieu prend en sa protection tous les gouvernements légitimes, en quelque forme qu'ils soient établis: qui entreprend de les renverser, n'est pas seulement ennemi public, mais encore ennemi de Dieu.....Bossuer. = du même ouvrage.

La justice divine frappe ceux que ne peut atteindre le glaive des lois.

Les méchants qui n'ont rien à craindre des hommes, sont d'autant plus malheureux, qu'ils sont réservés, comme Caïn, à la vengeance divine.

Dieu mit un signe sur Caïn, afin que personne ne le tuat: ce n'est pas qu'il pardonnat à ce parricide; mais il fallait une main divine pour le punir comme il méritait.....

Bossuet. = du même ouvrage.

La science ne doit pas produire chez nous l'impiété.

Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure, et attachés à ce qu'on appelle la physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres; je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées; car, de vérité en vérité, vous pouvez aller jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes, et néanmoins au-dessus d'euxmêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres, et président aux connaissances de tout ce qui voit et qui entend, soit hommes, soit anges: c'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences; mais ne vous y laissez point absorber. Ne présumez pas, et ne croyez pas

être quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesses: vaine pâture des esprits curieux et faibles, qui après tout ne mène à rien qui existe, et qui n'a rien de solide qu'autant que, par l'amour de la vérité et l'habitude de la connaître dans des objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul.....

Bossuet. = Elévation à Dieu sur les mystères.

Jugement dernier.

Rien n'est plus frappant et plus formidable que ce moment de la fin des siècles annoncé par le christianisme.

En ce temps-là, des signes se manifesteront dans les cieux; le puits de l'abîme s'ouvrira; les sept anges verseront les sept coupes pleines de la colère; les peuples s'entre-tueront; les mères entendront leurs fruits se plaindre dans leur sein, et la Mort parcourra les royaumes sur son cheval pâle.

Cependant la terre chancelle sur ses fases, la lune se couvre d'un voile sanglant, les astres pendent à demi détachés de leur voûte: l'agonie du monde commence. Tout-à-coup l'heure fatale vient à frapper; Dieu suspend les flots de la création, et le monde a passé comme un fleuve tari.

Alors se fait entendre la trompette de l'ange du jugement; il crie: Morts! levez-vous: surgite mortui! les sépulcres se fendent, le genre humain sort du tombeau, et les races s'assemblent dans Josaphat.

Le Fils de l'Homme apparaît sur les nuces; les puissances de l'enfer remontent du fond de l'abîme, pour assister au dernier arrêt prononcé sur les siècles; les boucs et les brebis sont séparés; les méchants s'enfoncent dans le gouffre, les justes montent dans les cieux: Dieu rentre dans son repos, et par-tout règne l'éternité......Chateaubriand. = Génie du Christianisme.

Bonheur des Justes.

On demande quelle est cette plénitude de bonheur céleste promise à la vertu par le christianisme: on se plaint de sa trop grande mysticité: » du moins, dans le système mythologique, dit-on, » on pouvait se former une image des plaisirs des ombres heu- » reuses; mais comment comprendre la félicité des élus! »

Fénélon l'a cependant devinée cette félicité, lorsqu'il fait descendre Télémaque au séjour des manes : son élysée est visiblement un paradis chrétien. Comparez sa description à l'élysée de l'Enéide, et vous verrez quels progrès le christianisme a fait faire à la raison et au cœur de l'homme.

- » Une lumière pure et douce se répand autour des corps de » ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un » vétement: cette lumière n'est point semblable à la lumière soinbre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est » que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : » elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les » rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit » jamais; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le » fond de l'ame je ne sais quelle sérénité: c'est d'elle seule que » les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle » y entre ; elle les pénètre, et s'incorpore à eux comme les ali-» ments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la » respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix » et de joie: ils sont plongés dans cet abîme de délices comme » les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout, » sans rien avoir; car ce goût de lumière pure apaise la faim de
-
- » Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute » divine est peinte sur leur visage: mais leur joie n'a rien de fo-
- » latre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de ma-
- » jesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les

- » transporte: ils sont sans interruption, à chaque moment, dans
- » le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son
- » cher fils qu'elle avait eru mort, et cette joie, qui échappe bien-
- » tôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. »

Les plus belles pages de Phédon sont moins divines que cette peinture ; et cependant Fénélon, resserré dans les bornes de sa fiction, n'a pu attribuer aux ombres tout le bonheur qu'il eût retracé dans les véritables élus.

Le plus pur de nos sentiments dans ce monde c'est l'admiration; mais cette admiration terrestre est toujours mélée de faiblesse, soit dans l'objet qui admire, soit dans l'objet admiré. Qu'on imagine donc un être parfait, source de tous les êtres, en qui se voit clairement et saintement tout ce qui fut, est, et sera; que l'on suppose en même temps une âme exempte d'envie et de besoins, incorruptible, inaltérable, infatigable, capable d'une attention fine; qu'on se la figure contemplant le Tout-Puissant, découvrant sans cesse en lui de nouvelles connaissances et de nouvelles perfections, passant d'admiration en admiration, et ne s'apercevant de son existence que par le sentiment prolongé de cette admiration même; concevez de plus Dieu comme souveraine beauté, comme principe universel d'amour; représentez-vous toutes les amitiés de la terre venant se perdre ou se réunir dans cet abtme de sentiments, ainsi que des gouttes d'eau dans la mer, de sorte que l'âme fortunée aime Dieu uniquement, sans pourtant cesser d'aimer les amis qu'elle cut ici-bas; persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonhenr ne finira point : alors vous aurez une idée, à la vérité très-imparfaite, de la félicité des justes; alors vous comprendrez qué tout ce que le cœur des bienheureux peut saire entendre, c'est ce cri de Saint! Saint! Saint! qui meurt et renaît éternellement dans l'extase éternelle des cieux.....

CHATEAUBRIAND. = Génie du Christianisme.

Droit naturel entre l'homme et ses semblables.

I. Je le répète ici, cette grande société qui embrasse tout le genre humain, et qui est uniquement fondée sur les liens réciproques qu' une nature commune a formée entre tous les hommes, est la seule que je dois envisager présentement. Si je veux découvrir d'abord les règles que la raison me diete par rapport à cette immense société, je n'y considérerai mes semblables qu'en tant qu'ils sont hommes comme moi; et, en effet, il ne m'en faut pas davantage pour m'obliger à dire comme ce vieillard de Térence. Je suis homme; et dans tout ce qui intéresse le genre humain, il n'y a rien d'étranger pour moi:

Homo sum: humani nihil a me alienum puto.

Terent. Heaut. act. 1. sc. 1.

II. Mais plus je médite sur ce sujet, plus je reconnais que, comme l'objet direct et légitime de mon affection pour moi est de tendre à mon bonheur par ma perfection, mon amour pour mes semblables doit avoir la même fin, et aspirer à les rendre heureux en les rendant plus parfaits. Tel est, en général, le but de tout amour bien ordonné; et, en ne consultant même que mon intérêt propre, je suis convaincu, par un sentiment intérieur, qu'en travaillant à la perfection et à la félicité des autres, j'augmente réellement la mienne.

De cette réflexion générale, il me semble que je peux tirer aisément les conséquences suivantes, que je regarde comme autant de règles de ce droit qui est commun à la société universelle du Genre humain.

III. J'en conclus d'abord que je dois être toujours dans la disposition réelle et effective de leur faire du bien; et, comme l'exemption du mal est le premier de tous les biens, ma première règle sera aussi de ne faire à mes semblables aucun mal réel et véritablement nuisible. Je leur épargnerai même, s'il se peut, ces maux qui n'existent que dans leur imagination: car, quoiqu'ils ne soient qu'apparents lorsqu'on les considère dans l'exacte vérité, il en résulte cependant une peine pour eux et un mal certain pour moi, je veux dire la perte ou la diminution de cette amitié de mes semblables qu'il m'est aussi utile qu'à eux de conserver, en prévenant tout ce qui serait capaple de l'altérer. Par conséquent je ne dois jamais m'exposer à cet inconvénient, si ce n'est lorsqu'il s'agit des véritables biens; c'est-à-dire de notre perfection et de notre félicité commune, pour laquelle tout mal, comme tout bien imaginaire, doit être méprisé.

IV. Mes semblables n'auront donc rien à craindre de ma part ni pour leurs biens, ni pour leur vie, ni pour leur honneur; et je me fairai même une seconde règle d'empêcher, autant qu'il m'est possible, les autres hommes de leur nuire, sans quoi il ne serait pas vrai de dire que je fais tout ce qui est en moi pour ne pas nuire à leur perfection et à leur bonheur.

V. J'ai déjà dit que la parole était le lien qui unissait le plus étroitement l'homme avec l'homme; ainsi je me garderai bien d'en faire au contraire une source de divisions: et je prévois aisément que c'est ce qui arriverait, si je m'en servais pour induire les autres en erreur, soit en leur cachant le vrai, soit en leur présentant le faux; et je regarderai le mensonge, quoiqu'il ne tombe que sur des faits qui peuvent être ou n'être pas, comme une des plus grandes infractions des droits de la société humaine, à la perfection de laquelle je dois travailler comme à la mienne.

La vérité régnera donc toujours de ma part dans un commerce dont elle a fait la sûreté; et la fausseté en sera bannie, parce qu'elle en est la destruction.

VI. Si je me conduis ainsi lorsque la vérité n'a pour objet que des faits purement contingents, que sera-ce lorsque je serai obligé de parler de ces vérités nécessaires, immuables, éternelles, qui sont le fondement des devoirs naturels de l'homme? Le mensonge qui irait jusqu'à les trahir, à les altérer ou à les déguiser, me paraîtra un attentat sur les droits de l'humanité, puisqu'il tend directement à pervertir les jugements ou à corrompre les mœurs de mes semblables, en leur donnant des idées fausses, ou en leur inspirant des sentiments vicieux qui ne peuvent que les ren-

dre imparsaits, et par conséquent malheureux. J'irai même encore plus loin; et considérant ces vérités respectables comme ayant leur source dans l'Etre divin dont elles sont une émanation, je regarderai le premier genre de fausseté qui ne tombe que sur des saits, qui peuvent être ou ne pas être, comme un mensonge qui attaque principalement les hommes; et le second, qui est contraire aux vérités nécessaires et éternelles, comme un mensonge, ou plutôt comme un blasphème qui attaque directement la majesté de Dieu même.

VII. Mais me contenterai-je de remplir ces devoirs qu'on peut appeler négatifs, parce qu'ils ne consistent qu'à ne point faire de mal à mes semblables? La nature de mon être, et même l'amour que j'ai pour moi, s'il est raisonnable, ne m'inspireront-ils pas le désir de leur faire du bien, non-seulement par un motif intéressé, je veux dire par l'espérance du retour, mais par l'attrait de cette satisfaction intérieure qui est naturellement attachée à l'exercice de la bienveillance, et au plaisir de faire des heureux. C'est encore une règle qui me paraît être de la dernière évidence; et il ne s'agit ici que d'expliquer plus en détail les effets de cette disposition générale.

VIII. La première attention qu'il me semble qu'elle m'inspirera naturellement, aura pour objet la conservation de leur vie corporelle.

Ainsi, assister les misérables et les indigents, soutenir les faibles, défendre les opprimés, consoler les malheureux, et donner à tous les secours qui dépendent de moi, par rapport à ce qu'on appelle les biens du corps, me parattront non-sculement des actes de bonté, ou d'une générosité purement volontaire de ma part, mais des devoirs fondés sur cette justice naturelle dont j'explique ici les véritables règles.

IX. Pour m'en convaincre encore plus, je considérerai que, quoique tous les hommes soient égaux dans l'ordre de la nature, il y a néanmoins une grande inégalité entr'eux du côté des avantages et des biens extérieurs. Or, je ne saurais concevoir qu'un Dieu souverainement juste ait laissé introduire une telle différence

ne a

lli **X**

T.

100

411

a 📭

no per .

10.4

amar

•

111

14

177

i kiti

31

T

(F

ş **İ**

M

n d

被

WR.

entre des êtres parfaitement égaux, s'il n'avait voulu les lier plus étroitement par cette inégalité même, en donnant lieu aux grands et aux riches d'exercer abondamment une bienveillance dont ils seraient avantageusement récompensés par les services qu'ils recevraient des pauvres.

On a eu raison de dire il y a long-temps, que Dieu a mis le nécessaire du pauvre entre les mains du riche. Mais il n'y est que pour en sortir: il ne peut y rester sans une espèce d'injustice qui blesse non-seulement la loi de la Providence, mais la nature même de mon être, qui le porte à se répandre au dehors, et qui m'inspire de former une communication réciproque entre moi et les autres hommes, par les biens que je verse sur ceux qui en sont privés, et par ceux que je reçois d'eux à mon tour.

En effet (et c'est une réflexion qui peut mettre cette vérité dans un plus grand jour) ce n'est pas seulement le riche qui a de quoi fournir aux besoins du pauvre, c'est le pauvre qui a aussi dans sa main ce qui manque au riche. L'un fait, pour ainsi dire, le fonds de cette société en argent, l'autre la sert peut-être encore plus utilement par son industrie; ou, pour me servir d'une autre image, le premier fournit le prix, le second donne la marchandise; et c'est par cette espèce d'échange que chacun trouve de quoi remplir ses besoins.

On peut dire même, en un sens, que le riche est encore plus dépendant du pauvre que le pauvre ne l'est du riche. Quel est le prince, le souverain, l'homme puissant, quelque grand qu'il soit, qui puisse seul se suffire à lui-même, et satisfaire également à tout ce que la nécessité exige, que la commodité demande, ou que la cupidité désire? Plus les riches et les puissants croient que leur fortune les met en état de suivre aveuglément les mouvements de leurs passions, plus, sans y faire réflexion, ils augmentent leur indigence. A des besoins réels ils en ajoutent d'imaginaires, éprouvant ainsi une espèce de pauvreté au milieu de l'abondance même Magnas inter opes inops; ou, comme dit un autre poète, Semper inops quicumque cupit. Le pauvre, au contraire, mesure ses désirs sur les vrais besoins de la nature; et, plus il sait se

contenter du peu qu'elle exige, moins il est dépendant du riche, et plus il approche du bonheur de se sussire à lui-même. C'est encore une vérité qui s'est fait sentir aux poètes de la profane antiquité; et tout ce que l'on vient de dire est renfermé dans ces vers d'Horace:

Multa petentibus

Desunt multa, Benè est cui Deus obtulit Parca quod satis est, manú. Horat. lib. III. od. XVI.

X. Je passe aux besoins de l'esprit; et je reconnais sans peine que mon affection naturelle pour mes semblables me porte à goûter encore plus de plaisir, quand je peux leur communiquer cette

seconde espèce de biens.

J'en suis convaincu par la satisfaction que j'éprouve lorsque je peux leur apprendre ce qui est utile, faire croître leurs lumières en y joignant les miennes, étendre les bornes de leur intelligence, et surtout leur faire connaître les véritables biens et les véritables maux.

Je regarderai donc comme un devoir essentiel pour moi l'obligation de partager avec eux les richesses de l'esprit, de même que les biens du corps, et les avantages que j'en recevrai me fairont connaître, de plus en plus, que je m'aime véritablement moi-même en aimant mes semblables comme moi.

XI. Non-seulement donc la parole ne me servira jamais à les tromper sur les vérités de fait; mais je leur communiquerai avec candeur toutes celles qu'il leur importera de savoir, sans qu'elles puissent nuire à d'autres; et je leur serai toujours utile par mes paroles, si je ne peux pas l'etre toujours par mes actions.

XII. Je leur fairai part avec encore plus de libéralité, des connaissances qui tendent plus directement à leur perfection et à leur bonheur, je veux dire, de ces vérités invariables qui sont la règle de notre vie; et, si je suis plus instruit qu'eux de la route qui conduit à la solide félicité, je fairai consister une partie de la mienne à leur montrer ce chemin. Je m'y porterai même d'autant plus volontiers que, suivant l'expression d'un ancien poète, je ne perds rien en souffrant qu'ils allument leur flambeau à celui qui m'éclaire. Au contraire, il me semble que ma lumière erott à mesure qu'elle se répand sur mes semblables: leur approbation la redouble, et la rend plus éclatante pour moi-même, comme par une espèce de réflexion.

XIII. Si je repasse à présent sur ces vérités dont je viens de me convaincre, elles concourent toutes à me faire reconnaître que tous les devoirs réciproques de l'homme à l'égard de l'homme se réduisent en effet à ces deux grandes règles où se trouve tout ce qui est nécessaire pour la perfection et pour le bonheur, soit de chaque homme considéré séparément, soit de la société entière du genre humain.

La première est que je ne dois jamais faire aux autres ce que je ne voudrais pas qu'ils fissent contre moi.

La seconde, que je dois pareillement agir toujours pour leur avantage, ainsi que je désire qu'ils agissent toujours pour le mien; comme nous sommes réciproquement obligés de le faire, quand nous ne consulterions que nos besoins mutuels.

Nous avons même la satisfaction de voir que les leçons de l'expérience s'accordent parfaitement sur ce point avec celles de la raison; en sorte que les deux principales sources de nos connaissances conspirent à affermir ces deux règles fondamentales qui renferment les premiers principes de toute morale, comme de toute jurisprudence.

Je ne serai donc point surpris si j'apprends dans la suite, que la vérité éternelle, ayant daigné s'unir à la nature humaine, nous a dicté elle-même ces deux grandes règles, comme la source de toutes les lois. Je les respecterai par conséquent, je les observerai avec d'autant plus de fidélité et de persévérance, que j'y admirerai davantage ce concert parfait de la raison et de la religion, et cette heureuse conformité qui se trouve entre le véritable intérêt de l'homme et ce que Dieu exige de lui.

Je pourrai expliquer ailleurs dans un plus grand détail les conséquences directes et immédiates qui naissent de ces deux grands principes. Mais je dois achever auparavant de me former les premières notions de ce droit naturel, dont je me suis proposé de développer les différentes règles.

XIV. Il me reste pour cela de prévoir un cas qui malheureuscment n'est que trop commun. Cç ne sera pas moi qui manquerai à mon devoir par rapport à mes semblables, ce seront eux qui y manqueront à mon égard.

Non-seulement ils me refuseront toute communication des biens qu'ils possèdent; mais ils chercheront à me priver de ceux qui m'appartiennent; ils s'efforceront de me nuire, ou par la force et la violence, ou par la fraude et l'artifice: et, en cas que j'éprouve ce malheur, quelle doit être ma conduite, si je veux continuer de suivre inviolablement les principes de la loi naturelle?

XV. Pour commencer par le cas de la violence, il faut convenir que dans l'état purement naturel, où l'on ne suppose aucun gouvernement établi, aucune autorité supérieure, aucun tribunal à qui l'offensé puisse avoir recours pour se mettre à couvert des violences de l'offenseur, ou pour en demander une réparation convenable, il semble qu'on peut dire qu'il n'est pas défendu, en supposant cet état, qui n'existe point dans aucune nation policée, de repousser la force par la force. Mais, dans cette supposition même, je devrais observer les règles suivantes:

1.º Ne chercher jamais à grossir les sujets de mon aversion, et éviter avec soin de joindre au mal réel que les autres me font, des maux imaginaires qui n'ont d'existence que dans mon opinion;

2.º N'agir jamais par les mouvements d'une haine aveugle et implacable qui n'écoute point les conseils de la raison, et qui se livre impétueusement à ceux de la passion; ni dans la seule vue de goûter le plasir inhumain, dangereux et souvent funcste de la vengeance;

3.º Regarder comme un bien pour moi de pouvoir me désendre contre les attaques de mes ennemis sans leur faire aucun mal réel et sensible;

4.º Comme la société entière du genre humain doit encore m'être plus chère que moi-même, je ne fairai rien pour ma défense qui puisse nuire au bien général de l'humanité; et je serai disposé à souffrir un mal particulier qui ne tombe que sur moi seul, lorsque je ne pourrai le détourner ou le réparer, qu'en faisant un plus grand mal au genre humain par le violement des lois qui en assurent la tranquillité.

L'équité de ces règles, l'obligation même de les observer, ont été expressément reconnues par des jurisconsultes parens, lorsqu'ils ont dit que le droit naturel permettait, à la vérité, de repousser la force par la force, mais avec la modération que la défense doit avoir pour être irrépréhensible; cum moderamine inculpatae tutelae.

XVI. Du cas de la violence je passe à celui de la fraude ou de l'artifice, et je trouve ce cas beaucoup plus susceptible de difficultés que le premier.

Si je ne consulte que cette égalité naturelle qui est entre tous les hommes, et qui leur donne réciproquement le même pouvoir, l'un sur l'autre, il me semble que je peux me défendre avec les mêmes armes que celles dont on se sert pour m'attaquer, et par conséquent opposer la fraude à la fraude, comme la force à la force, et rendre aux autres le traitement que j'en ai reçu,

Quaeque prior nobis intulit, ipse ferat.

Ovid. Ep. Her. OEnone Paridi.

Telle était la morale des poètes de l'antiquité, et c'est ce qui avait donné lieu à Virgile de dire,

Dolus an virtus quis in hoste requirat?

AĒneid. lib. II.

Regarderai-je donc cette maxime comme une règle du droit naturel? Mais je sens je ne sais quoi dans le fond de mon ame qui y répugne: ma droiture naturelle en est alarmée, et je crois en apercevoir ici la raison.

Il est vrai que celui qui a employé la fraude contre moi mérite, à la rigueur, que j'en use réciproquement contre lui; et, si je le fais, il n'est pas en droit de me dire que je manque à ce que je lui dois, parce que c'est lui-même qui m'a mis en état de ne lui devoir rien. Mais ce n'est pas seulement à lui que je suis redevable: je le suis à moi-même, je le suis encore plus à Dieu, notre maître commun; et la suspension momentanée de l'exercice

d'un devoir naturel à l'égard de celui qui manque le premier à ce qu'il me doit, ne fait point cesser deux autres devoirs si essentiels et si inviolables.

- Or 1.° je manque à ce que je me dois, lorsque j'use de fraude et d'artifice, soit parce qu'en le faisant, je nuis à la perfection de mon être, et par conséquent à son bonheur; soit parce que je donne atteinte à cette bonne foi, à cette confiance réciproque qui fait le bien et la sûreté de toute société entre les hommes: je les avertis même, par ma conduite, de se défier de moi en particulier, comme capable d'abuser de la parole ou d'autres signes semblables pour tromper les autres hommes.
- 2.° Je manque en même temps, et encore plus, à Dieu qui est la vérité par essence, et qui veut par conséquent qu'elle règne dans mes actions, comme dans mes paroles. Je pêche donc contre le respect que je lui dois, lorsque je la trahis ou même que je l'altère, ou que je la déguise pour tromper mon semblable quoiqu'il soit devenu mon ennemi. Il a tort, sans doute, de m'en donner l'exemple; mais faut-il que je devienne coupable, parce qu'il l'est? C'est à quoi ma rectitude naturelle s'oppose avec raison.

Je ne pêcherai peut-être pas à la rigueur contre la justice que je dois à mon semblable, en trompant celui qui m'a trompé; mais je serai véritablement injuste et envers moi et envers Dieu, parce que je manque également et à Dieu et à moi, lorsque je trahis la vérité pour me venger de celui qui la trahit à mon égard.

XVII. La conséquence que je retirerai de ces réflexions sera donc, que, si mon semblable a voulu me nuire par la fraude, je n'aurai point recours à un pareil moyen pour m'en garantir. Je regarderai donc tout artifice et tout déguisement comme indigne d'un être raisonnable; et je n'oublierai jamais cette belle maxime d'un jurisconsulte païen: Tout ce qui blesse la vertu, l'honneur, notre réputation, et en général tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs nous devons le regarder comme impossible.

D' Aguesseau.

RÈGLES DE L'ART D'ÉCRIRE.

Il s'est trouvé, dans tous les temps, des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole: ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes, concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? Que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader? un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes; mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner; il ne suffit pas de frapper l'oreille, d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées: si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et trainant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois: sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelques brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se faira pas assez sentir, l'ouvrage ne 'sera point construit; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupconner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un; et quelque vaste qu'il soit, il peut

être rensermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances; autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant, elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer: il ne produira qu'après avoir été fecondé par l'expérience et la méditation: ses connaissances sont les germes de ses productions. Mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il en forme un tout, un système, par la réflexion, il établira, sur des fondements inébranlables, des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur un objet qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire: il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres: il demeure donc dans la perplexité. Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées cssentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile, la chaleur nattra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression: tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la faira passer de ce que l'on a dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement, ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on s'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité : aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chalcur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se

donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse : rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne rien dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées: ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, il n'en ont que l'ombre : le style doit graver des pensées; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en faira l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on y joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse; si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est pas brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque de la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté; enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres, et la vérité du style, lui faira produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il ait partout plus de candeur que de consiance, plus de raison que de chaleur.

Les règles ne peuvent suppléer au génie : s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'ame et du goût. Le style suppose la réunion de l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes: il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonnances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé: aussi cette harmonie de mots ne fait ni le fond, ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet. Il ne doit jamais être forcé; il nattra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton parattra s'élever à la même auteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lu-mière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-sculement élevé, mais sublime.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité: la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer. S'il est

clevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or, un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente: toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet : l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature, la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes; elle les agrandit, elle les exagère; elle crée les héros et les dieux. L'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est : ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il faira le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions; et partout ailleurs, il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, de l'être en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'ame, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les mattres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur platt; et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force, et déployer toute l'étendue de leur génie.

Buffon. = Discours de réception à l'Académie française.

NARRATIONS.

Calme au milieu de l'Océan.

Dix fois le soleil sit son tour sans que le vent sût apaisé. Il tombe enfin, et bientôt après un calme profond lui succède. Les ondes, violemment émues, se balancent long-temps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'aplanissent; et, sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer, dans l'abime de l'étendue un vide profond et sans bornes, le silence et l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste et fatal hémisphère. Consternés et glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes; et le ciel, devenu d'airain comme la mer. ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos suneste: ce soleil, dont l'éclat naissant ranime et réjouit la terre, ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les seux étincelants, ce liquide cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumière et répète l'azur des cieux, ne forme plus qu'un spectacle funeste; et tout ce qui, dans la nature, annonce la paix et la joie, ne porte ici que l'épouvante, et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent; on les réduit, on les dispense d'une main avare et sévère. La nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide, et plus les ressources diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abime des eaux: car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur et soutenir le courage; mais au milieu d'une mer immense, solitaire, et environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même

l'illusion pour le sauver du désespoir ; il voit comme un abtme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours ; sa pensée et ses vœux s'y perdent ; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative de douleur et de rage, où l'on voyait des malheureux, étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir, éperdus et furieux, de la proue à la poupe, et demander au moins que la mort vint sinir leurs maux!

Symptômes et ravages d'un ouragan à l'Ile-de-France.

H

10

la nie nie:

1 6

ı

(118

à 🛭

.

[it

W.

ş**əl**l

2 **M**

ŊÓ

4kili

þ

(j. 1

: 10

118

D18

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe, pendant trois semaines, l'Ile-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts, l'herbe était brûlée : des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements: le Caffre même qui les conduisait se couchait sur la terre, pour y trouver de la fraicheur. Partout le sol était brulant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des

vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de seu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientot des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons, des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir, la pluie cessa, le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Les Catacombes.

Un jour j'étais allé visiter la fontaine Egérie: la nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles.

En vain, prétant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abime de silence; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps: je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur; tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

M

nh

1

u**or** I de e

d

OH O

ri

11

1

ľ

\$ **F**

mil la o

[£]

P

E

gl 🖠

Æ

Il y avait déjà long-temps que j'errais ainsi, mes forces commençaient à s'épuiser: je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumée qui menaçait de s'éteindre. Tout-à-coup, une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales: ces divins accents expiraient et renaissaient tour-à-tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens: de jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes!

La peste de Florence.

En 1348, la peste infesta toute l'Italie, à la réserve de Milan et de quelques cantons au pied des Alpes, où elle fut à peine sentie. La même année, elle franchit les montagnes, et s'étendit en Provence, en Savoie, en Dauphiné, en Bourgogne, et, par Aigues-Mortes, pénétra en Catalogne. L'année suivante, elle comprit tout le reste de l'Occident jusqu'aux rives de la mer Atlantique, la Barbarie, l'Espagne, l'Angleterre et la France. Le Brabant seul parut épargné, et ressentit à peine la contagion. En 1350, elle s'avança vers le Nord, et envahit les Frisons, les Allemands, les Hongrois, les Danois et les Suédois. Ce fut alors, et par cette calamité, que la république d'Islande fut détruite. La mortalité fut

si grande dans cette tle glacée, que les habitants épars cessèrent de former un corps de nation.

Les symptomes ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçait l'invasion de la maladie; en même temps, il était le présage assuré de la mort. A Florence, on voyait d'abord se manifester, à l'aine ou sous les aisselles un gonflement qui surpassait même la grosseur d'un œuf. Plus tard, ce gonflement, qu'on nomma gavocciolo, parut indifféremment à toutes les parties du corps. Plus tard encore, les symptomes changèrent, et la contagion s'annonça le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, larges et rares chez les uns, petites et fréquentes chez les autres, se montraient d'abord sur les bras ou les cuisses, puis sur le reste du corps, et qui, comme le gavocciolo, étaient l'indice d'une mort prochaine. Le mal bravait toutes les ressources de l'art; la plupart des malades mouraient le troisième jour, et presque toujours sans fièvre, ou sans aucun accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'une terreur extrême, quand on vint à remarquer avec quelle inexprimable rapidité la contagion se propageait. Non-seulement converser avec les malades ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avaient touchées, ou qui leur avaient appartenu, communiquait immédiatement la maladie. Des animaux tombèrent morts en touchant à des habits qu'ils avaient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de laisser voir sa lacheté et son égoisme. Les citoyens s'évitaient l'un l'autre; les voisins négligeaient leurs voisins, et les parents mêmes, s'ils se visitaient quelquesois, s'arrétaient à une distance qui trahissait leur effroi. Bientôt on vit le frère abandonner son frère, l'oncle son neveu, l'épouse son mari, et même quelques pères et mères s'éloigner de leurs enfants. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades que le dévouement héroïque d'un petit nombre d'amis, on l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidaient à braver le danger. Encore ces derniers étaient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers et peu accoutumés à soigner les malades; tous leurs soins se bornaient d'ordinaire à exécuter quelques ordres des pestiférés, et à porter à leur famille la nouvelle de leur mort.

Cet isolement et la terreur qui avait saisi tous les esprits, firent tomber en désuétude la sévérité des mœurs antiques et les usages pieux par lesquels les vivants prouvent aux morts leur affection et leurs regrets. Non-seulement les malades mouraient sans être entourés, suivant l'ancienne coutume de Florence, de chacun de ses parents, de ses voisins, et des femmes qui lui appartenaient de plus près; plusieurs n'avaient pas même un assistant dans les derniers moments de leur existence. On était persuadé que la tristesse préparait à la maladie; on croyait avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étaient le préservatif le plus assuré contre la peste; et les femmes mêmes cherchaient à s'étourdir sur le lugubre apparcil des funérailles, par le rire, le jeu et les plaisanteries. Bien peu de corps étaient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins; encore les porteurs n'étaient-ils plus des citoyens considérés et de même rang que le défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisaient nommer becchini. Pour un gros salaire, ils transportaient la bière précipitamment, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine, quelquefois précédés de quatre ou six prêtres avec un petit nombre de cierges, quelquefois aussi sans aucun appareil religieux, et jetaient le cadavre dans la première fosse qu'ils trouvaient ouverte.

Le sort des pauvres et même des gens d'un état médiocre était bien plus déplorable. Retenus par l'indigence dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tombaient ma-lades par milliers; et, comme ils n'étaient ni soignés, ni servis, ils mouraient presque tous. Les uns, et de jour et de nuit, terminaient dans les rues leur misérable existence; les autres, abandonnés dans les maisons, apprenaient leur mort aux voisins par l'odeur fétide qu'exhalait leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, portait les voisins à visiter les appartements, à retirer des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin on en pouvait voir un géand

nombre ainsi déposés dans les rues; ensuite on faisait venir une bière, ou, à défaut, une planche sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres avec une croix cheminaient à des funérailles, et disaient l'office des morts, de chaque porte sortaient d'autres bières qui se joignaient au cortége, et les prêtres, qui ne s'étaient engagés que pour un seul mort, en avaient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa dans les cimetières des fosses immenses, dans lesquelles on rangeait les cadavres par lits, à mesure qu'ils arrivaient, et on les recouvrait ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivants, persuadés que les divertissements, les jeux, les chants, la gaieté. pouvaient seuls les préserver de l'épidémie, ne songeaient plus qu'à chercher des jouissances, non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyaient y trouver quelque chose à leur gré. Tout était à leur discrétion : car chacun comme ne devant plus vivre, avait abandonné le soin de sa personne et de ses biens. La plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger qui y entrait y prenait tous les droits du propriétaire. Plus de respect pour les lois divines et humaines, leurs ministres, et ceux qui devaient veiller à leur exécution, étaient ou morts, ou frappés, ou tellement dépourvus de gardes et de subalternes, qu'ils ne pouvaient imprimer aucune crainte: aussi chacun se regardait-il comme libre d'agir à sa fantaisie.

Les campagnes n'étaient pas plus épargnées que les villes; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étaient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses dans la campagne, qui n'avaient à espérer ni conseils de médecins, ni soins de domestiques, mouraient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs habitations, non comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi, devenus négligents de toutes les choses de ce monde, comme si le jour était venu où ils ne pouvaient plus échapper à la mort, ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues, mais

se hataient de consommer ceux qu'ils avaient déjà recueillis. Le bétail, chassé des maisons, errait dans les champs déserts, au milieu des récoltes non moissonnées; et, le plus souvent, il rentrait de lui-même le soir dans ses étables, quoiqu'il ne restat plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste, dans aucun temps n'avait encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes, il en mourut trois, à Florence et dans tout son territoire. Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise, sur dix, il en périt sept, mais, quoique dans cette ville on cut reconnu, comme ailleurs, que quiconque touchait un mort ou ses effets, ou même son argent, était atteint de la contagion, et, quoique personne ne voulût pour un salaire rendre aux morts les derniers devoirs, cependant nul cadavre ne resta dans les maisons privé de sépulture. A Sienne, l'historien Agnolo de Tura raconte que, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août, la peste enleva quatre-vingt mille ames, et que lui-même ensevelit, de ses propres mains, ses cinq fils dans la même fosse. La ville de Trapani, en Sicile, resta complètement déserte. Gênes perdit quarante mille habitants, Naples soixante mille, et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente mille. En général, on calcula que dans l'Europe entière, qui fut soumise, d'une extrémité à l'autre, à cet épouvantable fléau, la peste enleva les trois cinquièmes de la population.

Les Religieux du mont Saint-Bernard.

A la fin d'avril 1755, j'allais au Piémont par la route du grand Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage parvint au sommet de la montagne; et, après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche, pour coucher le même soir à la vallée d'Aost. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité; des nuages commençaient à se trainer le long des cimes des rochers et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet

des Alpes, une soirée nebuleuse amollit le courage : je me décidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point. A six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres; les nuées, poussées par un vent de nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillon-naient autour de l'enceinte des rochers; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches, et des atomes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière et voi-laient tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon seu je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours: chacun avait pris son poste de dévouement dans ces Thermopyles glaciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices, tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prétant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance; aucun malheureux ne les appelle en vain, ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches, ils le raniment agonisant de froid et de terreur, ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou plongent dans les neiges: la nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité, dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur les traces des voyageurs, lorsque l'aboiement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes: à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulements de neige, aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux, qui retirent le cadavre et souvent le rendent à la vie.

Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues; et, depuis le linge le plus blane jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant, distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité.

TABLEAUX.

La Nature brute et la Nature cultivée.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine. L'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même; il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude, la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption. · Dans toutes les parties basses, des eaux mortes, croupissantes, faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides, ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaire aux animaux immondes.

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes, qui n'ont rien de commun avec

nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes. Ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages. L'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête féroce, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit: » La nature brute est hideuse et mourante: c'est moi seul qui » peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, ani-» mons ces eaux mortes, en les faisant couler; formons-en des » ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévo-» rant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-» mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles » forêts déjà à demi cousumées; achevons de détruire avec le fer » ce que le feu n'aura pu consumer: bientôt, au lieu du jonc, » du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous ver-» rons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salu-» taires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette » terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abon-» dante, una pature toujours renaissante; ils se multiplieront » pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides » pour achever notre ouvrage; que le bœuf soumis au joug em-» ploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; » qu'elle rajeunisse par la culture : une nature nouvelle va sortir » de nos mains. »

Qu'elle est belle cette nature cultivée! Que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait luimeme le principal ornement; il en est la production la plus noble. En se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux. Elle-

même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein. Que de trésors ignorés! que de richesse nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées, de riantes prairies; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts, devenus des cités, habités par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes ou fréquentées, des communications établics partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés. S'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu, par sa faute, ce que ses ancètres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine: excité par l'insatiable, avidité, aveuglé par l'ambition

encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet; et, après des jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un ceil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

Les Forêts et les Habitants des régions glaciales.

Sous un ciel toujours couvert d'épais nuages, où la clarté du jour pénètre avec peine, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'horreur, le silence et la nuit les habitent; des arbres, presque aussi vieux que la terre qui les porte, s'y élèvent et s'y amoncellent, pour ainsi dire sans ordre, les uns contre les autres. Leurs branches touffues et entrelacées n'offrent qu'avec peine des routes tortueuses, que des ronces embarrassent encore : là, des cimes énormes succombent sous le poids des années ou par la violence des vents; elles tombent avec effort sur des troncs antiques qui gisaient à leurs pieds, et recouvraient d'autres troncs à demi pourris. L'on n'entend dans ces affreuses solitudes, dans ce séjour rude et sauvage, que les cris rauques et funèbres d'oiseaux voraces, les hurlements des ours qui cherchent une proie, le fracas d'un torrent qui se précipite d'une roche escarpée, rejaillit en vapeur, et fait gronder les échos de ces lieux bruts et incultes, ou le bruit des rochers que la main du temps fait rouler au milieu de ces forets retentissantes.

Là habitent, dans des cavernes, des hommes durs, féroces, indomptables, ne vivant que de leur chasse, ne se nourrissant que de sang, et ne désirant que de le boire dans le crâne de leurs ennemis. Lorsque l'hiver vient étendre ses glaces sur ces apres contrées, qu'il répand à grands flots la neige, que les eaux cessent de couler, se glacent et dureissent; que les fleuves sont changés en masse solide, capable de soutenir les plus lourds fardeaux, et que la mer ne présente plus qu'une plaine rigide de glace dure

et compacte, ces hommes féroces sortent de leurs tanières. Tout va leur servir de chemin; ils trouveront même, sur la mer et sur les fleuves, des routes plus sûres, plus courtes et moins embarrassées que celles qui traversent leurs forêts. La massue d'une main et la hache de l'autre, ils partent pour aller au loin surprendre les animaux dont ils se nourrissent, et enlever des bourgades entières pour servir à leurs repas inhumains. Ils vont donner la mort ou peut-être la recevoir. Pressés par la faim, agités par la férocité, pleins de courage, de cruauté et de force, s'animant par le souvenir de leurs victoires passées, cherchant à s'étourdir sur le danger qui les menace, ils profèrent à haute voix l'expression de leurs sensations profondes et horribles; ils crient, ils élèvent leurs voix avec effort, et tâchent d'en remplir tous les lieux qu'ils parcourent; un enthousiasme atroce s'empare de leur âme ; une espèce de chant sauvage, une chanson barbare sort de leur bouche avec leurs paroles de mort et de carnage.

Les Nuages.

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquesois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres, sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs, et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leur flancs

apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les groupes et les profils de cette tle aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraudes, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié: c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil. mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont, d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons, et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lucurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peutêtre était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île trèséloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et sit régner celui des ombres. Bientôt des étoilles innombrables et d'un

éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube, du matin, du midi et du soir, représentent les âges si fugitifs, de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse; la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes!

Paysages de la Suisse.

La beauté des paysages de la Suisse est un sujet inépuisable pour le poète et pour le peintre. Cependant, lorsqu'après avoir lu leurs descriptions et vu leurs tableaux, on voyage sur les Alpes, on sent vivement l'impuissance où est l'art de rendre sensibles les beautés sublimes de la nature. Ce calme et cette pureté de l'air qu'on y respire, l'aspect imposant de cent montagnes colossales enfoncées dans les nues et chargées de glaciers, la multitude de fleurs qui émaillent au printemps les pâturages des hauteurs et contrastent par la vivacité des couleurs avec la sombre verdure des bois d'arbres résineux : ces chalets solitaires adossés contre les rochers ou protégés par les tiges élancées des sapins; ces troupeaux qui animent les tapis de verdure, et que l'on voit pattre jusqu'aux bords des abîmes; la fraîcheur des eaux vives qui jaillissent sur les flancs des montagnes et dans tous les vallons; ces nappes d'eau bleuâtre qui remplissent plusieurs bassins des vallées et brillent dans le lointain; la situation pittoresque de tant de hameaux et d'habitations isolées: tous ces objets divers font sur le voyageur une impression que ni le pinceau de l'artiste, ni la plume du poète ne peut se flatter d'égaler. L'imagination peut se la figurer; cependant la réalité est encore au-dessus des effets de l'imagination; elle y ajoute toujours des incidents dont on n'a guère d'idée dans les pays de plaine. Tantôt ce sont des vapeurs qui couronnent la cime du rocher d'où se précipite un torrent, en sorte que la masse d'eau paraît tomber des nues; tantôt ce sont des brouillards blanchâtres qui remplissent les vallées et toute la région inférieure, au point de faire croire au voyageur, arrivé

au sommet d'une montagne, qu'il est entouré d'un vaste océan; tantôt c'est la foudre qui de toutes parts s'élance d'épais nuages d'une teinte de cuivre rouge, et sillonne les airs au-dessous du spectateur, autour duquel l'air conserve une sérénité parfaite; tantôt ce sont les derniers rayons du soleil qui éclairent les pyramides, plateaux et masses de glace au haut des Alpes, les transforment en objets fantastiques et leur prétent les couleurs les plus variées et les plus vives, les rapprochent de l'œil du spectateur, et leur laissent en se retirant une teinte pâle et grisâtre qui les a fait comparer à des fantômes gigantesques; quelquesois il semble que les arêtes et les brèches des rochers et des glaciers s'appuient sur des nuages et composent des citadelles aériennes, d'autres fois les nuages paraissent s'étayer à leur tour sur deux montagnes opposées, et former, en se rejoignant, une arcade immense audessous de laquelle on aperçoit en perspective un paysage riant, éclairé par le plus beau soleil. En un mot, la nature réserve toujours à l'étranger qui voyage en Suisse, et même à l'indigène, des sujets de surprise, et il serait souvent tenté de croire qu'il est transporté dans un monde nouveau.

Jérusalem.

Le mont Sion n'est pas, comme on pourrait le croire, une montagne détachée du sol de Jérusalem; cette montagne n'en est une que par rapport aux vallées voisines, car elle est à peu de chose près au niveau du terrain sur lequel est bâtie la cité sainte. Le mont Sion présente l'aspect d'une esplanade déserte; ces lieux qui ont répondu à la harpe de David, qui ont vu la splendeur de Salomon, ne sont plus traversés que par quelques étrangers qui passent, et par des morts qui viennent y reposer en attendant le dernier jugement; le mont Sion est devenu le cimetière de toutes les nations chrétiennes de Jérusalem. Nous avons vu de la montagne sainte, à l'ouest, les hauteurs de Saint-George, le champ du Foulon, le chemin de Bethléem, et plus loin le monastère de Saint-Elie; au sud, la colline d'Haceldama ou du Champ du sang:

à l'orient, la vallée de Siloé, le mont des Offenses; il y a là, comme vous devez le juger, bien autre chose qu'une belle vue, qu'un beau paysage; chaque colline, chaque vallée, chaque coin de terre qu'on découvre, nous rappelle un souvenir de notre éducation, un souvenir de ce que nous avons appris dans notre enfance. Je dois vous faire ici une remarque que d'autres voyageurs ont pu faire comme moi: c'est que l'impression que fait d'abord sur nous le spectacle de toutes ces merveilles saintes, nous ramène naturellement sous le toit paternel; et nous reporte aux premiers jours et aux premières études de la vie; elle tempère ainsi, elle adoucit en quelque sorte ce que les images de cette Jérusalem désolée ont d'amer, de triste et de douloureux.

Après avoir parcouru le mont Sion, nous avons demandé à visiter la voie Douloureuse; nous avons passé le long des murs extérieurs de Jérusalem, laissant a droite la vallée de Josaphat, et nous sommes rentrés dans la ville par la porte Saint-Etienne; cette porte se trouve dans la direction de la rue du Prétoire. Assez de voyageurs ont énuméré et fidèlement décrit toutes les stations de la voie Douloureuse, l'arcade de l' Ecce Homo, le lieu de la flagellation, l'endroit où Marie rencontra son fils marchant au Calvaire, les différentes chutes de l'homme-Dieu accablé sous le poids de l'instrument de son supplice, la place où Simon le Cyrénéen se chargea de la croix; la maison de Véronique qui, pleine de compassion, essuya avec son voile le sang, les crachats et l'ordure qui couvraient la face du Christ, action touchante à laquelle la nature elle-même semble s'être associée, et dont le souvenir nous est conservé par une fleur des champs. Dans les villes de la Grèce et de l'Asie, c'étaient des colonnes de marbre qui conduisaient notre marche à travers les ruines; ici ce sont des masures, des pierres brutes, ou des bornes grossières, et leur aspect annonce assez que ce ne sont point les grandeurs de la terre qui ont passé par ce chemin ; l'humilité chrétienne se révèle jusque dans les dernières traces de l'homme-Dieu; aucune inscription ne vous fait reconnaître la route que vous suivez, mais tous ces lieux saerés restent dans la mémoire des petits enfants, car il sont devenus l'héritage des générations chrétiennes de Jérusalem; ils sont aussi dans la mémoire des pèlerins, et si la dévastation passait encore sur la ville sainte, on verrait des fidèles accourir de tous les coins de l'Orient, de toutes les régions de la terre, pour indiquer les vestiges révérés de la Passion.

L'antiquité païenne, dans son Olympe, n'avait point vu de dieu humble, de dieu pauvre, de dieu souffrant; aussi dans ce temps les prières étaient-elles boiteuses, et l'humanité cherchait en vain des sympathies dans le ciel. C'est dans ce chemin que nous parcourons maintenant qu'il s'est fait un mystérieux accord entre la faiblesse et la toute-puissance, entre la misère et la grandeur, entre le ciel et la terre ; c'est là que la Divinité est descenduc jusqu'à l'homme, et que l'homme a pu monter jusqu'à la Divinité; qu'un Dieu s'est associé aux douleurs humaines, et que les douleurs humaines ont pris à leur tour quelque chose de divin. Pour connaître cette religion d'un Dieu souffrant, il n'est pas nécessaire d'avoir un grand génie ni une grande science; il suffit d'avoir bu au calice amer de la vie. Or, qui n'a pas souffert ici-bas; qui n'a porté aussi sa croix dans ce monde, et qui n'a passé par cette voie qui mène au Calvaire? Voilà ce qui nous explique pourquoi le christianisme fit d'abord des progrès si rapides, car tout le genre humain souffrait; voilà ce qui nous explique pourquoi la religion du Christ s'est étendue partout, car partout il y a de la douleur; et pourquoi aussi elle vivra toujours, car il y aura toujours sur la terre des souffrances, des misères et des pleurs.

DESCRIPTIONS.

L'Aurore et le lever du Soleil.

Ouel spectacle pour un amant de la simple nature! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites tles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne; et, se brisant dans leur chute, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs et leur inconstance. Je crois être le Dieu de la source qui bouillonne à mes côtés: ce siège, revêtu de mousse, semble être le trône où la nature m'a permis de monter; elle veut sans doute que je règne sur ces lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi, et qui semblent percer le sein aride des rochers, pour les couronner ensuite de leurs feuilles! Le jour commence à se méler avec les ombres de la nuit; mais l'ombre s'élève insensiblement: on dirait que le voile qui couvrait la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire : les astres qui y sont attachés palissent et semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que, du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voutes des cieux un voile semé de saphirs; les étoiles brillantes qui l'éclairent semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore; mais leurs efforts sont vains; tout l'orient se pare des plus riches couleurs; la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux : un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres : et déjà. des cabanes voisines, je vois sortir des torrents de fumée, qui annoncent la fuite du repos et le règne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'aurore l'empire du matin; mais; contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente, qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'aurore esi rapide. Image naturelle du plaisir, rien n'est si brillant que son approche, rien n'est si court que sa durée! Un feu

plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'était parce : le roi des astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre, et ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel; la tête des montagnes les plus reculées laisse déjà voir la moitié de son globe, qui paraît être composé d'une lumière tremblante et bleuàtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pale dans son centre. L'astre monte et commence à former dans sa marche une ligne courbe: son globe se rétrécit, sa lumière s'épure, et ses rayons, plus prompts et plus ardents, vont bientot sécher, par une chaleur modérée, l'humidité de la terre et les présents de l'aurore ; les vapeurs douces qu'ils enlèvent forment en l'air des nuages légers qui, portés sur l'aile de l'inconstance et des zéphyrs, ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des cieux. Quels objets! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe? Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes?

La Mer.

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses; elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos; cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes, dont le pied

et les racines sont couverts de l'élément liquide; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau; nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général; on les voit se porter quelquesois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder, et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent : ici sont des mouvements intestins, des bouillonnements, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir; au-delà, j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonier devient inutile, où il faut rester et périr; enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des poles, et viennent, comme des montagnes flottantes, voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer. Des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue; les uns couverts d'écailles légères en traversent avec rapidité les différents pays; d'autres chargés d'une épaisse coquille se trainent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable; d'autres, à qui la nature a donné des nageqires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs; d'autres enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers: tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières; le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquesois de terre ferme, de coquillages, de rochers; et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

Merveilles de la Nature, même dans les plus petits Objets.

Prenez une loupe, et voyez la nature redoubler pour ainsi dire, de soins à mesure que ses ouvrages diminuent de volume. Voyez l'or, la pourpre, l'azur, la nacre et tous les émaux dont elle embellit quelquesois la cuirasse du plus vil insecte. Voyez le réseau chatoyant dont elle tapisse l'aile du ciron. Voyez cette multitude d'yeux, ce diadème clairvoyant dont elle s'est plu à ceindre la tête de la mouche. Il semble à qui contemple la création sous tous ses rapports, que la délicatesse essaie partout de l'emporter sur la magnificence. L'œil de la baleine ou de l'éléphant présente à l'examen des détails que leur petitesse dérobe à l'œil de l'observateur; et ces détails ne sont pas, à beaucoup près, les derniers où le travail s'arrête; et ces mêmes parties, et celles dont elles se composent, se retrouvent dans la rétine, dans la cornée du moucheron, que dis-je? de l'animalcule dont, avant les inventions de l'optique, on n'avait pas soupconné l'existence!

A mesure que le microscope s'est perfectionné, on a vu la vie poindre de toutes parts. Les moindres atomes sont devenus des mondes habités, et les moindres gouttes de liqueur, des mers poissonneuses; et tous ces êtres imprévus ont des organes dont les moindres pièces sont à leurs masses totales dans les mêmes proportions que chez les animaux gigantesques: car enfin ils ont leurs besoins, leurs intérêts, leur instinct, leurs mœurs, leurs amours, leurs guerres; ils s'agitent, ils se nourrissent, ils se conservent, ils se reproduisent. C'est un monde aussi réel que le nôtre, aussi ancien que le nôtre; un monde qui a peut-être audessous de lui d'autres mondes qui lui sont ce qu'il est pour nous.

Oscrez-vous croire, après cela, que la nature néglige quelque chose? Non, elle est la même en tout; et un tourbillon d'atomes confusément agités au gré du moindre souffle, n'est pas plus indifférent pour la puissance qui les régit, que tout un tourbillon solaire; un grain de poussière est pesé aussi rigoureusement dans

le devis de la création, que l'astre qui roule dans les cieux; il presse, il cède, il résiste, il influe sur ce qui l'entoure; il exerce, en raison de sa masse, tous les attributs qui appartiennent à la masse totale de la matière; la nature ne l'abandonnera pas plus au hasard que le globe de Jupiter ou de Saturne. En effet, supposez-le, ce grain, de plus ou de moins dans la somme totale des choses, tout s'en ressent, tout est changé, et l'univers cesse d'être ce qu'il est.

Le Fraisier, ou le monde d'Insectes sur une plante.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes; mais il y en vint à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, ou, pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres, allongées en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes: quelques-unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges; qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tour-

billonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier qui s'élèvent en formant avec l'axe du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œuss, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil; mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout-àfait inconnues; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sur ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient les moyens de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire, dans la seule épaisseur d'une feuille ; les guépes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et l'on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans un lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples éma-

nations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quatrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas d'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope avec des recherches infinies. Leurs yeux mêmes sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelque ligne de distance, tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui est tout-àfait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayon-

nants. Or la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre que le physicien Leeuwenhock y en a compté des milliers. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes faconnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable ; les nectaires, des fleuves de sucre ; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur que je ne l'aie vue composée d'une matière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs rielles reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter, au lieu de descendre; se mettre en rond, au lieu de se mettre de niveau, s'élever en l'air, au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur éhapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et, parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout, qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères se doivent voir des jeunesses d'un matin, et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

Les Arbres et les Plantes funéraires.

La nature a planté dans tous les sites du globe des végétaux propres à changer en parfum le méphitisme de l'air, et à servir de décoration aux tombeaux par leurs formes mélancoliques et religieuses. Parmi les plantes, la mauve rampante avec ses fleurs rayées de pourpre, et l'asphodèle avec sa longue tige garnie de belles fleurs blanches ou jaunes, se plaisent à croître sur les tertres funèbres. C'est ce que prouve cette inscription gravée sur un tombeau antique: » Au dehors je suis entouré de mauve et d'aspho- » dèle, et au dedans je ne suis qu'un cadavre ». Les fleurs de l'asphodèle produisent des graines dont les anciens croyaient que les morts faisaient leur nourriture, et dont les vivants tirent quelquesois parti. Suivant Homère, après avoir passé le Styx, les ombres traversaient une longue plaine d'asphodèles.

Quant aux arbres funéraires, j'en trouve de deux genres, répandus dans les divers climats: tous deux ont des caractères opposés. Ceux du premier laissent pendre jusqu'à terre leurs branches longues et menues, et on les voit flotter au gré des vents. Ces arbres paraissent comme échevelés, et déplorant quelque infortune: tel est le cazarina des tles de la mer du Sud, que les naturels ont grand soin de planter auprès des tombeaux de leurs ancêtres. Nous avons chez nous le saule pleureur ou de Babylone: c'était à ses rameaux que les Hébreux captifs suspendaient leurs lyres. Notre saule commun, lorsqu'il n'est pas étêté, laisse pendre aussi l'extrémité de ses branches, et prend alors un caractère mélancolique. Shakespeare l'a fort bien senti et exprimé dans la chanson du Saule, qu'il met dans la bouche de Desdemona, prête à terminer ses malheureux jours. Il y a aussi, dans plusieurs autres genres d'arbres, des espèces à longue chevelure: tels sont certains frênes, un figuier de l'Ile-de-France dont les fruits trainent jusqu'à terre, et les bouleaux du Nord.

Le second genre des arbres funèbres renferme ceux qui s'élèvent en obélisque ou en pyramide. Si les arbres à chevelure semblent porter nos regrets vers la terre, ceux-ci semblent diriger avec leurs rameaux nos espérances vers le ciel: tels sont, entre autres, le cyprès des montagnes, le peuplier d'Italie, et les sapins du Nord. Le cyprès, avec son feuillage flottant et tourné en spirale, ne ressemble pas mal à une longue quenouille chargée de laine, telle que les poètes en imaginaient entre les mains des Parques qui filaient nos destinées. Les peupliers d'Italie ne sont autre chose, suivant l'ingénieux Ovide, que les sœurs de Phaéton qui déplorent le sort de leur frère, en élevant leurs bras vers les cieux. Quant au sapin, je n'en connais point de plus propre à décorer les tombeaux: c'est un usage auquel l'emploient fréquemment les Chinois et les Japonais. Ils le regardent comme un symbole de l'immortalité. En effet, son odeur aromatique, sa verdure sombre et perpétuelle, sa forme pyramidale qui semble fuir jusque dans les nues, et ce je ne sais quoi de gémissant que ses rameaux font entendre quand les vents les agitent, semblent faits pour accompagner magnifiquement un mausolée, et pour entretenir en nous le sentiment de notre immortalité.

Plantons donc ces arbres pleins d'expressions mélancoliques sur les sépultures de nos amis. Les végétaux sont les caractères du livre de la nature, et un cimetière doit être une école de morale.

C'est là qu'à la vue des puissants, des riches et des méchants réduits en poudre, disparaissent toutes les passions humaines. l'orgueil, la cupidité, l'avarice, l'envie; c'est là que se réveillent les sentiments les plus doux de l'humanité, au souvenir des enfants, des époux, des pères, des amis; c'est sur leurs tombeaux que les peuples les plus sauvages viennent apporter des mets, et que les peuples de l'Orient distribuent des vivres aux malheureux. Plantons-y au moins des végétaux qui nous en conservent la mémoire. Quelquesois nous nous élevons des urnes, des statues: mais le temps détruit bientôt les monuments des arts, tandis qu'il fortifie chaque année ceux de la nature. Les vieux ifs de nos cimetières ont plus d'une fois survéeu aux églises qu'ils y ont vu bătir. Ombrageons ceux de la patrie des végétaux qui caractérisent les diverses tribus des citoyens qui y reposent; qu'on voie croître sur les fosses de leurs familles ceux qui les ont fait vivre pendant leur vie, l'osier des vanniers, le chêne des charpentiers, le cep des vignerons; mettons-y surtout des végétaux toujours verts, qui rappellent des vertus immortelles, plus utiles encore à la patrie que des métiers et des talents; que les pâles violettes et les douces primevères fleurissent chaque printemps sur les tertres des enfants qui ont aimé leurs pères; que la pervenche plus chère aux amants que le myrte amoureux, étale ses fleurs azurées sur le tombeau de la beauté toujours chaste et fidèle; que le lierre embrasse le cyprès sur celui des époux unis jusqu'à la mort; que le laurier y caractérise les vertus des guerriers; l'olivier, celle des négociateurs; enfin, que les pierres, gravées d'inscriptions à la louange de tous ceux qui ont bien mérité des hommes, y soient ombragées de troènes, de tuyas, de buis, de genièvre, de buissons ardents, de houx aux graines sombres, de chèvre-feuilles odorants, de majestueux sapins. Puissé-je me promener un jour dans cet élysée, éclairé des rayons de l'aurore, ou des feux du soleil couchant, ou des pâles clartés de la lune, et consacré en tout temps par les cendres d'hommes vertueux! Puissé-je moi-même être digne d'y avoir un jour mon tertre entouré de ceux de mes enfants, surmonté d'une tuile couverte de mousse! C'est par ces décorations végétales que des nations entières ont rendu les tombeaux de leurs ancêtres si respectables à leur postérité. Dans ce jardin de la mort et de la vie, du temps et de l'éternité, se formeront un jour des philosophes sensibles et sublimes. Là s'évanouiront les vaines illusions du monde, par le spectacle de tant d'hommes que la mort a renversés; la renaîtront les espérances d'une meilleure vie, par le souvenir de leurs vertus.

Jésus-Christ peint par Raphaël.

La tête du Sauveur des hommes paraissait sortir des ténèbres que figurait un fond noir... Une auréole de rayons étincelait vivement autour de sa chevelure, d'où cette lumière voulait sortir. Sous le front, sous les chairs, il y avait une éloquente conviction qui s'échappait de chaque trait par de pénétrantes effluves.... Ses lèvres vermeilles venaient de faire entendre la parole de vie, et le spectateur en cherchait le retentissement sacré dans les airs, il en demandait les ravissantes paraboles au silence, il l'écoutait dans l'avenir, la retrouvait dans les enseignements du passé..... Enfin l'Evangile était tout entier traduit par la simplicité calme de ces adorables yeux où l'âme troublée se réfugiait, où toute la religion se lisait en une seule expression magnifique et suave qui semblait répéter : aimez-vous les uns les autres! Cette peinture inspirait une prière, commandait le pardon, tuait l'égoisme, réveillait la charité..... Le triomphe de Raphaël était complet, car on oubliait le peintre : et partageant le privilége des enchantements de la musique, son œuvre vous jetait sous le charme puissant des souvenirs... Le prestige de la lumière agissait encore sur cette merveille; et par moments, il semblait que la tête s'élevait dans un lointain magique, au sein de quelque nuage.

DEFINITIONS.

La Bible.

L'Ecriture surpasse en naïveté, en vivacité, et en grandeur tous les écrivains de Rome et de la Grèce. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particuliòrement le dernier, que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes; par exemple, celui qui commence ainsi: » Le Dieu des Dieux, le Seigneur a parlé, et il » a appelé la terre, » surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu aux yeux duquel » les Royaumes ne sont qu'un » grain de poussière; l'univers qu'une tente qu'on dresse au-» jourd'hui, et qu'on enlève demain ». Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie, déplorant les maux de son peuple; ou à Nahum, voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination; il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel, dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui; et cherchez, dans les plus sublimes originaux de l'antiquité, quelque chose qu'on puisse leur comparer. Au reste, tout se soutient dans l'Ecriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale; enfin, il y a autant de différence entre les poètes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de

divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine.

L'Ecriture Sainte.

Entre tous les avantages qui relèvent l'excellence et le prix de l'Ecriture sainte au-dessus de tous les autres livres, un des plus admirables est ce parfait tempérament avec lequel elle joint l'une à l'autre deux choses qui paraissent incompatibles, une grande douceur et une grande majesté, un air simple et facile, et une extraordinaire élévation. Quand on la lit, et qu'on la médite, c'est comme un nouveau ciel qui s'ouvre, où l'on voit briller, pour ainsi dire, mille feux et mille lumières, et les rayons qu'elle envoie de toute part étonnent les yeux, et les éblouissent à mesure qu'elle les éclaire. Ce caractère est si sensible qu'il se fait remarquer de soi-même, et que l'on en peut aisément tirer une preuve certaine de sa divinité; on ne voit paraître dans ce livre, ni art, ni étude, ni philosophie, ni rhétorique, ni éloquence mondaine; et néanmoins, dépourvu de tous ces ornements, il ne laisse pas d'avoir ce que tout l'art du monde ne saurait donner; savoir, une souveraine autorité qui imprime le respect dans l'âme de ses lecteurs avec une douceur qui attire et captive leur attention. Or, n'est-ce pas là une preuve convaincante qu'il n'y a que Dieu qui puisse en être l'auteur? Au reste, si vous demandez pourquoi ces deux choses devaient ainsi se rencontrer dans les saintes Ecritures, il n'est pas difficile d'en donner la raison: c'est un livre que le Saint-Esprit a dicté, et qui contient les plus hauts mystères de Dieu; il fallait donc, nécessairement, qu'il y eut un air de majesté répandu dans ses principales parties, qui eut rapport à la dignité de son Auteur et à l'excellence de sa matière ; et puisque c'était un ouvrage destiné à l'instruction et à la consolation des hommes, et qu'il devait être mis entre les mains des plus simples, il fallait qu'il eût de la proportion avec la condition de ceux pour qui il était composé, et conséquemment, qu'il eût de la simplicité et une sorte de familiarité. La Sagesse divine a voulu

pour ces raisons faire un juste accord de ces deux choses; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette majesté et cette douceur ne se trouvent pas seulement dans quelques endroits de l'Ecriture, mais partout, et qu'elle ne renserme presque pas un chapitre, ni une histoire, ni un discours, où l'on ne les découvre, avec un peu de réflexion : cela se montre surtout, et plus particulièrement dans ces paraboles que les évangélistes rapportent, et dont Jésus-Christ avait coutume de se servir lorsqu'il enseignait les peuples; car d'un côté, la parabole est une espèce de langage figuré, familier et populaire, qui emprunte les images les plus communes et les plus connues, pour en faire naître d'autres plus prosondes et plus éloignées de la portée commune des esprits; c'est une façon d'instruire engageante, qui réveille l'esprit, et l'applique agréablement en lui donnant lieu, par ce qu'on lui dit, de méditer sur ce qu'on ne lui dit pas; d'une autre part, les choses que Jésus a cachées sous ses voiles sont les plus importants articles de sa doctrine, les secrets les plus relevés de la Providence et du salut des hommes : la matière en est sublime . et proportionnée à la grandeur de celui dont la parabole propose les mystères, la forme en est claire et facile, et proportionnée à notre capacité.

Le Riche et le Pauvre dans l'esprit du Monde et dans l'Ordre de la Providence.

Qu'est-ce qu'un riche dans l'esprit du monde? C'est un homme de jeux, de settes, de spectacles, d'amusements, dont toute la gloire consiste à être orgueilleusement frivole, tout le mérite à ne rien resuser à ses passions, et qui, ne mettant de bornes à ses désirs que celles de sa sortune, n'est grand le plus souvent qu'à force de crimes et de scandales.

Dans l'ordre de la Providence, c'est un ange de paix et de consolation placé entre Dieu et les hommes, pour achever la distribution des biens de la terre : c'est l'ambassadeur du ciel et comme l'apôtre de la Providence, obligé de la faire connaître à ceux qui l'ignorent, de la disculper auprès de ceux qui l'accusent. Et tel que l'astre du jour, dont la marche éclatante parle à tous les yeux de la gloire de son auteur, le riche, par ses bienfaits, parle au cœur de tous les hommes de la sagesse et de la bonté divines; et, selon qu'il est avare ou généreux, sensible ou inexorable, il devient pour les peuples un objet, ou de terreur, ou de consolation: un Dieu, s'il est bienfaisant; un monstre, s'il est barbare.

De même, qu'est-ce qu'un pauvre selon le monde? Hélas! quelles couleurs pourraient nous le dépeindre? C'est un être isolé, proscrit, triste rebut de la nature entière; qui semble, dit le sage, comme échappé à la Providence; qui rampe dédaigné sur la surface de la terre; à qui la misère a comme imprimé sur le front un caractère de honte et d'ignominie: errant, fugitif, et comme retranché du reste des humains, semblable à ces lieux que la foudre a frappés, et dont on n'approche qu'en tremblant, on ne le rencontre qu'avec peine, on ne l'approche qu'avec horreur; c'est, ce semble, lui faire grâce que de lui parler; l'humanité en lui n'a plus de droits, le malheur plus de dignité; on ne le plaint même pas, on ne le secourt qu'avec dégoût; et, réduit à rougir de son existence, il semble qu'en devenant malheureux, il a cessé d'être homme.

Dans l'ordre de la Providence, au contraire, un pauvre, c'est en quelque sorte le plus intéressant de ses ouvrages, et comme le secret de sa sagesse, qui a rendu le pauvre précieux et nécessaire au riche; qui a voulu que le riche fût le protecteur du pauvre, et le pauvre le sauveur des riches, qu'il délivre du danger des richesses sur la terre, en leur offrant les moyens de les convertir en charités qui leur servent à acheter le ciel; en sorte que le pauvre, dans l'ordre de la Providence, est tout à la fois un juge qui tient dans sa main le sort des grands et des riches, qui entasse sur leur tête ou des bénédictions ou des anathèmes.

C'est-à-dire, en un mot, que le riche et le pauvre dans l'ordre de la Providence, sont le contraire de nos idées: le riche en est le ministre, le pauvre en est le bien-aimé; le riche a ses ordres, et le pauvre a ses droits, l'un pour donner, l'autre pour recevoir. Et de même que cette Providence s'est reposée sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, sur les rois de la conduite des empires, elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres, et elle ne leur a donné plus de biens que pour les distribuer, à ceux qui en manquent, pour remplir par leurs largesses l'intervalle que la misère a mis entre eux et leurs frères.

L' Hypocrisie.

Quand je parle d'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, et qui fait les faux dévots; je la prends dans un sens plus étendu, et d'autant plus utile à votre instruction, què peut-être malgré vous-mêmes, serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun; car j'appelle hypocrite, qui-conque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres d'une vic criminelle. Or, en ce sens, on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, et que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs et d'hypocrites que parmi ceux que nous nommons faux dévots.

En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur! combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste et toute l'ostentation de la probité! combien de fourbes, insolents à vanter leur sincérité! combien de traîtres, habiles à sauver les dehors de la fidélité et de l'amitié! combien de sensuels, esclaves des passions les plus infames, en possession d'affecter la pureté des mœurs, et de la pousser jusqu'à la sévérité! combien de femmes libertines, fières sur le chapitre de leur réputation, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte et d'une parfaite régularité! Au contraire, combien de justes faussement accusés et condamnés! combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés et calomniés!

combien de dévots de bonne foi traités d'hypocrites, d'intrigants et d'intéressés! combien de vraies vertus contestées! combien de bonnes œuvres censurées! combien d'intentions droites mal expliquées, et combien de saintes actions empoisonnées!

Le Curé de campagne.

Le pasteur, sur lequel la politique peut-être ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes, voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme d'Etat qui les calme. Simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire du temps, pour ne leur laisser ni le désir de ses trompeuses promesses, ni le regret de ses fragiles félicités. A sa voix, d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux; à sa voix, ils courent en foule aux pieds de ce Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu, leur éternel héritage, qui doit les venger de cette exhérédation civile à laquelle une Providence qu'on leur apprend à bénir les a dévoués. Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les éléments même, fatiguent leur triste existence; dociles à cette voix paternelle qui les rassemble, qui les ranime, ils tolèrent, ils portent, ils oublient tout. Je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles; le sentiment toujours actif de cette autre vie qui nous attend, adoucit dans les pauvres toute l'amertume de la vie présente. Ah! la foi n'a point de malheureux : ces mystères de miséricorde dont on les environne, ces ombres, ces figures, le traité de protection et de paix qui se renouvelle, dans la prière publique, entre le ciel et la terre, tout les remue, tout les attendrit dans nos temples; ils gémissent, mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

Ce n'est pas tout: garant des promesses divines, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise, en quelque sorte, dès cette vie, par les secours, par les soins les plus généreux, les plus constants: je dis les soins: et peut-être, hommes superbes, n'avez-vous ja-mais compris la force et l'étendue de cette expression! Peignez-

vous es ravages d'un mal épidémique, ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infectes, habitées par la mort seule, incertaine sur le choix de ses victimes : hélas! l'objet le moins affreux qui frappe vos regards est le mourant lui-même; épouse, enfants, tout ce qui l'environne semble être sorti du cercueil pour y rentrer péle-méle avec lui. Si l'horreur du dernier moment est si pénétrante au milieu des pompes de la vanité, sous le dais de l'opulence, qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui arrache, quelle impression doit-elle produire dans les lieux où toutes les misères et toutes les horreurs sont rassemblées! Voilà ce que bravent le zèle et le courage pastoral. La nature, l'amitié, les ressources de l'art, le ministre de la religion seul remplace tout; seul au milieu des gémissements et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison, qui dévore tout à ses yeux, il l'affaiblit, il le détourne; ce qu'il ne peut sauver, il le console, il le porte jusque dans le sein de Dieu; nuls témoins, nuls spectateurs, rien ne le soutient; ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée, ces grandes faiblesses de la nature auxquelles on doit autant de vertus; son âme, ses principes, le ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense. Le monde, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connaît pas : s'occupet-il, hélas! d'un citoyen utile, qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré?

Le Monde.

Qu'est-ce que le monde, pour ceux mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui? Le monde! c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour vivre heureux, il faut pouvoir baiser ses fers, et aimer son esclavage. Le monde! c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour-à-tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde! c'est une terre

de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient par les oppositions d'humeurs et la contrariété des sentiments; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables; les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des ames grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien, se croient encore plus misérables; où tout ce qui platt ne platt jamais long-temps, et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre.

Voilà le monde; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence; c'est le monde dans son beau; c'est vousmêmes qui m'écoutez. Voilà le monde; et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire tel que vous le connaissez, et le sentez tous les jours vous-mêmes.

FABLES ET ALLEGORIES.

Le Singe.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un ane pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empécher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. » Au moins, disait-elle, je conserverai par la quelque ressemblance avec les hommes que j'ai long-temps imités. Etant singe je faisais des gestes comme eux; et, étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. »

A peine l'ame du singe fut introduite dans ce nouveau métier qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignit à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuait sa tête ridiculement, il faisait craquer son bec, il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer; elle était bien fâchée d'être un peu sourde et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muct. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent.

Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme; mais comme le Dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait saus cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant: » Ho! ho! je te reconnais; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'oterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. »

Le jeune Bacchus et le Faune.

Un jour le jeune Bacchus, que Silène instruisait, cherchait les Muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des Dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le Temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faulx.

Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune Faune, qui prétait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les Naïades et les autres Nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre; sa tête était couronnée de lierre et de pampre; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche, pendait sur son côté droit en écharpe, un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité.

Le Faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée

dans les forcts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : » Comment oses—tu te moquer du fils de Jupiter? » Le Faune répondit sans s'émouvoir : » Eh! comment le fils de Jupiter ose—t—il faire quelque faute? »

L' Académie silencieuse, ou les Emblèmes.

Il y avait à Amadan une célèbre Académie, dont le premier statut était conçu en ces termes: Les Académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible. On l'appelait l'Académie silencieuse, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé le Bâillon, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt; il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huisser de remettre au président ce billet: Le docteur Zeb demande humblement la place vacante. L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'Académie fut désolée de ce contre-temps; elle reçut, un peu malgré elle, un bel esprit de la cour, dont, l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée! Le président, chargé d'annocer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prende. Après avoir un peu rêvé, il sit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplir, qu'une goutte de plus eut fait déborder la liqueur: puis il sit signe qu'on introduisit le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et,

sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit du reste qu'il n'y avait plus de place à l'Académie; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains, on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'A-cadémie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remerciment. Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre cent, c'était celui de ses nouveaux confrères; puis en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous: Ils n'en vaudront ni moins ni plus (0100.) Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre un devant le nombre, cent, et il écrivit: Ils en vaudront dix fois davantage (1100.)

Les Harmonies de la Nature.

Soyez mes guides, filles du ciel et de la terre, divines Harmonies! C'est vous qui assemblez et divisez les éléments; c'est vous qui formez tous les êtres qui végètent, et tous ceux qui respirent. La nature a réuni dans vos mains le double flambeau de l'existence et de la mort. Une de ses extrémités brûle du feu de l'amour, et l'autre de ceux de la guerre. Avec les feux de l'amour vous touchez la matière, et vous faites naître le rocher et ses fontaines, l'arbre et ses fruits, l'oiseau et ses petits, que vous réunissez par de ravissants rapports. Avec les feux de la guerre vous enflammez la même matière, et il en sort le faucon, la tempête et le volcan, qui rendent l'oiseau, l'arbre et le rocher aux élé-

ments. Tour-à-tour vous donnez la vie et vous la retirez, non pour le plaisir d'abattre, mais pour le plaisir de créer sans cesse. Si vous ne faisiez pas mourir, rien ne pourrait vivre; si vous ne détruisiez pas, rien ne pourrait renaître. Sans vous, tout serait dans un éternel repos: mais partout où vous portez vos doubles flambeaux, vous faites naître les doux contrastes des couleurs, des formes, des mouvements. Les amours vous précèdent, et les générations vous suivent. Toujours vigilantes, vous vous levez avant l'astre des jours, et vous ne vous couchez point avec celui des nuits. Vous agissez sans cesse au sein de la terre, au fond des mers, au haut des airs. Planant dans les régions du ciel, vous entourez ce globe de vos danses éternelles, vous étendez vos cercles infinis d'horizons en horizons, de sphères en sphères, de constellations en constellations; et, ravies d'admiration et d'amour, vous attachez les chaînes innombrables des êtres au trône de celui qui est.

O filles de la sagesse éternelle! Harmonies de la nature! tous les hommes sont vos enfants: vous les appelez par leurs besoins aux jouissances, par leur diversité à l'union, par leur faiblesse à l'empire. Ils sont les seuls de tous les êtres qui jouissent de vos travaux, et les seuls qui les imitent; ils ne sont savants que de votre science; ils ne sont sages que de votre sagesse; ils ne sont religieux que de vos inspirations. Sans vous, il n'y a point de beauté dans les corps, d'intelligence dans les esprits, de bonheur sur la terre et d'espoir dans le ciel.

Les deux Voisins.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant: Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et més enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge un fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté: car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goutait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientot y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et, dans chacun, plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et, quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant: car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi. Que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

En regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour obsesver ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il apercut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère. Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à

l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit. Pourquoi s'inquiéter? jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

La Mort et son Cortége au pied du Trône de Pluton.

Au pied du trône était la Mort pâle et dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies; les Haines injustes; l'Avarice, qui se ronge elle-même; le Désespoir, qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée qui renverse tout; la Trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elles a faits; l'Envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété, qui se creuse elle-même au abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les Spectres hideux, les Fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les Songes affreux, les Insomnies aussi cruelles que les tristes Songes : toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite.

MORALE RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

L'Etre Suprême.

L'Etre divin est réellement le seul Etre positif qui mérite cette dénomination. Il est seul, et seul il vit, parce que son existence et sa vie ne sont point des accidents. Il est l'être unique, il est l'être des êtres. Il n'y a point, il ne saurait y avoir d'être hors de lui, parce que les seules qualités positives qu'il nous soit donné de connaître, prennent leur source en lui. Le bon, le beau, le juste, l'honnéte émanent de son sein, et font partie de son essence; le mauvais, le difforme, l'injuste, le déshonnête sont ses négations. Il est l'être nécessaire; car sans lui les mondes cussent éternellement dormi dans le néant. Ce globe qui me porte me montre mille formes changeantes; l'organisation des végétaux, le mouvement des fluides, les diverses configurations des solides, et le mélange des uns et des autres, lui prêtent une apparence de fécric. Les animaux le parcourent en tous sens comme des ombres fugitives; l'homme lui-même vient en tremblant hasarder quelques pas sur ce théâtre d'illusions. Il y commence un rôle qu'il doit continuer ailleurs. Comme je l'ai dit, partout l'étre m'échappe, et je ne vois que Dieu qui en mérite le titre, parce que seul il en possède les attributs. Je ne saurais rien expliquer sans lui. La gravitation des solides, la végétation de la plante, l'assimilation des sucs dans les corps animés, la sensibilité qui natt du jeu de leurs organes, les perceptions qu'elles laissent dans le cerveau, les relations qui en résultent, la moralité qui s'attache à celles-ci, tous ces phénomènes, dis-je, me confondent, me tourmentent, me désolent où il n'est pas; tout se développe, s'explique et marche avec ordre dès que l'on fait intervenir sa présence. Je dirai donc de lui, et je dirai de lui seul, qu'il est.

Le Sentiment de la Divinité.

Avec le sentiment de la divinité, tout est grand, noble, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui tout est faible, déplaisant et amer au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte et à Rome, en montrant à leurs habitants vertueux et pauvres les dieux pour protecteurs et pour concitoyens. Ce fut sa destruction qui les livra riches et vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres dieux dans l'univers que l'or et les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune, dès que ce sentiment disparaît de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une noire mélancolie, et enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est constant, il se donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ses pompes et ses délices, cesse de lui paraître une vie, quand elle cesse de lui paraître immortelle et divine.

Quel que soit le désordre de nos sociétés, cet instinct céleste se platt toujours avec les enfants des hommes. Il inspire les hommes de génie en se montrant à eux sous les attributs éternels. Il présente au géomètre les progressions ineffables de l'infini, au musicien des harmonies ravissantes, à l'historien les ombres immortelles des hommes vertueux. Il élève un Parnasse au poète, et un Olympe au héros. Il luit sur les jours infortunés du peuple. Il fait soupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie, après les saints couverts de neige de ses montagnes. Il erre sur les vastes mers, et rappelle des doux climats de l'Inde le matelot européen aux rivages orageux de l'Occident. Il donne une patrie à des malheureux, et des regrets à ceux qui n'ont rien perdu. Il couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, et les tombeaux de nos pères des espérances de l'immortalité. Il repose au milieu des villes tumultueuses, sur les palais des grands rois, et sur les temples augustes de la Religion.

Souvent il se fixe dans les déserts, et attire sur des rochers les

respects de l'univers. C'est ainsi qu'il vous a couvertes de majesté, ruines de la Grèce et de Rome, et vous aussi, mystérieuses pyramides de l'Egypte! C'est lui que nous cherchons sans cesse au milieu de nos occupations inquiètes; mais, dès qu'il se montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événements qu'on nomme des coups du ciel, ou dans quelques—unes de ces émotions sublimes, indéfinissables, qu'on appelle par excellence des traits de sentiment, son premier effet est de produire en nous un mouvement de joie très—vif, et le second de nous faire verser des larmes. Notre ame, frappée de cette lucur divine, se réjouit à la fois d'entrevoir la céleste patrie et s'afflige d'en être exilée.

Influence du Catholicisme sur les Beaux-Arts.

C'est quand un culte pompeux exige de magnifiques temples, des cérémonies imposantes, un appareil éclatant; c'est quand la Religion offre aux yeux les objets sensibles de la vénération publique, quand la terre et le ciel sont peuplés d'êtres surnaturels, à qui l'imagination peut prêter une forme; c'est alors, dis-je, que les arts encouragés, ennoblis, atteignent le faite de leur splendeur et de leur perfection. L'architecte, appelé aux honneurs et à la fortune, conçoit le plan de ces basiliques, de ces cathédrales dont l'aspect imprime un effroi religieux, dont les riches murailles sont décorées des chefs-d'œuvre de l'art. Ce temple, ces autels sont parés des marbres et des métaux précieux dont la sculpture a fait des anges, des bienheureux, des images d'hommes illustres. Les chœurs, les jubés, les chapelles sont ornés de tableaux appendus de toutes parts. Ici, Jésus meurt sur la croix; là, sur le Thabor, il resplendit de tout l'éclat de la majesté divine. L'art, si ami de l'idéal, lui qui se complatt uniquement dans le ciel, y va chercher ses créations les plus sublimes, un saint Jean, une sainte Cécile. une Marie surtout, cette Patronne de toutes les âmes tendres, cette Vierge, modèle de toutes les mères, médiatrice de grâce, placée entre l'homme et son Dieu, être auguste et touchant, dont aucune autre religion n'offre la ressemblance ni le modèle. Durant les solennités, les étoffes les plus recherchées, les broderies, les pierres précieuses recouvrent les autels, les prêtres, les vases, et jusqu'aux cloisons du saint lieu. La musique en complète le charme par les chants les plus ravissants, par l'harmonie des orchestres. Ces encouragements si efficaces se renouvellent en cent lieux divers; les métropoles, les paroisses, les monastères, les simples oratoires, voulant briller à l'envi, et captiver toutes les puissances de l'ame religieuse. Les célèbres écoles d'Italie et de Flandre ont fleuri sous cette influence, et les plus beaux ouvrages qui nous en restent, attestent la magnificence des encouragements que leur prodigua le culte catholique.

La dureté envers les Indigents.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eut été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche; car la pitié, qui paraît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère; et, en les secourant, on achète le droit de les insulter.

Mais s'il était permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre; si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue: » Que me reprochezvous? vous dirait-il, une vie oiseuse et des mœurs inutiles et errantes? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements de la volupté. Je puis être un serviteur inutile; n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? Ah! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas; mais quel

usage faites-vous des vôtres? Je ne devrais pas manger parce que je ne travaille point: mais étes-vous dispensé vous-même de cette loi? N'étes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse? Ah! Dieu jugera entre vous et moi; et devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines. »

Offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères; adoucissons du moins, par notre humanité, le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout-à-fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théatre; on honore des malheurs feints, d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux; et votre frère que vous rencontrez au sortir de là, couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible; et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion! et vous ne daignez pas l'entendre, et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse! Ame inhumaine, avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre? Le spectacle d'un homme souffrant n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié?

L'emploi des richesses.

Comme riches, la religion vous apprend à craindre et à respecter les richesses: elles sont en effet, ou les plus grands de tous les maux, ou les plus grands de tous les biens. Quand la cupidité cherche à se les procurer, il n'y a plus de sûreté parmi les hommes; l'amitié est indignement trahie; la droiture et la bonne foi disparaissent; le sang coule de toutes parts; les poisons se préparent; la nature devient féroce. Quand l'avarice les entasse et les resserre, l'industrie utile est découragée; les arts nécessaires languissent; les maisons de miséricorde tombent; les pauvres

Digitized by Google

meurent. Quand la volupté ou le luxe les dissipe, les mœurs ne sont plus, le mariage n'est que l'annonce du divorce; les différentes conditions se confondent; le superflu absorbe le nécessaire; une fausse magnificence couvre une misère générale; les grands se ruinent et cessent d'être grands; la nation baisse; on cherche en vain l'ancienne dignité et l'âme des aïeux, on ne trouve dans leurs descendants que leurs noms et leurs titres.

Mais quand la charité distribue les richesses, elles sont alors la toute-puissance de l'homme; elles créent, pour ainsi dire, un monde nouveau dans l'ordre physique; elles font circuler en tout lieu l'abondance et la vie; elles sont l'aiguillon et la récompense du travail; elles cherchent le mérite; elles préviennent l'indigence; elles essuient les larmes des malheureux; elles brisent les chaînes des captifs; elles raffermissent la pudeur chancelante; elles font rentrer sans crainte le mariage dans ses légitimes droits; elles peuplent les déserts; elles redonnent la fertilité aux campagnes abandonnées; elles ne rappellent pas du tombeau les Lazares ensevelis depuis quatre jours, mais elles empêchent les Lazares mourants d'y descendre.

Ainsi le riche miséricordieux n'est pas simplement un homme, c'est la Providence elle-même rendue visible, et appliquée d'une manière sensible au bonheur du monde.

LETTRES.

Madame de Sévigné à sa Fille.

Voici un terrible jour, ma chère enfant; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous: c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai long-temps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous, je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable: comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée, depuis quatorze mois ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir, je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il mé semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager! je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! nous voilà dans les lettres.

Voiture à Mademoiselle de Rambouillet.

Mademoiselle

Je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture; ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Génes. Vous cussiez eu peur sans doute, Mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez eru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter; j'avais écrit, dès le soir, à leur capitaine, de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout, je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé: j'ai dit que j'étais Savoyard, et, pour passer pour cela, j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible comme M. de Vaugelas: sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je fairai jamais de beaux discours qui me vail-

lent tant, et, s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis à l'Académie, je me fusse piqué de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé a Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

Voyez, Mademoiselle, combien de périls j' ai courus dans un jour. Enfin, je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer.

Le Duc de Montausier au Dauphin, sur la prise de Philipsbourg.

Je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philipsbourg; vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et Vauban. Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure et d'intrépidité; ce sont des vertus héréditaires dans votre maison; mais je me réjouis avec vous de ce que vous étes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui et oubliant les vôtres: c'est sur quoi je vous fais mon compliment.

Le Marquis de Feuquières à Louis XIV, en faveur de son fils.

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire avant de la quitter que de me jeter aux pieds de Votre Majesté. Si je croyais avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserais prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à Votre Majesté: et, quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable.

J'espère, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous étes l'ima-

ge de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrais avoir expiées de mon sang. Ce sont celles, Sire, qui ont donné à Votre Majesté de l'éloignement pour moi, et qui sont cause que je meurs dans mon lit au lieu d'employer à votre service les derniers moments de ma vie et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité.

Sire, au nom de ce roi des rois devant qui je vais parattre, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique, que je laisse dans ce monde sans appui, sans bien: il est innocent de mes malheurs, il est d'un sang qui a toujours bien servi Votre Majesté. Je prends confiance en la bonté de votre cœur; et, après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour Votre Majesté toutes les prospérités que méritent vos vertus.

Madame de Maintenon à sa Nièce.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités; je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr, et comment vous négligerai-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne convient point.

Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez; et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis pas prévenue contre vous; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'E-vangile par cœur: et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes!

Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui faira la votre, et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever même audessus de moi : ne vous flattez point ; je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien.

Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes, et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile, je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et vous avez tort de m'y obliger.

Lettre de Racine à son Fils.

C'est tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie. Comme je serai quinze jours sans vous voir, et que vous étes continuellement présent à mon esprit, je ne puis m'empécher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très-importantes pour votre conduite.

La première, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter la réputation d'être un parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un jeune homme puisse avoir dans le pays où vous entrez. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les avis de M.r et M.me Vignan, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, et cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures, et surtout de l'Histoire de France, dont je vous demanderai à voir des extraits.

Vous savez ce que je vous ai dit des opéra et des comédies; on en doit jouer à Marly: il est très-important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller; et ils auraient très-méchante opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentiments. Je devais, avant toute chose, vous recommander de songer toujours à votre salut, et de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion.

Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenait que vous êtes indévot, et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils; donnez-moi souvent de vos nouvelles.

Lettre de Cécile Laforet à son fils.

Ne l'afflige pas trop de ce que j'ai à l'apprendre pas cette lettre. Je voudrais bien te le cacher, mais je ne le puis pas. Ton père est dangereusement malade, et sans un miracle exprès du Ciel, nous allons le perdre. Ah Dieu! mon cœur se brise lorsque j' y pense? Depuis six jours je n'ai pas fermé l'œil, et je suis si faible que j'ai peine à tenir ma plume. Il faut que tu reviennes surle-champ à la maison. Le cocher, qui te remettra cette lettre, doit te prendre dans sa voiture. Je t'envoie un bon manteau pour t'envelopper, afin que tu n'aies pas de froid en chemin. Ton père désire ardemment de te voir. Maurice! mon cher Maurice! si je pouvais l'embrasser avant de mourir! Voilà ce qu'il a répété plus de cent fois dans la journée. Oh, que n'es-tu déjà ici! Ne perds pas un moment à faire ton paquet. Le cocher m'a promis toute la vitesse possible. Chaque moment sera un siècle de souffrances pour moi jusqu'à ce que je te serre contre mon cœur. Adieu, mon cher enfant, que le Seigneur daigne veiller sur toi dans ta route. J'attends la journée de demain avec la plus vive impatience, et je suis toujours ta bonne mère.

CÉCILE.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

Invocation à la Paix.

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers; vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée; qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses!

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre . être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies, l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main, le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau, et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

Le Duc de Rohan à ses troupes.

Après avoir sauvé l'Alsace, ce général s'était approché de Bâlle; à la faveur de la nuit, il entra en Suisse, et parut inopinément, au bout de douze jours de marche, à Coire, où les Grisons, serrés de près par les Impériaux, le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Il fut d'abord repoussé par les ennemis, qui l'attaquèrent avec des forces supérieures; mais il n'était jamais plus redoutable qu'après une défaite; il trompa l'ennemi par une contre-marche, et parut sur les hauteurs de Cassiano, à la vue des Impériaux étonnés. C'est alors qu'il adressa à ses troupes cette courte harangue, comparable aux plus belles des anciens capitaines:

« Nous avons passé des lieux presque inaccessibles pour venir en cette vallée; nous y sommes enfermés de tous côtés. Voilà l'armée impériale qui se met en bataille devant nous; les Grisons sont derrière, qui n'attendent que l'événement de cette journée pour nous charger, si nous tournons le dos. Les Valtelins ne sont pas moins disposés à achever ce qui restera de nous. De penser à la retraite, vous n'avez qu'à lever les yeux pour en voir l'impossibilité; ce ne sont, de tous côtés, que précipices insurmontables, de sorte que notre salut dépend de notre seul courage. Allons, mes amis, tandis que les armes de notre roi triomphent partout avec tant d'éclat, ne souffrons pas qu'elles périssent entre nos mains; faisons, par une généreuse résolution, que ce petit vallon, presque inconnu au monde, devienne considérable à la postérité, et soit aujourd'hui le théâtre de notre gloire. »

Rohan fut vainqueur, et sa fortune ne se démentit pas.

Discours d'un Curé du Quercy à ses Paroissiens.

Une paroisse du Quercy était exposée aux plus vives alarmes par les murmures et les cris qu'avait excités la défense d'enterrer dans les églises et dans les cimetières qui ne sont pas hors des villes: le curé, homme respectable par son âge et par ses vertus, monta en chaire:

- » Mes enfants, j'entends votre piété qui murmure et qui dit: Pourquoi veut-on nous priver de la consolation d'être ensevelis avec nos pères? Pourquoi nous défend-on de mêler nos cendres avec les leurs? Afin qu'après votre mort vous ne fassiez pas de mal à vos enfants, à qui vous voulez tant de bien pendant votre vie; afin d'abolir un abus pernicieux; afin de détruire un usage contraire à l'humanité.
- » Eh quoi! vous voudriez acheter une vaine satisfaction au prix de la vie ou de la santé de vos descendants? Juste Ciel! je vois d'ici frémir et reculer d'horreur les corps de vos ancêtres, lorsqu'on vous portera dans leurs sépulcres; je les entends s'écrier: Ils ne sont pas nos enfants, nous n'étions pas aussi barbares!
- » Non, mes frères, vous ne mélerez pas vos cendres à celles de vos pères; mais vous les mélerez à celles de vos enfants, de vos amis, de vos parents qui vivent encore; vous les mêlerez aux miennes; oui, je veux que mon corps soit déposé au milieu de vous dans le nouveau cimetière. Ceux qui naîtront après nous, viendront prier sur nos tombes comme sur celles de leurs bienfaiteurs, et nos ossements tressailliront de joie....Qui de vous refusera de me suivre et de m'imiter? Qui voudra abandonner son chef et son curé? Ah! s'il en était ainsi, je vous le déclare, au jour de la Résurrection, je me lèverai seul de ce cimetière désert, j'irai me présenter au souverain Juge, je lui rendrai compte du troupeau qu'il m'a confié; et moi, votre père, votre frère, votre ami par la charité, moi, ministre de paix et de miséricorde, moimême je deviendrai votre premier accusateur au tribunal de Jésus-Christ; j'appellerai les vengeances célestes sur ces infidèles qui, sans avoir voulu m'écouter, se seront rendus coupables envers le roi, la loi, la religion et l'humanité. »

Ce petit discours, plein de force et d'onction, persuada tous les esprits.

On l'a recueilli comme un modèle.

Eloge de Louis XIV.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyait de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui soufflait la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'eût dit qu'avant la fin du printemps tout serait calme? Quelle apparence de pouvoir dissiper si tôt tant de ligues? Comment accorder tant d'intérêts contraires? Comment calmer cette foule d'Etats et de princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitements qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiraient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devait examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerres; la veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à La Haye. Là-dessus les Provinces délibèrent, les ministres des hauts alliés s'assemblent, tout s'agite, tout se remue: les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris, et tous ont résolu de ne pas poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons: ici, il envoie des généraux à ses alliés; là, il fait foudroyer Genes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les sait jouir par avance des fruits de la paix; et ensin, comme il l'avait prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter

ces mêmes conditions qu'il leur a offerles, sans en avoir pu rien retrancher, n'y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avait plu de leur tracer.

Le Souverain, ou Louis XIV.

Que de dons du Ciel ne faut-il pas pour bien régner! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empresses de voir le prince, et qui conserve le respect dans un courtisan : une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point : ne faire jamais ni menaces ni reproches, ne point céder à la colère, et être toujours obéi : l'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très-propre à se faire des amis, des créatures et des alliés: être secret toutesois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets; du sérieux et de la gravité dans le public : de la brièveté jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils; une manière de faire des graces qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie: le discernement des esprits, des talents et des complexions pour la distribution des postes et des emplois: le choix des généraux et des ministres: un jugement ferme et solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connaît le meilleur parti et le plus juste : un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quelquesois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis: une mémoire heureuse et trèsprésente qui rappelle les besoins des sujets, leur visage, leurs noms, leurs requêtes: une vaste capacité qui s'étende, non-seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'Etat. aux vues de la politique, au reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inacessibles, mais qui sache aussi se renfermer

au-dedans, et comme dans les détails de tout un royaume; qui abolisse des usages cruels et impies, s'ils y règnent; qui réforme les lois et les coutumes, si elles étaient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté, et plus de commodités par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux : punir sévèrement les vices scandaleux ; donner, par son autorité et par son exemple, du crédit à la piété et à la vertu : protéger l'Eglise, ses ministres, ses droits, ses libertés: ménager ses peuples comme ses enfants, être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, et tels qu'ils se lèvent sur les provinces, sans les appauvrir: de grands talents pour la guerre; être vigilant, appliqué, laborieux : avoir des armées nombreuses, les commander en personne, être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son Etat, aimer le bien de son Etat et sa gloire plus que sa vie: une puissance très-absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale; qui ôte cette distance infinie qui est quelquesois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle tous plient également: une étendue de connaissances qui fait que le prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement et par lui-même; que ses généraux ne sont, quoique éloignés de lui, que ses lieutenants et les ministres; une profonde sagesse qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et user de la victoire, qui sait faire la paix, qui sait la rompre, qui sait quelquefois, et selon les divers intérêts, contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusques où l'on doit conquérir : au milieu d'ennemis converts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles; cultiver les arts et les sciences; former et exécuter les projets d'édifices surprenants: un génie enfin supérieur et puissant qui se fait aimer et révérer des siens, craindre des étrangers, qui fait d'une cour, et même de tout un royaume, comme une seule famille unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde: ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du Souverain. Il est

vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet: il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les de-hors, le tempérament; et il me paraît qu'un monarque qui les rassemblerait toutes en sa personne, serait bien digne du nom de GRAND.

L' Ombre de Fabricius aux Romains.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes? » Dieux, eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine? Quel est ce langage étranger? Quelles sont ces mœurs efféminées? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices? Insensés! qu'avez-vous fait? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus: ce sont des rhéteurs qui vous governent; c'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie! Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte!

» Romains, hatez-vous de renverser ces amphithéatres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents: le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui, ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée: il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de majestueux? O citoyens! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses, ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel, l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre ».

DISCOURS SUR LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Rien de plus aisé que de faire des vers ; rien de plus difficile que d'en faire de bons. Rien de plus aisé, parce que peu d'instants suffisent pour en connaître le mécanisme; rien de plus difficile, parce qu'il faut avoir reçu du ciel un goût très-délicat et très-fin, et une oreille excessivement sensible, afin d'assortir, de nuancer et de varier avec art les sons entr'eux, de manière qu'ils peignent les objets avec toute la vérité possible. Aussi, dans ce nombre infini de poètes que la France a produits, à peine compte-t-on sept à huit versificateurs dignes de servir de modèles dans tous les temps: on dit versificateurs, et non pas poètes, parce qu'on ne parle, dans ce discours, que du mécanisme du vers. Ceux qui s'élèvent au-dessus des autres sont Malherbe, Cor-NEILLE, LA FONTAINE, RACINE, DESPRÉAUX, J.-B. ROUSSEAU, M. l'abbé Delille, et selon bien des personnes dont on respecte l'autorité Voltaire. Pour moi (*), s'il m'est permis d'avoir une opinion, je ne pense pas que ce dernier puisse être comparé aux autres. Je puis me tromper, dit ce brave auteur; mais il me semble que, sans le coloris qui en général embellit ses vers, sans l'esprit dont ils étincellent, sans les graces dont ils sont parés, et sans le sentiment qui les ennoblit, on ne pourrait long-temps en supporter la lecture, parce que, tombant un à un, ou tout au plus deux à deux, ils fatiguent l'oreille par ce retour de chutes symétriques, et que rien ne lasse comme la monotonic. Voltaire n'a pas connu l'art des périodes en vers, ou, s'il l'a connu, il n'a pas voulu prendre la peine de s'y assujétir. Tous ses vers

^(*) Dit M. l'abbé De Lévizac dont je rapporte ce discours, après l'avoir mis à la portée de mes Elèves.

sont d'un seul jet, et fondus, pour ainsi dire, dans le même moule; au lieu que ceux de RACINE de M. l'abbé DELLLE offrent tous les charmes de la variété. Il n'est point rare de trouver chez eux des périodes de six, de huit et de dix vers, et mêmes de plus longues. En lisant la période suivante de ce dernier sur la fontaine de VAUCLUSE en seize verse, on cessera d'être surpris que le simple mécanisme du vers exige et annonce tant de talents.

Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement Ne peut voir nul poète, et sur-tout nul amant! Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur chaîne, Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine. Sous la roche voûtée, antre mystérieux Où ta nymphe, échappant aux regards curieux, Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure. Combien j'aimais à voir ton eau, qui, toujours pure, Tantôt dans son bassin renferme ses trésors. Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes, De cascade en cascade au loin réjaillissantes, Tombe et roule à grand bruit; puis, calmant son courroux, Sur un lit plus égal répand des flots plus doux, Et sous un ciel d'azur par vingt canaux féconde Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!

٠,

Après ces célèbres versificateurs, la France peut se glorifier d'en avoir produit une foule qui occupent un rang distingué sur son Parnasse. Racan, Segrais, M.^{me} Deshoulières, La Fare, Chaulieu, Le Franc de Pompignan, St.-Lambert, etc., seront toujours chers aux vrais littérateurs, ainsi que le charmant auteur de Vert-Vert, de la Chartreuse, de l'Epttre à ma sœur, et du Méchant, et celui du Poème de la Religion, dans lequel Racine le fils se montre souvent l'émule et le rival de son père. Si Molière eût eu le temps de travailler ses vers, et de leur donner la perfection qu'il a mise dans ceux du second et du troisième acte

Digitized by Google

du Tartufe, et de quelques scènes du Misanthrope, il n'est pas douteux qu'on ne dût le placer parmi nos premiers poètes. On en compte encore de nos jours qui ont une réputation justement méritée; mais je me suis imposé la loi de ne jamais parler des vivants. Si je fais une exception en faveur de M.º l'abbé Delille, c'est que son mérite supérieur est connu de toute l'Europe, et que, dans tout ce que j'en dis, je ne fais que devancer le langage de la postérité.

Les vers sont, dans chaque langue, des mots arrangés selon des règles fixes et déterminées.

Dans la langue française, ces règles ont pour objet. 1.° le nombre des syllabes qui doivent entrer dans les vers; 2.° la césure ou l'hémistiche qui doit y marquer le repos; 3.° la rime qui les termine; 4.° les mots que les vers excluent, ou ceux qui ne peuvent entrer dans les vers de telle ou telle mesure; 5.° les licences qu'un poète peut se permettre; 6.° enfin les différentes manières dont les vers doivent être arrangés entr'eux dans chaque sorte de poème.

Le rhythme est une loi même de la nature, qui veut que l'oreille soit agréablement frappée. Dès que les hommes rassemblés en société purent se livrer à l'amour des arts, la poésie ne tarda pas à prendre naissance. Dans leurs doux loisirs, ils chantèrent les beautés de la nature, et les plaisirs dont ils jouissaient. Il y a toute apparence que les premiers vers ne furent que des mesures irrégulières et sans art; mais ils durent s'apercevoir bientôt qu'il y en avait quelques-unes qui plaisaient à l'oreille, et d'autres qui plaisaient moins. Ils s'attachèrent aux premières, qui étaient pour eux une source variée et pure de jouissance, et cherchèrent en même temps à faire perdre aux secondes ce qu'elles pouvaient avoir de moins agréable, soit en y faisant de légers changements, soit en les entremélant avec d'autres. Ils sentirent aussi que certaines mesures avaient plus de force et de majesté, tandis que plus de douceur, plus de mollesse et plus de grace faisaient le charme des autres. De là, dans toutes les langues, les différentes espèces de vers, ou d'espaces composés d'un certain nombre de pieds. Le nombre des pieds est fixe, mais celui des syllabes

qui composent les pieds varie selon les langues. L'hexamètre latin a six pieds, et peut avoir depuis douze jusqu'à dix-sept syllabes, parce que la prosodie étant très-sensible dans cette langue, deux brèves n'y ont que la valeur d'une longue; mais l'alexandrin français, quoique également composé de six pieds, ne peut jamais avoir que douze syllabes, parce que la prosodie de la langue française étant moins marquée, il ne peut entrer que deux syllabes dans un pied. Les efforts que nos premiers poètes ont faits pour introduire le mètre dans nos vers n'ont abouti qu'à en prouver l'impossibilité.

En français, les vers sont composés de douze, de dix, de huit, de sept, de six, de cinq, de quatre, de trois, et même de deux syllabes. Une syllabe ne fait pas un vers, parce que n'ayant que la durée d'un temps, elle ne saurait faire un pied.

Vers de douze syllabes.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage:
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

Son menton sur son sein descend a double étage.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

DESPRÉAUX.

Ces vers que nous nommons alexandrins, doivent ce nom, selon une tradition assez incertaine, à un poète nommé Alexandre, qui a été le premier a employer cette mesure; on les nomme aussi héroiques, parce que, le rhythme en étant noble, ferme et majestueux, on s'en sert dans les grands ouvrages, tels que le poème épique, la tragédie, l'épttre, la satire, etc. On les appelle aussi grands vers, par opposition à ceux qui ont quelqu'une des autres mesures.

Vers de dix syllabes.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Sur son visage habite la pâleur,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Et dans son sein triomphe la douleur,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Qui, sans relâche à son âme infectéc,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Fait éprouver le sort de Prométhée. J-B. Rousseau.

Ces vers ont beaucoup de douceur, de grâce et d'aisance : ils conviennent principalement aux poèmes héroïcomiques, érotiques et burlesque, aux épîtres badines, à l'épigramme, etc.

Vers de huit syllabes.

123 4 5 6 7 8

Fortune, dont la main couronne
1 23 4 5 6 7 8

Les forfaits les plus inouïs,
1 2 3 4 5 6 7 8

Du faux éclat qui t'environne
1 2 3 4 5 6 7 8

Serons-nous toujours éblouis? Rousseau.

Vers de sept syllabes.

1 2 3 4 5 6 7

Les cieux instruisent la terre
1 2 3 4 5 6 7

A révérer leur auteur:
1 2 3 4 5 6 7

Tout ce que leur globe enserre
1 2 3 4 5 6 7

Célèbre un Dieu créateur. Rousseau.

Ces vers, sur-tout les premiers, ont beaucoup de force, de

noblesse et de grace. Aussi s'en sert-on le plus souvent dans l'ode. On emploie encore ce rhythme dans les pièces lyriques, dans les éptres légères et badines, dans le madrigal, etc.

Vers de six syllabes.

1 2 3 4 5 6 Songez que l'art d'aimer 1 2 3 4 5 6

N'est que celui de plaire. Rousseau.

On n'emploie guère ce vers que pour donner aux strophes d'une ode une chute vive et frappante, ou qu'entremélé avec d'autres d'une mesure différente; principalement dans le genre lyrique, dans les contes et dans les fables.

Vers de cinq syllabes.

1 2 3 4 5
Dans ces prés fleuris
1 2 3 4 5
Qu'arrose la Seine,
1 2 3 4 5
Cherchez qui vous mène,
1 2 3 4 5

Mes chères brebis.

Mme. Deshoulières.

Cette espèce de vers respire la grace et la douceur; aussi sontils très-propres à l'expression d'un sentiment tendre et vrai. On peut en juger par la charmante allégorie d'où on a pris les vers qui servent de modèle. Ils sont néanmoins susceptibles de beaucoup d'énergie, comme on peut le voir par les cantates de Rousseau.

Vers de quatre syllabes.

1 2 3 4 Rien n'est si beau

1 2 3 4

Que mon hameau. Bernard.

Vers de trois syllabes.

123

Sarazin

1 23

Mon voisin

Il y a quelques pièces de vers de cette mesure sur des sujets badins; mais elles ne sont soutenables, que parce qu'elles sont courtes, et que la légèreté du rhythme empêche qu'on ne fasse attention à la monotonie: ces vers sont propres à rendre le gracieux, le burlesque et le plaisant.

On ne trouve des vers de deux syllabes que dans des chansons, dans les contes et dans les fables. En voici deux exemples dans le poète de la nature, l'inimitable La Fontaire.

1 2 3 4 5 6 Mais qu'en sort-il souvent?

1 2

Du vent

1 23456 789101112

L'homme au trésor arrive, et trouve son argent

12 · Absent

Telles sont, les différentes mesures de nos vers. Mais comme les vers de douze et de dix syllabes fairaient, par leur longueur, une impression désagréable sur l'oreille, et fatigueraient même la voix, on a imaginé de les diviser en deux parties ou hémistiches, par un repos qu'on nomme césure: ce que Despréaux exprime d'une manière très-heureuse:

Que toujours dans vos vers, - le sens, coupant les mots. Suspende l'hémistiche, - en marque le repos.

On voit que dans ces vers la césure est placée après la sixième

syllabe, parce que les hémistiches y doivent toujours être égaux; mais dans les vers de dix syllabes, la césure se trouve après la quatrième, parce que les hémistiches y sont nécessairement inégaux, la césure ne pouvant jamais se placer qu'après un pied:

Ses yeux cavés, — troubles et clignotants,
De feux obscurs, — sont chargés en tout temps;
Au lieu de sang, — dans ses veines circule
Un froid poison — qui les gêle et les brûle. ROUSSEAU.

Il n'est pas nécessaire que la césure soit toujours aussi bien marquée: cette attention nuirait à la variété, sans laquelle il n'est point de charme pour l'oreille. Mais il faut du moins qu'il n'y ait pas une liaison nécessaire entre la syllabe qui termine le premier hémistiche, et celle qui commence le second, comme dans ce vers,

Dieu nous aime malgré nos infidélités,

où la césure se trouve placée après malgré, préposition qui est nécessairement liée à son complément, et qui, par conséquent, ne peut en être séparée par un repos. Il n'en est pas de même quand le second hémistiche est composé de plusieurs adjectifs qui modifient conjointement un substantif qui termine le premier, ou qu'il commence par un adjectif ou une préposition qui sont suivis de leur complément, comme,

Heureuse la vertu - douce, animable, et liante.

Il peut dans son jardin, — tout peuplé d'arbres verts, Recéler le printemps — au milieu des hivers.

DESPRÉAUX.

parce que ces modificatifs ne sont pas tellement liés aux mots qu'ils modifient, qu'ils ne puissent en être séparés par un repos. Au reste, quand on a appris à bien lire les vers, on sentira aisément le degré de suspension que la césure exige; et l'oreille

indiquera mieux, que tout ce que l'on pourrait dire, les bornes qu'il n'est point permis de passer.

On doit faire ici une observation importante; c'est qu'en général on ne doit pas commencer un sens dans un vers, et le finir dans une partie du vers suivant. Cet enjambement n'est toléré que dans les fables et dans les pièces qui tiennent du style familier: il y en a beaucoup d'exemples dans La Fontaine; et il y est une beauté, parce qu'il donne à son style un naturel, une aisance, une mollesse, et cet air d'abandon qui est une grace de plus dans ce poète. Mais on ne doit pas se le permettre ailleurs, à moins qu'il ne donne lieu à une beauté d'un grand effet. Car, dans ce cas, non-seulement on peut, mais on doit même s'écarter de la route frayée. C'est alors » qu'il est permis, selon l'expression de » Pope, d'être irrégulier avec gloire, et de s'élever à des fautes » qu'aucun vrai critique n'oscrait blamer, en s'élançant, dans » un moment d'inspiration, au-delà des bornes vulgaires, afin » de se saisir d'une grace qui n'est pas à la portée de l'art. » C'est ainsi que M.r l'abbé Delille, dans sa belle traduction des Géorgiques, a passé sur les règles ordinaires, qui ordonnent la suspension de l'hémistiche, et proscrivent l'enjambement, lorsqu'il a dit, pour rendre l'harmonie imitative du vers latin.

L'univers ébranlé s'épouvante. | Le Dieu De Rhodope ou d'Athos réduit la cime en feu.

et dans cet autre endroit:

Soudain le mont liquide élevé dans les airs Retombe. [Un noir limon bouillonne au fond des mers.

et dans le charmant poème des Jardins, chant I.er

Là, du sommet lointain des roches buissonneuses Je vois la chèvre pendre. et chant III.

A leur terrible aspect je tremble : [et de leur cime L'imagination me suspend sur l'abyme.

Cette innovation de M.º l'abbé Delille est une licence heureuse, qui sera une richesse de plus pour nos vers, quand elle sera mise en œuvre par le vrai talent.

Après la césure, la chose qui se présente naturellement, c'est la rime; institution barbare, dit-on, mais qui remonte à l'origine de notre poésic, et qui se trouve chez toutes les nations modernes. La rime est l'uniformité de son dans les mots qui terminent deux ou plusieurs vers. On ne saurait se passer de la rime
en français, parce que, comme on l'a vu, la langue poétique
différant très-peu de celle de la prose, le vers a besoin de ce secours qui flatte l'oreille et fixe l'attention.

Les rimes sont masculines ou féminines; elles sont féminines, quand le vers se termine par un e muet, soit seul, soit suivi d'une s ou de nt sans autre voyelle qui précède cet e, car à l'imparfait ou au conditionnel des verbes, comme aimaient, aimeraient, ces rimes ne sont pas féminines, parce que la dernière syllabe de ces mots ne fait entendre sensiblement que le son de l'è grave ouvert.

Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace Ait vu des cieux brulants, fendu des mers de glace? M.º l'abbé Delille.

Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures! Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures?

RACINE.

Sous leurs corps tremblotants leurs genoux s'affaiblissent, D'une subite horreur leur cheveux se hérissent.

DESPRÉAUX.

Dans ces vers, l'e de la fin sonne si faiblement, qu' on l'entend à peine: aussi cette dernière syllabe est-elle comptée pour rien dans la mesure du vers. C'est à cause de cette terminaison que ces vers s'appellent féminins.

Les rimes masculines sont celles qui finissent de toute autre manière que les trois précédentes.

Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités Etincellent pourtant de sublimes beautés.

Despréaux.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi? Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?

RACINE.

Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui : Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui.

M.r l'abbé Delille.

Rome ne manque point de généreux guerriers; Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers.

P. Corneille.

Des bataillons armés dans les airs se heurtaient, Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitaient.

M.r l'abbé Delille.

Les rimes, soit masculines, soit féminines, se divisent en riches et en suffisantes. La rime riche est formée par deux mots dont les derniers sont absolument semblables, et même, autant qu'il est possible, représentés par les mêmes lettres:

Mais dès qu'on veut tenter cette vaste *carrière*, Pégase s'effarouche, et recule en *arrière*:

Despréaux.

Aux deux cotés du soc de larges orillons, En écartant la terre, exhaussent les sillons.

M.r l'abbé Delille.

La rime suffisante est celle qui n'a pas une convenance aussi exacte de sons et d'orthographe, mais qui suffit cependant pour frapper agréablement l'oreille par une véritable consonnance entre les deux vers. OEnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse; Nourri dans les forets, il en a la rudesse.

RACINE.

Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est C'est quelque air d'équité qui séduit et qui platt.

Par les exemples qu'on vient de rapporter, on voit que, dans les vers masculins, on a principalement égard au dernier son des mots, au lieu que, dans les vers féminins, c'est sur le son de l'avant-dernière syllabe que l'attention doit se porter, parce que celui de la dernière, étant presque nul, ne peut être assez marqué pour frapper l'oreille par une consonnance sensible. Au reste quand on s'attache dans les lectures à donner tous les principes relatifs à cette matière, l'oreille faira aisément sentir les bornes qu'il n'est pas permis à un poète de passer. On éprouvera qu'elle n'est point satisfaite lorsqu'on fait rimer deux mots dont la quantité est différente, et qu'en conséquence Despréaux et Racine ont manqué à leur exactitude ordinaire quand ils ont dit, le premier,

Un auteur à genoux, dans une humble préface, Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce....

et le second,

J'en rends graces au ciel, qui, m'arrêtant sans cesse, Semblait m'avoir fermé le chemin de la Grèce.

parce que grâce et sans cesse, ayant dans leur pénultième syllabe un son ouvert et long, ne peuvent rimer avec préface et Grèce dont la pénultième est brève. C'est à cette occasion que l'abbé d'Olivet fait la réflexion suivante: » A peine la versifica- » tion française commençait—elle à se prescrire des règles, dans

- » un temps où elle se permettait encore les hiatus et les enjam-
- » bements; dans un temps où la rime féminine et la masculine
- » n'étaient pas encore obligées de se succéder l'une à l'autre ;
- » dans ce temps-là, qui nous paratt barbare, on savait déjà, et
- » mieux que nous, respecter les droits de la prosodie ».

On ne sera pas moins choqué, quand on trouvera qu'on a mis, pour la rime, deux composés du même mot, comme dans ccs vers de Voltaire,

Toujours prête à s'unir avec ses ennemis, Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis,

ou lorsqu'il y aura une convenance de sons entre les deux hémistiches d'un vers, comme dans ce vers de Despréaux,

Aux Saumaises futurs préparer des tortures;

ou lorsqu'ensin le dernier hémistiche d'un vers rimera avec le premier du vers qui le précède ou qui le suit; ou lorsque les deux premiers hémistiches des deux vers qui se suivent rimeront l'un avec l'autre. Quoiqu'on trouve peu de fautes de ce dernier genre dans nos grands poètes, il y en a néanmoins quelques-unes. Despréaux nous en sournit un exemple dans ces vers:

Un fiacre, me couvrant d'un déluge de boue, Contre le mur voisin m'écrase de sa rouc: Et voulant me sauver, des porteurs inhumains De leur maudit bâton me donnent dans les reins.

Mais on ne verra qu'une rime riche dans les vers qui finiront par des mots semblables qui ont des acceptions différentes, ou par des dérivés dont le sens n'a presque point de rapport, comme,

Prends-moi le bon parti, laisse-là tous les livres; Cent francs au deniers cinq, combien font-ils? Vingt livres. Despréaux.

Toutefois, Acomat, ne vous cloignez pas, Peut-ctre on vous faira revenir sur vos pas.

RACINE.

Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre, Un héros de soi-même empruntait tout son lustre.

DESPRÉAUX.

Voilà, tout ce qu'il est nécessaire que l'on sache sur la rime. La justesse et la sensibilité de l'oreille, la délicatesse du goût, et l'esprit d'observation, découvriront les détails qu'on a négligé a dessein. Passons maintenant aux mots que le vers exclut, ou qu'il admet de préférence, et aux licences qui le caractérisent et le distinguent.

On se bornera à un petit nombre d'observations. La 1.ère, c'est que la poésie rejette non-seulement tous les mots prosaïques, durs et bas, mais qu'elle proscrit encore toutes ces conjonctions qui ôteraient à l'expression sa rapidité, sa hardiesse et son feu. Fière et indépendante, elle veut que rien n'arrête sa marche. En obéissant même à des lois, elle veut être libre, ou du moins le paraître.

La 2.°, c'est qu'un mot terminé par une voyelle autre que l'e muet ne peut être suivi d'un mot qui commence par une voyelle: car alors il y aurait choc de voyelles qui blesserait l'oreille. Ce choc se nomme hiatus. Ce défaut se trouve dans ces vers de Maror:

Un doux *nenni*, avec un doux sourire. Là, où savez sans vous ne puis aller.

Aussi notre grand législateur du Parnasse le défend-il dans ces vers dont l'harmonie imitative est si frappante.

Gardez qu'une voyelle, a courir trop hâtée Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

D'où l'on conclura, 1.° que l'e final muet, et précédé d'une voyelle, comme dans aimée, finie, roue, etc., ne peut entrer dans le vers qu'à l'aide d'une clision; 2.° que la conjonction et, ayant toujours le son de l'é fermé, ne doit point s'y trouver avant un mot qui commence par une voyelle; que le son nasal, étant une voyelle, n'y peut être heureusement suivi d'un mot qui commence par une voyelle, lorsque le mot où se trouve le son final,

et celui qui commence par une voyelle, doivent être prononcés de suite et sans repos sensible; mais ce bâillement est reçu lorsqu'il y a de nécessité un repos entre les deux mots. Aussi Racine me se l'est-il permis que dans ces occasions, comme l'observe l'abbé de Dangeau dans sa dissertation à l'Académie française; tandis que Corneille, qui n'avait pas perdu l'accent normand, en fournit jusqu'à vingt-six exemples dans son Cinna.

La 3.º, c'est qu'il y a des mots qui ont vieilli en prose, et qui n'en sont devenus que plus poétiques. On peut remarquer dans RACINE, prospère, naquère, mensonger, un penser, antiques, reliques, etc., qui ne se disent plus en prose, mais qui, étendant le domaine de la poésie, lui donnent un caractère plus auguste et plus vénérable. C'est ce qui a porté M. MARMONTEL, dans une dissertation digne de ce grand littérateur, à tirer de l'oubli de vieux mots qui nous manquent, et que nous n'avons souvent remplacés que par des périphrases toujours trainantes, ou par des à peu près qui n'en ont ni la grace ni l'énergie. Mais, si l'on permet aux poètes de puiser des richesses dans nos anciens écrivains, cette permission ne va pas jusqu'à leur passer l'introduction des mots nouveaux. Sur quoi l'abbé d'Oliver fait la réflexion suivante, » Un écrivain judicieux, dit-il, et qui ne veut pas » risquer de survivre à ses propres expressions, donne aux mots » le temps de s'établir assez bien pour n'avoir rien à craindre » de la fortune. Ce n'est pas à nous à employer ceux que nous » voyons nattre. S'ils peuvent vivre, ce sera une richesse pour nos » neveux; mais à condition que nos neveux, s'ils sont sages, ne » fairont pas comme nous, qui avons perdu caprice par une in-» finité d'anciens mots, pour les remplacer par d'autres moins » propres et moins significatifs ».

La 4.º ensin, c'est que nous avons si peu de licences permises en vers, qu'on est étonné, quand on en fait l'examen, qu'elles se réduisent à un peu plus de hardiesse dans les tours; dans quelques espressions qui seraient déplacées dans la prose : telles sont antique pour ancien; coursier pour cheval; l'Eternel, le Très-Haut, le Tout-Puissant pour Dieu; le flanc pour le sein, le

ventre; le glaive pour l'épée; les humains, les mortels, la race de Japet pour les hommes; hymen ou hyménée pour mariage; espoir pour espérance; le penser pour la pensée; jadis pour autrefois; naguère ou naguères pour il n'y a pas long-temps; labeur pour travail; repentance pour repentir; soudain pour aussitôt; ombre éternelle, sombres bords pour l'enfer, etc., dans la suppression d'une lettre finale dans un petit nombre de mots, selon la commodité du poète, comme dans je vois, je crois, je dis, j'avertis, etc., qu'on peut écrire je voi, je croi, je di, j'averti, etc., et dans l'adverbe encore, qu'on écrit encor lorsque la mesure du vers l'exige, comme on en voit des exemples dans Racine. On écrit de même jusque ou jusques, grâce au Ciel ou grâces au Ciel. On emploit aussi alors que, pour lorsque, cependant que, pour pendant que, avecque pour avec, etc.

Il ne reste plus, maintenant, qu'à faire connaître l'arrangement de nos vers entr'eux.

Dans cet arrangement on doit avoir égard, soit au nombre des syllabes de chaque vers, soit à la manière dont les rimes sont disposées.

Quant au nombre des syllabes, il est fixe dans certains genres, et arbitraire dans d'autres. Les grandes pièces de poésie sont ordinairement en vers alexandrins, et l'on y conserve toujours cette mesure; mais, dans la poésie lyrique, et dans les pièces libres, le nombre des syllabes varie, et dépend principalement du goût et même du caprice du poète.

Quant à la rime, c'est la différence des rimes masculines et féminines qui sert de base à leur disposition.

Les vers sont à rimes plates, ou à rimes croisées, ou à rimes mêlées.

Les vers à rimes plates sont ceux où deux vers masculins sont suivis de deux vers féminins, après lesquels reviennent deux autres vers masculins, et ainsi de suite; comme,

Que peuvent contre Dicu tous les rois de la terre? En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre; Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer:
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble:
Il voit, comme un néant, tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

RACINE.

Le poème épique, la tragédie, la comédie, l'églogue, l'élégie, la satire, et l'épître dans le genre sérieux et noble, sont à rimes plates.

Il y a deux fautes à éviter dans les rimes plates: la première, c'est de mettre, après deux vers masculins, deux féminins qui riment avec ceux qui précèdent ces deux vers, et vice versé. On en trouve des exemples dans la Henriade. On n'en citera qu'un seul, parce qu'il offre cette double faute:

Soudain Potier se lève et demande audience: Chacun, à son aspect, garde un morne silence. Dans ce temps malheureux, par le crime infecté, Potier fut toujours juste et pourtant respecté. Souvent on l'avait vu, par sa mâle éloquence, De leurs emportements réprimer la licence; Et, conservant sur eux sa vieille autorité, Leur montrer la justice avec impunité.

La seconde : c'est lorsqu'on donne une même consonnance aux rimes des vers masculins et féminins qui se suivent. Cette faute se trouve encore plusieurs fois dans la Henriade:

On voit en un instant des abtmes ouverts: De noirs torrents de soufre épandus dans les airs; Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre, Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

» J'avouc, dit l'abbé d'OLIVET, à l'occasion d'une conson-

» nance semblable dans une ode du P. de la Rue, j'avoue que » mon oreille n'en sait point assez pour distinguer le son de ces » quatre rimes. Je n'entends qu'erre partout, en supposant qu'on » ne faira pas, mal à propos et contre l'usage, sonner les s d'airs » et de mers, où elles ne sont que signes du pluriel. » Comment Voltaire qui a fait si souvent des changements dans la Henriade, a-t-il pu laisser subsister un grand nombre de fautes de ce genre? comment n'a-t-il pas senti qu'elles ne pouvaient que nuire à son poème, sur-tout lorsque les vers où elles se trouvent sont, comme les quatre derniers du premier exemple, peu saillants, et même faibles d'expression et d'images? Toute infraction aux règles doit être rachetée par quelque beauté.

Les vers à rimes croisées sont ceux où un vers masculin est suivi d'un ou de deux vers féminins, et un vers féminin, d'un ou de deux vers masculins, comme on le voit par les deux exemples suivants de Rousseau:

Faune d'un sourire Approuve leur choix : Le jaloux Satyre Fuit au fond du bois ; Et Pan qui soupire Brise son hautbois.

Sa voix redoutable (CIRCÉ furieuse)
Trouble les enfers,
Un bruit formidable
Gronde dans les airs,
Un voile effroyable
Couvre l'Univers

Les vers sont à rimes mélées, lorsqu'on ne met pas de suite plus de deux vers masculins ou féminins, d'un ou de deux vers d'une rime différente, comme ceux-ci:

Ah! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la nature,
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles;
Réservons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux;
Ou dans le sein des mers avides
Jetons ces richesses perfides,
L'unique aliment de nos maux.

On compose à rimes croisées l'ode, le sonnet, la ballade et le rondeau; et, à rimes mélées, les petites pièces de vers, telles que les stances, les fables, l'épigramme, les madrigaux, les chansons. Néanmoins il n'est point rare de trouver des pièces en grands vers, ou en vers de différentes mesures, qui riment de cette manière, quoiqu'elles soient assez longues. Gresset, M.me Deshoulières, Chaulieu et Voltaire, sont, sur-tout le premier et le dernier, de vrais modèles en ce genre. Voltaire a hasardé dans sa tragédie de Tancrède d'introduire les rimes mélées au théâtre; mais des oreilles accoutumées aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, n'ont pu goûter cette innovation. Que ce soit préjugé ou non, on a attaché aux rimes plates plus de noblesse et de dignité.

Les vers à rimes croisées forment les stances, qui sont un certain nombre de vers après lequel le sens est fini. Une stance ne peut avoir ni moins de quatre vers ni plus de dix. La mesure des vers y dépend de la fantaisie du poète: ils peuvent être ou tous grands, ou tous petits, ou mêlés les uns avec les autres.

Les stances sont régulières ou irrégulières. Elles sont régulières, lorsqu'elles ont le même nombre de vers, un croisement égal de rimes, et une distribution correspondante de grands et de petits vers: elles sont irrégulières, si elles manquent de quelqu'une de ces convenances.

La perfection des stances consiste en trois choses. Il faut . 1.º

que chaque stance ait un sens complet et fini au dernier vers; 2.º que le dernier vers d'une stance ne rime pas avec le premier de la suivante; 3.º que les mêmes rimes ne reparaissent pas dans deux stances consécutives. Cette dernière condition n'est pas toujours observée à la rigueur. On trouvera en lisant nos poètes lyriques, beaucoup d'infractions à ces règles; mais ce sont des négligences qui ont toujours besoin d'être compensées par quelque beauté.

Une stance peut former scule un petit poème. Alors, selon le nombre de vers dont elle est composée, on lui donne le nom de quatrain, de sixain, de huitain et de dixain. Le nom d'octave, que quelques personnes donnent aux stances de huit vers, ne doit s'employer qu'en parlant des stances de la poésie italienne. Il y a aussi des stances de cinq, de sept et de neuf vers.

Un morceau composé de plusieurs stances conserve le nom de stance, lorsque le sujet est simple, l'expression douce, et les sentiments calmes et puisés dans un grand fonds de sensibilité, et qu'en outre il n'y a dans les mouvements ni désordre, ni impétuosité. Telles sont les belles stances que RACAN (*) a adressées à Malherbe, où il peint le repos et la simplicité de la vie champêtre.

Tircis, il faut penser à faire la retraite; La course de nos jours est plus qu'à demi-faite; L'âge insensiblement nous conduit à la mort: Nous avons assez vu, sur la mer de ce monde, Errer au gré des vents notre nef vagabonde; Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable; Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable; Plus on est élevé, plus on court de dangers.



^{(&#}x27;) Ces stances que M.r l'Abbé de Lévizac attribue à Racine sont du Marquis de Racan, qui les adressa à son Maltre. Voyez Principes de Littérature – Par M.r l'Abbé Batteux – A Avignon. 1809. V. 2.° p. 123.

Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête; Et la rage des vents brise plutôt le fatte Du palais de nos rois, que du toit des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire, Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs, Et qui, loin retiré de la foule importune, Vivant dans sa maison, content de sa fortune, A, selon son pouvoir, mesuré ses désirs!

Il laboure le champ que labourait son père : Il ne s'informe point de ce qu'on délibère Dans ces graves conseils d'affaires accablés : Il voit sans intérêt la mer grosse d'orage, Et n'observe des vents les sinistres présages, Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions il a ce qu'il désire, Son fertile domaine est son petit empire. Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau. Ses champs et ses jardins sont autant de provinces. Et sans porter envie à la pompe des Princes, Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toute part combler d'heur sa famille, La javelle a plein poing tomber sous sa faucille, Le vendangeur plier sous le faix des paniers: Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes, Les humides vallons, et les grasses campagnes S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées, Dans ses vieilles forêts du peuple reculées, Et qui même du jour ignorent le flambeau. Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses, Et voit enfin le lièvre après toutes ses ruses, Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse A vu dans le berceau ses bras emmaillotés. Il tient par les moissons registre des années: Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues, A la merci des vents et des ondes chenues, Ce que Nature avare a caché de trésors. Il ne recherche point, pour honorer sa vie, De plus illustre mort, ni plus digne d'envie, Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques, Ces tours, ces chapitaux, ces superbes portiques, Où la magnificence étale ses attraits; Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles; Il voit de la verdure et des fleurs naturelles. Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude, Et vivons désormais loin de la servitude, De ces palais dorés où tout le monde accourt. Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient, Et devant le soleil tous les astres s'enfuient, De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Agréable désert, séjour de l'innocence, Où loin des vanités, de la magnificence, Commence mon repos et finit mon tourment, Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude, Si vous fûtes témoins de mon inquiétude, Soyez-le désormais de mon contentement.

Malherbe console Du Perrier de la mort de sa fille, en finissant par ces stances fameuses où la mort personnifiée est présentée comme un tyran qui n'épargne personne.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle?

Et tes tristes discours,

Que te met en l'esprit l'amitié paternelle

L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue Par un commun trépas, Est-ce quelque dédale où ta raison perdue Ne se retrouve pas?

Mais elle était du monde où les plus belles choses Ont le pire destin.

Et, Rose, elle a vécu ce que vivent les roses L'espace d'un matin.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La graelle qu'elle est, se bouche les grailles

La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles, Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre, Est sujet à ses lois,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre N'en défend pas nos Rois.

De murmurer contre elle et perdre patience Il est mal à propos. Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science Qui nous met en repos.

Mais si dans un sujet qui a de la grandeur, le poète donne à son style plus d'élévation, de force et de feu; s'il multiplie les tropes et les images; s'il met plus de vivacité dans les mouvements; s'il y a de temps en temps une impétuosité, un désordre même, qui naissent de l'enthousiasme, ce morceau prend le nom d'ode, et les stances celui de strophes. Exemple:

Conti n'est plus, ò ciel! ses vertus, son courage, La sublime vertu, le zèle pour son roi, N'ont pu le garantir, au milieu de son âge, De la commune loi.

Il n'est plus: et les dieux, en des temps si funestes, N'ont fait que le montrer aux regards des mortels. Soumettons-nous, allons porter ses tristes restes Au pied de leurs autels.

Elevons à sa cendre un monument célèbre; Que le jour de la nuit emprunte les couleurs: Soupirons, gémissons sur ce tombeau funèbre Arrosé de nos pleurs.

On ne fatiguera pas la mémoire des lecteurs par les différentes formes qu'on donne aux stances et aux strophes. La lecture de Malherbe, de Rousseau, et de Le Franc de Pompignan, instruira mieux que tout ce qu'on pourrait dire des diverses combinaisons de vers et de rimes qu'on peut admettre, ainsi que des endroits où l'harmonie exige qu'il y ait un repos. On se bornera à faire observer que quelque variées que soient les formes que ces grands lyriques ont introduites, ils sont bien loin d'avoir épuisé toutes les combinaisons qui peuvent se prêter à l'expression du sentiment. L'instinct qui les leur a fait découvrir ne peut-il pas en inspirer de nouvelles et d'aussi heureuses?

Si l'ode est libre dans sa forme, il n'en est pas ainsi du sonnet: il est assujeti à des règles si sévères, qu'il n'est pas étonnant qu'entre mille on en trouve à peine un ou deux de supportables. Aussi Despréaux, après avoir dit qu'Apollon l'enrichit d'une beauté suprême, ajoute-t-il:

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème; Mais en vain mille auteurs y pensent arriver, Et cet heureux phénix est encore à trouver.

Le sonnet peut rouler sur un sujet simple et même plaisant. Scarron en a quelques-uns d'une grande gaîté, et d'une tour-nure dont le comique inattendu plaît et amuse un instant. Mais les sujets nobles et sérieux répondent mieux à la majesté de sa marche, qui doit être toujours imposante et grave; et alors, comme l'observe Despréaux, il ne souffre ni la faiblesse d'un seul vers, ni la répétition d'un mot déjà mis.

Tous les vers d'un sonnet doivent être de la même mesure. On emploie ordinairement celle de douze syllabes, parce que c'est de tous les rhythmes celui qui a le plus de majesté. Ces vers sont au nombre de quatorze, et se divisent en deux quatrains, et en deux tercets ou stances de trois vers.

Il faut que les rimes masculines et féminines des deux quatrains soient semblables, et qu'elles s'entremélent dans l'un de la même manière que dans l'autre.

La rime est différente dans les deux tercets: la seule attention qu'il faut avoir, c'est de les commencer par deux rimes semblables; l'arrangement des quatre autres vers est arbitraire. On exige encore que les rimes ne soient pas les mêmes que dans les quatrains, et, de plus, que leur croisement ou mélange soit différent.

Il doit y avoir, dans chaque quatrain, un repos après le second vers, et un plus marqué après le quatrième. Le dernier vers du premier tercet doit aussi être suivi d'un repos; mais il n'est pas nécessaire qu'il soit plus fort que celui du second vers de chaque quatrain. Despréaux a renfermé ces règles dans quatre vers d'une précision admirable. Apollon, dit-il,

Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille La rime avec deux sons frappat huit fois l'oreille; Et qu'ensuite six vers, artistement rangés, Fussent en deux tercets par le sens partagés.

On peut aussi faire l'application de ces règles à ce fameux sonnet de Des Barreaux, qu'on ne peut se lasser d'admirer.

I. Quatrain

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité. Toujours tu prends plaisir à nous être propice; Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.

II. Quatrain

Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice: Ton intérêt s'oppose à ma félicité, Et ta clémence même attend que je périsse.

l. Tercet

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux: Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux: Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour guerre.

II. Tercet

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit. Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre, Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

En voici un autre de Voiture: on le choisit encore de préférence pour exemple, non-sculement parce que, au jugement

même de Despréaux, il a toutes les perfections dont ce genre est susceptible, mais parce qu'il est dans le goût de ceux de Pétrarque qu'on aime tant, toutes les fois qu'il ne donne pas dans la recherche et le faux bel-esprit.

Des portes du matin, l'amante de Céphale Ses roses épandait dans le milieu des airs, Et jetait sous les cieux nouvellement ouverts Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale.

Quand la nymphe divine à mon repos fatale Apparut, et brilla de tant d'attraits divers, Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers, Et remplissait de feu la rive orientale.

Le soleil, se hâtant pour la gloire des cieux, Vint opposer la flamme à l'éclat de ses yeux, Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumaient alentour; Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore, Et l'on crut que Philis était l'astre du jour.

On voit cependant des sonnets, dont les sujets ne sont pas sublimes; le style alors en est médiocre, et doit l'être. Le suivant dans le genre simple, exprime la nature même du Sonnet.

Doris qui sait qu'aux vers quelquesois je me plais, Me demande un sonnet, et je m'en désespère. Quatorze vers, parbleu! le moyen de les faire? En voilà cependant déjà quatre de saits.

Je ne pouvais d'abord trouver de rime; mais En faisant on apprend à se tirer d'affaire. Poursuivons, les quatrains ne m'étonneront guère, Si du premier tercet je puis faire les frais. Je commence au hasard, et si je ne m'abuse, Je n'ai pas commencé sans l'aveu de la Muse, Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.

J'entame le second, et ma joie est extrême: Car des vers commandés j'achève le treizième. Comptez s'ils sont quatorze, et voilà le Sonnet.

Le rondeau offre moins de difficulté, parce qu'il admet des vers de toute mesure, et que les tours gaulois, qu'il aime de préférence, excluent tout air d'appareil et de grandeur.

Le rondeau, né gaulois, a la naïveté,

a dit Despréaux. Il est composé de treize vers sur deux rimes, dont huit masculines et cinq féminines, ou sept masculines et six féminines. Il y a deux refrains, l'un après le huitième, et l'autre après le treizième. Il doit encore avoir un repos après le cinquième vers; ce qui a fait dire à quelques personnes qu'il est composé de trois stances, dont la première et la dernière sont de cinq vers, et celle du milieu, de trois. La refrain consiste dans la répétition du premier mot, ou même des premiers mots du rondeau. Il faut que ce refrain soit lié avec la pensée qui précède, et qu'il en termine le sens d'une manière naturelle. Le rondeau a beaucoup de grâce, quand les mots qui servent de refrain présentent des sens un peu différents. En voici un:

Le bel esprit, au siècle de Marot
Des dons du ciel passait pour le gros lot;
Des grands seigneurs il donnait accointance,
Menait par fois à noble jouissance,
Et qui plus est faisait bouillir le pot.
Or est passé ce temps où d'un bon mot,
Stance ou dixain, on payait son écot;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel esprit

A prix d'argent l'auteur comme le sot,
Boit sa chopine et mange son gigot,
Heureux encor d'en avoir suffisance!
Maints ont le chef plus rempli que la panse:
Dame Ignorance a fait enfin capot

Le bel esprit.

On trouve encore dans nos anciens poètes une autre espèce de rondeau, dont la douceur et la naïveté font le principal caractère. C'est le triolet, dont la beauté consiste dans le retour de la même pensée pour faire partie d'une autre pensée.

On ne donnera point d'exemples des autres espèces d'ancienne poésie française, telle que la ballade, qui était composée de trois couplets faits sur les mêmes rimes, et qui finissaient tous par les mêmes vers, avec un envoi; le lai, qui était une poésie plaintive, comme l'annonce le mot même, qui signifie en vieux langage complainte, doléance: le virelai, qui était un petit poème sur deux rimes, et en vers courts, avec un refrain, etc. Nos premiers poètes s'exerçaient beaucoup dans ces différents genres de poésie d'origine française; car c'est des Provençaux que les Italiens ont pris le sonnet. Mais des genres, dont le principal mérite est la difficulté vaincue, ne pouvaient long-temps se soutenir: aussi furent-ils abandonnés du moment qu'une raison plus cultivée, et le bon goût plus généralement répandu, rendirent plus sensible aux beautés des nos grands poètes.

Restent deux espèces de poèmes dont on n'a pas encore parlé, et qu'il est essentiel que l'on connaisse : ce sont l'épigramme et le madrigal. Le nombre et la mesure des vers en sont libres.

Despréaux caractérise ainsi l'épigramme:

L'épigramme plus simple en son tour plus borné, N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

MAROT, St-Gelais, et Gombault parmi nos anciens poètes, et Racine, Despréaux, Rousseau, etc., parmi nos modernes, sont ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre.

Cette pièce donc, ne doit contenir qu'autant de vers qu'il en faut pour exprimer vivement la pensée ou le bon mot qui en est l'ame. C'est pourquoi le nombre n'en est pas déterminé, non plus que la mesure et le mélange des rimes.

C'est quelquesois un trait de satire plus ou moins mordant, comme celle-ci:

Ci-gtt ma femme : Ah! qu'elle est bien Pour son repos et pour le mien!

Quelquefois c'est la plaisanterie qui fait impression, comme dans celle-ci du Chev. de CAILLY:

Dis-je quelque chose assez belle?
L'antiquité toute en cervelle
Me dit. Je l'ai dit avant toi.
C'est une plaisante donzelle:
Que ne venait-elle après moi?
J'aurais dit la chose avant elle.

Il y en a où la naïveté est dans la pensée, comme dans celle-ci de M.º Gombault:

Colas est mort de maladie, Tu veux que je plaigne son sort: Ami que veux-tu que j'en die? Colas vivait, Colas est mort.

L'Epitaphe de La Fontaine a cette naïveté charmante dans le fond et dans le tour, depuis un bout jusqu'à l'autre:

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu;
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps bien le sut dépenser;
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Elle intéresse par le fond quand elle renferme quelque vérité importante, comme dans celle-ci de Malherbe, pour mettre sur une fontaine :

Vois-tu, passant, couler cette onde, Et s'écouler incessamment? Ainsi fuit la gloire du monde, Et rien que Dieu n'est permanent.

Il en est de même de celle-ci, gravée à la source de la fontaine de Budée, aux environs de Gros-Bois:

Toujours vive, abondante et pure, Un doux penchant règle mon cours, Heureux l'ami de la nature, Qui voit ainsi couler ses jours

Ou dans celle-ci de M. Pelisson:

Grandeur, savoir, renommée, Amitié, plaisir et bien, Tout n'est que vent, que fumée: Pour mieux dire tout n'est rien.

Ce n'est quelquesois qu'une pensée dont la sausseté sait tout le sel. En voici un exemple :

Blaise voyant à l'agonie Lucas qui lui devait cent francs, Lui dit: Toute honte bannie; Ça, payez-moi vtte, il est temps. Laissez-moi mourir à mon aise, Répondit faiblement Lucas. Oh! parbleu! vous ne mourrez pas Que je ne sois payé, dit Blaise. C'est souvent un conte plaisant, comme dans cette épigramme de Rousseau:

Un magister s'empressant d'étouffer Quelque rumeur parmi la populace, D'un coup dans l'œil se vit apostropher, Dont il tomba, faisant laide grimace. Lors un frater s'écria: Place, place; J'ai pour ce mal un beaume souverain. Perdrai-je l'œil? lui dit messer Pancrace. Non, mon ami, je le tiens dans ma main.

Et dans la suivante de M. BARRATON:

Huissiers, qu' on fasse silence, Dit en tenant l'audience Un Président de Baugé. C' est un bruit à tête fendre; Nous avons déja jugé Dix causes sans les entendre.

Mais ce n'est aussi quelquesois qu'une pensée ingénieuse, sine et vive, qui, bien loin d'être satirique, est une louange délicate. Les anciens n'attachaient pas à l'épigramme une idée de malignité. On peut voir par l'Anthologie grecque, qu'ils nommaient épigramme tout poème qui présentait un sens complet, clairement exprimé, renfermé en peu de mots. Celle que Despréaux a imitée de l'Anthologie est remarquable par la finesse de la pensée. La voici:

Quand, la dernière fois, dans le sacré vallon, La troupe des neuf sœurs, par ordre l'Apollon, Lut l'Iliade et l'Odyssée, Chacune à les louer se montrant empressée: Apprenez un secret qu'ignore l'Univers, Leur dit alors le Dieu des vers: Jadis avec Homère aux rives du Permesse,
Dans ce bois de lauriers où seul il me suivait,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce ivresse:

Je chantais, Homère écrivait.

Si ce petit poème ne renferme qu'une pensée tendre et galante, ou n'exprime qu'un sentiment doux et délicat, il perd en français le nom d'épigramme pour prendre celui de madrigal.

BOILBAU l'a défini de la manière suivante :

Le Madrigal plus simple, et plus noble en son tour, Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

On en trouvera de charmants dans Marot, M.me Deshoulières, l'abbé de Chaulieu, etc. On n'en citera pour exemple que cette réponse de Pradon à quelqu'un qui lui avait écrit une lettre pleine d'esprit:

Vous n'écrivez que pour écrire : C'est pour vous un amusement. Moi qui vous aime tendrement, Je n'écris que pour vous le dire.

Telles sont, les règles de la versification française: on voit qu'elles sont peu compliquées, et que l'observation en est facile. D'où vient donc, dira-t-on, qu'il y a si peu de bons versificateurs? Cette rareté vient de ce que le talent du mécanisme des vers est un don qu'il faut avoir reçu de la nature, et auquel la connaissance des règles ne saurait suppléer. En quelque genre que ce soit, la nature, la nature seule fait le grand bomme.

Fin du discours sur la poésie.

POÉSIE.

Manière de faire les Vers.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime, Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime:
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir:
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue,
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,
Et, pour la rattraper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée, Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée. Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers monstrueux, S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux. Evitons ces excès: laissons à l'Italie De tous ces faux brillants l'éclatante folie. Tout doit tendre au bon sens; mais, pour y parvenir, Le chemin est glissant et pénible à tenir : Pour peu qu'on s'en écarte, aussitot on se noie. La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie. Un auteur, quelquesois trop plein de son objet, Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet. Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile, Et ne vous chargez point d'un détail inutile. Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant; L'esprit rassasié le rejette à l'instant. Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pirc, Un vers était trop faible, et vous le rendez dur. J'évite d'être long, et je deviens obscur. L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop nue; L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue. Voulez-vous du public mériter les amours? Sans cesse en écrivant variez vos discours. Un style trop égal, et toujours uniforme, En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme. On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer, Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux qui dans ses vers sait d'une voix légère, Passer du grave au doux, du plaisant au sévère! Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs, Est souvent chez Barbin (*) entouré d'acheteurs.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse:

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

Au mépris du bon sens, le burlesque effronté

Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.

Imitez de Marot (**) l'élégant badinage,

Et laissez le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf (***).

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,

Même en une Pharsale, entasser sur les rives

De morts et de mourants cent montagnes plaintives (****).

Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art, Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

Trad. de la Pharsale.

⁽⁾ Barbin, fameux libraire sous le règne de Louis XIV.

^{(&}quot;) Clément Marot florissait sous François ler, au commencement du XVIe siècle : quelques-unes de ses épigrammes et de ses épitres sont encore aujourd' hui des modèles de grâce et de naïveté.

^{(&}quot;") Le Pont-Neuf était, au XVIe et au XVIIe siècles, le théâtre sur lequel les charlatans et les baladins élevaient leurs tréteaux.

^(***) Allusion à ce vers de Brébeuf :

[»] De mourants et de morts cent montagnes plaintives ».

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire : Ayez pour la cadence une oreille sévère. Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots, Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée, Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux, Fuyez des mauvais sons le concours odieux. Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse gaulois, (*) Le caprice tout seul faisait toutes les lois. Enfin Malherbe vint, et le premier en France Fit sentir dans les vers une juste cadence, D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir, Et réduisit la Muse aux règles du devoir. Par ce sage écrivain la langue réparée N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée. Les stances avec grâce apprirent à tomber, Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber. Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle. Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté, Et de son tour heureux imitez la clarté. Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre, Mon esprit aussitôt commence à se détendre, Et de vos vains discours prompt à se détacher, Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits dont les sombres pensées. Sont d'un nuage épais toujours embarrassées : Le jour de la raison ne le saurait percer. Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

^{(&#}x27;) Je me suis permis d'écrire gaulois au lieu de français devant rimer avec lois, pour éviter de nos jours toute équivoque de prononciation entre ces deux mots.

Selon que notre idée est plus ou moins obscure, L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure : Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée;
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux:
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux solécisme:
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelqu'ordre qui vous presse, Et ne vous piquez point d'une folle vitesse : Un style si rapide, et qui court en rimant, Marque moins trop d'esprit que peu de jugement. J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène. Dans un pré plein de fleurs lentement se promène, Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux. Hatez-vous lentement, et, sans perdre courage. Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage; Polissez-le sans cesse, et le repolissez: Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent : Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu; Que le début, la fin, répondent au milieu; Que d'un art délicat les pièces assorties N'y forment qu'un seul tout de diverses parties; Que jamais du sujet le discours s'écartant N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique? Soyez-vous à vous-même un sévère critique: L'ignorance toujours est prête à s'admirer. Faites-vous de amis prompts à vous censurer; Ou'ils soient de vos écrits les confidents sincères. Et de tous vos défauts les zélés adversaires. Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur, Mais sachez de l'ami discerner le flatteur : Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue; Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue. Un flatteur aussitôt cherche à se récrier. Chaque vers qu'il entend le fait extasier. Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse; Il trépigne de joie ; il pleure de tendresse ; Il vous comble partout d'éloges fastueux : La vérité n'a point cet air impétueux. Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible, Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible. Il ne pardonne point les endroits négligés; Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés; Il réprime des mots l'ambitieuse emphase : lci le sens le choque, et plus loin c'est la phrase : Votre construction semble un peu s'obscurcir; Ce terme est équivoque, il le faut éclaireir. C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

Manière de lire les Vers.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie
Détruit de nos accords la savante harmonie;
Arrête, par pitié! Quel funeste travers,
En dépit d'Apollon, te fait lire des vers?
Ah! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone;
Si du feu du génie en nos vers allumé
N'étincelle jamais ton œil inanimé;
Si ta lecture ensin, dolente psalmodie,
Ne dit rien, ne peint rien à mon àme engourdie,

Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a la triste vertu.
L'auditeur, qu'ont glacé tes sens et ta présence,
Croit subir le supplice inventé par Mézence:
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort:
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.

C'est peu d'aimer les vers, il les faut savoir lire; Il faut avoir appris cet art mélodieux De parler dignement le langage des dieux; Cet art qui, par les tons des phrases cadencées, Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées: Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur Assujettit l'oreille et subjugue le cœur.

» D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe? Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe. Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art, Et le teint de Vénus peut se passer de fard. L'harmonieux débit que ta Muse me vante Ne séduisit jamais une oreille savante. De cette illusion qu'un autre soit épris; Mais la vérité nue a pour moi plus de prix ».

Hé quoi! d'une lecture insipide et glacée,
Tu prétends attrister mon oreille lassée!
Quoi! traître! à tes côtés tu prétends m'enchaîner!
A loisir, en détail, tu veux m'assassiner!
Dans les longs bâillements et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles;
Et toujours méthodique, et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté,
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole!

Ah! garde pour toi seul ton scrupule frivole:
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité;
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,

Et la douleur de Phèdre (*), et l'amour de Chimène (**); Ravale à ton niveau l'essor audacieux De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux; Meurs d'ennui, j'y consens: sois barbare à ton aise; Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse; N'exige pas du moins, insensible lecteur, Que jamais je me plie à ton goût destructeur. Va, d'un débit heureux l'innocente imposture. Sans la défigurer, embellit la nature; Et les traits que la Muse éternise en ses chants, Récités avec art, en seront plus touchants: Ils laisseront dans l'ame une trace durable, Du génie éloquent empreinte inaltérable, Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers. Jadis on les chantait : les annales antiques De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques. Te faut-il rappeler ces prodiges connus? Ces rochers attentifs à la voix de Linus! Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrtée (***)? Et Terpandre (****) apaisant la foule révoltée ? Les poètes divins, maîtres des nations, Savaient noter alors l'accent des passions, L'ame était adoucie et l'oreille charmée, Et même des tyrans (*****) la rage désarmée. Ce sut l'attrait des vers qui sit aimer les lois. L'art de les déclamer fut le talent des rois.

^(*) Phèdre : allusion à la tragédie de ce nom , par Racine.

^{(&}quot;) Chimène : allusion à la tragédie intitulée Le Cid, par Corneille.

^{(&}quot;') Tyrtée, poète athénien, envoyé par dérision, parce qu'il était bossu, pour conduire les Spartiates au combat. Il les anima si bien par ses chants guerriers qu'il furent victorieux.

^{(&}quot;") Terpandre, poète lesbien, dont les chants apaisèrent une révolte à Sparte.

^(****) David par l'harmonie de son chant et de sa harpe, apaisait souvent Saül irrité contre lui.

Les dieux memes, les dieux, par la voix des oracles, De cet art enchanteur consacraient les miracles.

Chez les fils de Cadmus (*), peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étaient harmonieux!
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie
Aux chansons des Neuf Sœurs prétait de mélodie!
On voyait, à côté des dactyles volants,
Le spondée allongé se trainer à pas lents.
Chaque mot, chez les Grecs, amants de la mesure,
Se pliait de lui-même aux lois de la césure.
Chaque genre eut son rhythme. En vers majestueux,
L'épopée entonna ses récits fastueux.
La modeste élégie eut recours au distique;
Archiloque (*) s'arma de l'iambe caustique.
A des mètres divers, Alcée (**), Anacréon (***),
Prétèrent leur génie, et leur gloire, et leur nom.

Pour nous, enfants des Goths, Apollon plus avare A dédaigné longtemps notre jargon barbare.

Ce jargon s'est poli : les Muses, sur nos bords,
Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.

O Racine! ò Boileau! votre savante audace
Fait parler votre langue aux échos du Parnasse;
Ce rebelle instrument rend des accents flatteurs,
Vous peignez la nature en sons imitateurs,
Tantôt doux et légers, tantôt pesants et graves;
Votre Apollon est libre au milieu des entraves;
Et l'oreille, attentive au charme de vos vers,
Croit de Virgile même entendre les concerts.

^(*) Les Grecs.

^(°) Archiloque, poète grec, né à Paros, célèbre par son talent pour la satire.

^{(&}quot;") Alcée, poète grec, né à Mytilène, s'est distingué dans le geure lyrique.

^{(&}quot;") Anacréon', né à Théos, chanta les amours et les plaisirs.

NARRATIONS.

Mort d'Hippolyte.

A peine nous sortions des portes de Trézène; Il était sur son char; ses gardes affligés Imitaient son silence, autour de lui rangés. Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes; Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes. Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois, Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix, L'œil morne maintenant, et la tête baissée, Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, sorti du sein des flots, Des airs, en ce moment, a troublé le repos, Et du sein de la terre une voix formidable Répond, en gémissant, à ce cri redoutable. Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé; Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé. Cependant, sur le dos de la plaine liquide, S'élève à gros bouillons une montagne humide. L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux, Parmi des flots d'écume, un monstre furieux. Son front large est armé de cornes menaçantes; Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes. Indomptable taureau, dragon impétueux, Sa croupe se recourbe en replis tortueux; Ses longs mugissements font trembler le rivage; Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage. La terre s'en émeut, l'air en est infecté, Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile, Dans le temple voisin chacun cherche un asile.

Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros, Arrête ses coursiers, saisit ses javelots, Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sure, Il lui fait dans le flanc une large blessure. De rage et de douleur le monstre bondissant Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant, Se roule, et leur présente une gueule enflammée Qui les couvre de feu, de sang et de fumée. La frayeur les emporte, et, sourds à cette fois, Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la voix. En efforts impuissants leur mattre se consume. Ils rougissent le mors d'une sanglante écume. On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux, Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux. A travers les rochers la peur les précipite. L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte Voit voler en éclats tout son char fracassé. Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé. Excusez ma douleur. Cette image cruelle Sera pour moi de pleurs une source éternelle. J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils Traîné par les chevaux que sa main a nourris. Il veut les rappeler, et sa voix les effraic. Ils courent. Tout son corps n'est bientot qu'une plaie. De nos cris douloureux la plaine retentit.

Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.

Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.

Je cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.

Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie:

Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie... Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
Qu'il lui rende...» A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Louis IX explique à Joinville les causes et les effets de son expédition de Terre-Sainte.

Qu'entends-je? il est donc vrai, Joinville aussi me blame! Mais sais-tu quels desseins je renferme en mon ame? Sais-tu si les combats où je vous ai guidés Par de grands intérêts n'étaient pas commandés? Tu ne vois que tes maux, ton désespoir m'accuse; Eh bien! lis dans mon cœur, et connais mon excuse: Vainement, tu le sais, au sein de nos remparts Je voulus appeler le commerce et les arts. Ces comtes qui, du haut de leurs chateaux antiques, Font gémir mes sujets sous leurs lois despotiques, Tyrans dans mon royaume, et vassaux turbulents, Sans relâche occupés de leurs débats sanglants, Détruisaient mes travaux, déchiraient la patrie, Dans son premier essor arretaient l'industrie. Divisés d'intérêts, unis contre leur roi, Je les trouvais sans cesse entre mon peuple et moi. Signalant tour-à-tour leurs fureurs inhumaines, Ils promenaient la mort dans leurs vastes domaines, Et des soldats français, l'un par l'autre immolés, Le sang coulait sans gloire en nos champs désolés. Je voulus, des combats leur ouvrant la carrière, Offrir un but plus noble à cette ardeur guerrière :

Tu te souviens qu'alors de pieux voyageurs, Pour nos frères captifs implorant des vengeurs. D'un zèle saint en nous ranimèrent la flamme. Aux regards des Français déployant l'oriflamme. Je leur montre la gloire aux rives du Jourdain, Ils entendent ma voix, s'arrêtent, et soudain. Oubliant leurs discords, et déposant leurs haines, Ils marchent réunis vers ces plages lointaines. Quels plus nobles dangers leur pouvaient être offerts? Délivrer les chrétiens gémissant dans les fers, Rendre Jérusalem à sa splendeur première, En chasser l'infidèle, et rompre la barrière Oui du tombeau sacré nous défendait l'accès. Tel devait être. ami, le fruit de nos succès. Là s'arrétaient vos vœux, et non mon espérance. Jette avec moi, Joinville, un regard sur la France; Avant de condamner les serments que j'ai faits De ces combats lointains contemple les effets: Libre de ses tyrans, mon peuple enfin respire; La paix renaît en France, et la discorde expire; Le commerce, avec nous transporté sur ces bords, Aux peuples rapprochés prodigue ses trésors; L'aspect de ces climats, depuis longtemps célèbres, Déjà de l'ignorance éclaircit les ténèbres, Et sur nos pas les arts, allumant leur flambeau, Vont remplir l'Occident de leur éclat nouveau. Déjà des grands vassaux l'autorité chancelle : Je sais ce qu'entreprend leur audace rebelle, Joinville; et, m'instruisant aux leçons du passé, Je suivrai le chemin que Philippe a tracé. Aux tyrans de mon peuple arrachant leur puissance, Eveillant la justice, enchaînant la licence, Au secours de mes lois j'appellerai les mœurs, Je contiendrai les grands; et, malgré leurs clameurs, Père de mes sujets, détruisant l'anarchie,

Je veux sur ses débris asseoir la monarchie. Si Dieu, marquant ici le terme de mes jours, Veut de tous mes travaux interrompre le cours, Aux rois qui me suivront j'aurai frayé la route: Vers ce but glorieux ils marcheront sans doute; Et quelque jour, mon peuple, éclairé sur ses droits, Chérira ma mémoire, et bénira mes lois.

Les Catacombes de Rome.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans;
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.

Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et de l'autre un flambeau,
Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit;
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.

Il saisit ce trésor; il veut poursuivre; hélas! Il a perdu le fil qui conduisait ses pas. Il cherche, mais en vain; il s'égare, il se trouble; Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble; Il prend tous les chemins que lui montre la peur.

Ensin, de route en route, et d'erreur en erreur. Dans les enfoncements de cette obscure enceinte, Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe, D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour. Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour? Il les consulte tous ; il les prend , il les quitte ; L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite; Il appelle ; l'écho redouble sa frayeur ; De sinistres pensers viennent glacer son cœur. L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures. Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel. En trois lustres entiers voit à peine un mortel; Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste, Du flambeau qui le guide il voit périr le reste. Craignant que chaque pas, que chaque mouvement, En agitant la flamme en use l'aliment. Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile. Vaines précautions! tout soin est inutile; L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.

Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre, Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre, Il gémit; toutesois d'un souffle haletant, Le flambeau ranimé se rallume à l'instant. Vain espoir! par le seu la cire consumée, Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée, Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus Les nerfs découragés ne la soutiennent plus: De son bras défaillant ensin la torche tombe,

Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe. L'infortuné déjà voit cent spectres hideux : Le Délire brûlant, le Désespoir affreux. La Mort!.... non cette Mort qui plaît à la victoire, Qui vole avec la foudre et que pare la Gloire; Mais lente, mais horrible, et traînant par la main La Faim, qui se déchire et se ronge le sein. Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines. Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines! Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus, Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus; Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire, Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire! Et celle dont l'amour, celle dont le souris Fut son plus doux éloge et son plus digne prix! Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image, Versés par le regret, et séchés par la rage. Cependant il espère; il pense quelquesois Entrevoir des clartés, distinguer une voix. Il regarde, il écoute... Hélas! dans l'ombre immense Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence, Et le silence ajoute encore à sa terreur.

Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments!
Quand tout-à-coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise! o miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour;

A l'abri du danger, son ame encor tremblante Veut jouir de ces lieux et de son épouvante. A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur Un plaisir agité d'un reste de terreur; Ensin, tenant en main son conducteur sidèle, Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle. Dieux! quel ravissement quand il revoit les cieux, Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux! Avec quel doux transport il promène sa vue Sur leur majestueuse et brillante étendue! La cité, le hameau, la verdure, les bois, Semblent s'offrir à lui pour la première sois; Et, rempli d'une joie inconnuc et prosonde, Son cœur croit assister au premier jour du monde.

Elévation d'Esther.

Peut-étre on t'a conté la fameuse disgrace De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place, Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit, La chassa de son trône, ainsi que de son lit. Mais il ne put sitôt en bannir la pensée; Vasthi régna longtemps dans son ame offensée. Dans ses nombreux Etats il fallut donc chercher Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher. De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent. Les filles de l'Egypte à Suse comparurent; Celles même du Parthe et du Scythe indompté Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.

On m'élevait alors, solitaire et cachée, Sous les yeux vigilants du sage Mardochée Tu sais combien je dois à ses heureux secours: La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours; Mais lui, voyant en moi la fille de son frère, Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère. Du triste état des Juis jour et nuit agité, Il me tira du sein de mon obscurité,
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis:
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages:
L'une d'un sang fameux vantait les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrais le sacrifice.

Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus. Devant ce fier monarque, Elise, je parus. Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes : Il fait que tout prospère aux âmes innocentes, Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé. De mes faibles attraits le roi parut frappé. Il m'observa longtemps dans un sombre silence; Et le Ciel, qui pour moi fit pencher la balance, Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur. Enfin, avec des yeux où régnait la douceur: » Soyez reine, » dit-il; et, dès ce moment même, De sa main sur mon front posa son diadème. Pour mieux saire éclater sa joie et son amour, Il combla de présents tous les grands de la cour; Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces, Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.

Hélas! durant ces jours de joie et de festins, Quelle était en secret ma honte et mes chagrins! Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise! La moitié de la terre à son sceptre est soumise! Et de Jérusalem l'herbe cache les murs! Sion, repaire affreux de reptiles impurs, Voit de son temple saint les pierres dispersées, Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cachant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

Songe d'Athalie.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit; Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée, Comme au jour de sa mort pompeusement parée. Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté; Même elle avait encor cet éclat emprunté Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage, Pour réparer des ans l'irréparable outrage. » Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi! » Le cruel Dieu des Juiss l'emporte aussi sur toi. » Je te plains de tomber dans ses mains redoutables. » Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables, Son ombre vers mon lit a paru se baisser; Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser : Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange, Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux, Que des chiens dévorants se disputaient entre eux. Dans ce désordre à mes yeux se présente

Un jeune ensant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage:
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur:
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même ensant, toujours tout prêt à me percer.

Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie. J'allais prier Baal de veiller sur ma vie, Et chercher du repos au pied de ses autels: Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels! Dans le temple des Juiss un instinct m'a poussée. Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée; J'ai cru que des présents calmeraient son courroux, Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux. Pontife de Baal, excusez ma faiblesse. J'entre : le peuple fuit , le sacrifice cesse. Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur: Pendant qu'il me parlait, à surprise! à terreur! J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée, Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée. Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin, Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin; C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre; Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître. Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter, Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

TABLEAUX.

. Invention et naissance des Arts.

Pour prolonger des jours destinés aux douleurs, Naissent les premiers arts, enfants de nos malheurs. La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache: Par le fer façonnée, elle allonge la hache; L'homme avec son secours, non sans un long effort, Ebranle et fait tomber l'arbre dont elle sort. Et, tandis qu'au fuseau la laine obéissante Suit une main légère, une main plus pesante Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit; La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit. Le voyageur, qu'arrête un obstacle liquide, A l'écorce d'un bois confie un pied timide. Retenu par la peur, par l'intérêt pressé, Il avance en tremblant : le fleuve est traversé. Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles, S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles. Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain. Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain. Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine, Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine ; Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux, Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux. · Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance, Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance?

Les Hospices.

Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux, Des besoins, des douleurs abris religieux, Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondements.
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence ou l'infame avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là sont amoncelés, dans des murs dévorants,
Les vivants sur les morts, les morts sur les mourants.
Là, d'impures vapeurs la vie environnée,
Par un air corrompu languit empoisonnée;
Là, le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance, en courant, fait sa ronde homicide;
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la Ditié revient apheven see travaux

Mais la Pitié revient achever ses travaux. Sépare les douleurs, et distingue les maux, Les recommande à l'art que sa bonté seconde; Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde, Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs, De l'air renouvelé puissants réparateurs. Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle; La propreté soigneuse y préside avec elle. La vie est à l'abri du souffle de la mort : Grace à ses soins pieux, sans terreur, sans remords, L'agonie en ses bras plus doucement s'achève. L'heureux convalescent sur son lit se relève. Et revient, échappé des horreurs du trépas, D'un pied tremblant encor former ses premiers pas. Les besoins, la douleur, la santé, la bénissent, La terre est consolée, et les cieux applaudissent.

La Tendresse Maternelle.

...Avec notre existence, De la femme pour nous le dévoument commence. C'est elle qui, neuf mois, dans ses flanes douloureux, Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux, Et, sur un lit cruel longtemps évanouie, Mourante le dépose aux portes de la vie. C'est elle qui, vouée à cet être nouveau, Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau. Quels tendres soins! Dort-il, attentive, elle chasse L'insecte dont le vol ou le bruit le menace; Elle semble défendre au réveil d'approcher.

La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il, son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même,
Et se montre aux regards d'un époux éperdu
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux est sa beauté première.

Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits;
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau, qui prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de ce fils mourant elle veille assidue.
Mais le poison s'étend et menace sa vue:
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout; Isaure est déjà prête;

Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête; D'une lèvre obstinée, elle presse ces yeux Que ferme un voile impur à la elarté des cieux; Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière, Une seconde fois lui donne la lumière. Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?

Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins : L'ensant, de jour en jour, avance dans la vie; Et, comme les aiglons, qui, cédant à l'envie De mesurer les cieux dans leur premier essor, Exercent près du nid leur aile faible encor, Doucement soutenu sur ses mains chancelantes, Il commence l'essai de ses forces naissantes. Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras Dans leur débile effort aide ses premiers pas ; Elle suit la lenteur de sa marche timide ; Elle fut sa nourrice, elle devient son guide; Elle devient son maître au moment où sa voix Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois: Ma mère est le premier qu'elle lui enseigne à dire, Elle est son maître encor des qu'il s'essaie à lire; Elle épelle avec lui dans un court entretien, Et redevient ensant pour instruire le sien. D'autres guident bientôt sa faible intelligence ; Leur dureté punit sa moindre négligence. Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments? Quel appui cherche-t-il contre les châtiments? Sa mère! elle lui prête une sûre défense, Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance, Et, sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer, Lui donne les hochets qui les font oublier.

La Campagne au lever du Soleil.

Le crépuscule, ami de la saison nouvelle. Semble créer aux yeux les beautés qu'il révèle; L'aube au front argenté fait naître lentement
Du réveil matinal l'incertain mouvement;
Dans l'air qui s'éclaireit l'alouette légère,
De l'aurore au printemps active messagère,
Au milieu des sillons monte, chante, et sa voix
A donné le signal au peuple ailé des bois.
Sous des rameaux en fleurs le rossignol tranquille
Leur permet le plaisir d'une gloire facile;
Il sait que ses accents doivent rendre à leur tour
Les échos de la nuit plus doux que ceux du jour.
Souverain bienfaisant de la céleste voûte,
Et des Heures en cercle entouré sur sa route,
Le Soleil a conduit son char étincelant
Du signe du Bélier vers le Taureau brillant.

L'orient va s'ouvrir : de la sève animée S'élève vers le Dieu l'offrande parfumée. Le feu de ses rayons n'entr'ouvre point encor Les nuages voisins, qu'il change en vagues d'or; Mais son front se dévoile, et soudain la lumière Perce, vole et s'étend sur la nature entière. Elle frappe, elle éclaire et rougit les coteaux, Dont la pente blanchit sous de nombreux troupeaux. Dans ces châteaux lointains fermés à sa puissance. Des palais du Sommeil respectant le silence. Elle va sous le chaume, où le vieux laboureur De ce nouveau printemps implore la faveur : Plus loin, elle produit dans la forêt moins sombre Le mobile combat et du jour et de l'ombre. De l'œil à cet éclat semblent se rapprocher La cascade bleuâtre et l'humide rocher. Et d'un brouillard qui fuit la montagne entourée Reparaît sous l'azur dont elle est colorée.

La rivière, à l'aspect du globe lumineux, Sans abri, solitaire, en reçoit tous les feux; Elle étincelle au loin, et son onde plus belle Semble s'enorgueillir de sa beauté nouvelle.

Les rayons, divisés en mobiles réseaux,
Roulent en nappes d'or sur l'argent de ses eaux;
Son éclat vacillant se prolonge, et ma vue
Suit des flots radieux l'incertaine étendue,
Jusqu'aux lieux où le bois, par d'obliques retours,
Ombrage, rembrunit, me dérobe leur cours,
Et ferme à mes regards cette scène champêtre,
Où, comme aux champs d'Eden, l'homme semble renaître,
Et seul sait contempler dans le recueillement
Ce passage si doux du calme au mouvement,
Cette aimable union, ce céleste hyménée
De l'aurore du jour, du matin de l'année.

La Prière du Soir à bord d'un Vaisseau.

Cependant le soleil, sur les ondes calmées, Touche de l'horizon les bornes enflammées, Son disque étincelant, qui semble s'arrêter, Revet de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter! Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière, Méle au jour qui s'éteint sa timide lumière. J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants Appellent la prière et divisent le temps. Pour la seconde fois, le nautonier fidèle, Adorant à genoux la puissance éternelle, Dès que l'astre du jour a brillé dans les airs, Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers. Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages, Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages: Son zèle des nochers adoucit les travaux. Epure leur hommage, et console leurs maux.

- » Dieu créateur ! dit-il, toi dont les mains fécondes
- » Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes;
- » Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur

- » De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
- » Et, d'un regard chargé de tes ordres sublimes,
- » Suis un frêle vaisseau flottant sur les abtmes,
- » Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
- » Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains?
- » Par des vœux suppliants nos alarmes l'implorent;
- » Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;
- » Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi:
- » La force et la vertu ne viennent que de toi.
- » Daigne remplir nos cœurs ; éloigne la tempête ;
- » Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
- » Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
- » Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
- » Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
- » Appellent le respect et la foi dans tes temples! »

 Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs

 D'assafrance et d'amount périétrent tous les accurs e

D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs : O spectacle touchant, ravissantes images ! Tandis que l'œil fixé sur un ciel sans nuages,

Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents, Les nautoniers émus répètent les accents,

Le couchant a brillé d'une clarté plus pure; L'Océan de ses flots apaise le murmure; Et seule, interrompant ce calme solennel,

La prière s'élève aux pieds de l'Eternel.

Mort du Christ.

A peine d'Israël le crime est accompli, Que la foudre a grondé, la terre a tressailli; Avant l'heure du soir, de profondes ténèbres Couvrent du Josaphat les monuments funèbres. Les gardiens du supplice, alors saisis d'effroi, Proclament le Messie et confessent la foi, Et soudain, abjurant leur fureur insensée

Adorent à genoux la croix qu'ils ont dressée! Tout s'émeut; chaque objet emprunte un sentiment Pour dire à l'univers le saint événement : Le temple sent mouvoir sa base de Porphyre: Du dôme jusqu'aux pieds son voile se déchire. Les vents impétueux, se croisant dans les airs, Font voler vers Sion la poudre des déserts. Les nuages surpris s'arrêtent dans leur course; Le fleuve épouvanté remonte vers sa source. De leurs linceuls vicillis écartant les lambeaux. Les morts ressuscités sortent de leurs tombeaux. Le soleil s'obscurcit, les montagnes se fendent. D'eux-mêmes dans l'enfer les tourments se suspendent, Les démons à leur tour connaissent la terreur; ' Sur son trone ébranlé, Satan plein de forcur Du serpent favori voit la tête écrasée, La chaîne de la mort entre ses mains brisée : En vain de ses sujets il réclame l'appui. Ses captifs rachetés s'échappent malgré lui. Faisant taire leurs chants, les célestes cohortes Du royaume éternel ouvrent déjà les portes; Vers les cieux attentifs un cri s'est élevé... L'ame de Dieu s'exhale... et le monde est sauvé.

DESCRIPTIONS.

Origine des fleuves.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs, Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle Se former, s'élever, et s'étendre sur elle. De nuages légers cet amas précieux, Que dispersent au loin les vents officieux, Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes, Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes. Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés, Réservoir des trésors qui nous sont destinés, Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte Réunissent leur force, et s'ouvrent une route. Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus, Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus, On les en voit enfin sortir à pas timides, D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides. Des racines des monts qu'Annibal sut franchir, Indolent Ferrarais, le Pò va t'enrichir; Impétueux enfants de cette longue chaine, Le Rhône suit vers nous le torrent qui l'entraîne, Et son frère, emporté par un contraire choix, Sorti du même sein, va chercher d'autres lois. Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes, Leur antique séjour redemande leurs ondes. Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend: Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.

Telle est de l'univers la constante harmonie :
De son empire heureux la discorde est bannie ;
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!

L'Orage.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur
Et la terre en silence attend dans la terreur;
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparatt tout-à-coup sous un voile grisâtre,
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.

Mais des traits enflammés ont sillonné la nue, Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue; Elle redouble, vole, éclate dans les airs; Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs En font sortir sans cesse un jour pâle et livide. Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons, Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons. Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière, Dérobe à la campagne un reste de lumière. La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés Font entrer à grands flots les peuples égarés. Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée Te demander le prix des travaux de l'année.

Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés Ecrasent en tombant les épis renversés. Le tonnerre et les vents déchirent les nuages; Le fermier de ses champs contemple les ravages, Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.

La foudre éclate, tombe; et des monts foudroyés

Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,

Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.

O récolte! ò moissons! tout périt sans retour:

L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

Les Arbres, les Fruits, les Végétaux conquis.

Enfin vous jouissez; et le cœur et les yeux Chérissent de vos bois l'abri délicieux. Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire? Voulez-vous de votre art remporter la victoire? Déjà de nos jardins heureux décorateur, Ajoutez à ces noms le nom de créateur. Voyez comme en secret la nature fermente. Ouel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente! Et vous ne l'aidez pas ? Qui sait dans son trésor Ouels biens à l'industrie elle réserve encor? Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde, Il peut guider la sève; à sa liqueur féconde Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux; Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux, Des sucs vierges encore essayez le mélange, De leurs dons mutuels favorisez l'échange. Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs, Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs! La pêche a dù sa gloire à ces métamorphoses; D'un triple diadème ainsi brillent les roses; De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit. Osez: Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes, Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes! Usurpez ces trésors; ainsi le fier Romain, Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain, Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie. Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers : C'est ainsi qu'il fallait s'asservir l'univers! Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie, L'airain, le marbre et l'or frappaient Rome éblouic; Le sage dans la foule aimait à voir ses mains Porter le cerisier en triomphe aux Romains. Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères En bataillons armés, sous des cieux plus prospères, Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus Leurs étendards rougis du nectar des vaincus? Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées. Rapportaient en chantant ces précieux trophées. Du pampre triomphal ils couronnaient leurs fronts; Le pampre sur leurs dards s'enlaçait en festons : Tel revint triomphant le dieu vainqueur du Gange. Les vallons, les coteaux célébraient la vendange; Et partout où coula le nectar enchanté Coururent le plaisir, l'audace et la gatté.

Enfants de ces Gaulois, imitons nos ancêtres:
Enlevons, disputons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignon, l'éloquent Malesherbes,
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de cent climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie:
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger.
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.

Je t'en prends à témoin, jeune Potavéri: Des champs d'O-Tatti, si chers à son enfance. Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence, Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté, Regrettait dans son cœur sa douce liberté, Et son île riante, et ses plaisirs faciles. Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes, Souvent il s'écriait : » Rendez-moi mes forêts! » Un jour, dans ces jardins où l'Etat à grands frais De tous les coins du monde en un seul lieu rassemble Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble, Oui, changeant à la fois de saison et de lieu, Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu, L'Indien parcourait leurs tribus réunies, Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies, Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans Frappe ses yeux; soudain avec des cris perçants Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes, Le couvre de baisers! Mille objets pleins de charmes, Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heureux, Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux, La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage, Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage. Et le toit paternel, et les bois d'alentour, Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour, Il croit les voir encore, et son ame attendrie Du moins pour un instant retrouva sa patric.

La Chasse du Cerf.

. . . Du cor bruyant j'entends déjà les sons ; L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines , Bat du pied , mord le frein , sollicite les rênes. A ces apprêts de guerre , au bruit des combattants , Le cerf frémit , s'étonne , et balance longtemps. Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant, ou de ses pieds légers,
A qui se fiera-t-il dans ces pressants dangers?
Il hésite longtemps: la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole: un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier libre enfin s'élance et prend l'essor;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête,
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie. Suivent ces corps légers que le vent leur envoie; Partout où sont ses pas sur le sable imprimés, Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés; Alors le cerf tremblant, de son pied qui les guide Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide. Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis, Enfin dans son malheur il songe à ses amis. Jadis de la forêt dominateur superbe, S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe, Il vient au milieu d'eux humiliant son front, Leur consier sa vie et cacher son affront.

Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune, Et la contagion de sa triste fortune:
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné;
Il revoit ces grands bois si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prétant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace

Succède à ses dangers, et s'élance à sa place. Par les chiens vétérans le piège est éventé. Du son lointain des cors bientôt épouvanté, Il part, rase la terre: ou, vieilli dans la feinte, De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte; Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés, Veille et promène au loin ses regards effrayés, S'éloigne, redescend, croise et confond sa route. Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute; Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts Déjà l'affreux concert le frappe de plus près. Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines. Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines. Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort, Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort. Alors, las de trainer sa course vagabonde, De la terre infidèle il s'élance dans l'onde, Et change d'élément sans changer de destin.

Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brulante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brulants;
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent.
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.

Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin-sa faiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible, il se ranime, il s'élance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillants les plus terribles coups.

Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore: efforts infructueux!
Hélas! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

Le Chien.

A' leur tête est le chien, aimable autant qu'utile, Superbe et caressant, courageux, mais docile. Formé pour le conduire et pour le protéger, Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger. Le Ciel l'a fait pour nous, et dans leur cour rustique Il fut des rois pasteurs le premier domestique. Redevenu sauvage, il erre dans les bois: Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois; Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface, Semble de ses amis reconnaître la race.

Gardant du bienfait seul le doux ressentiment, Il vient lécher ma main après le châtiment; Souvent il me regarde; humide de tendresse, Son œil affectueux implore une caresse. J'ordonne, il vient à moi; je menace, il me fuit; Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit; Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie! Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie. Sévère dans la ferme, humain dans la cité, Il soigne le malheur, conduit la cécité; Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire, Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère. Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux? Un riche marchandait le chien d'un malheureux;

Cette offre l'affligea: » Dans mon destin funeste, » Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste? » Point de trêve à ses soins, de borne à son amour, Il me garde la nuit, m'accompagne le jour. Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître, Saisir et dénoncer l'assassin de son maître, Et, quand son amitié n'a pu le secourir, Quelquesois sur sa tombe il s'obstine à mourir.

Enfin le grand Buffon écrivit son histoire; Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire: Et, lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant, Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même, Le lecteur voit en lui le héros du poème.

Les Fourmis.

Souvent aussi l'instinct varie avec les lieux. Comparez ces fourmis, moins dignes de nos yeux, Méconnaissant les arts de la paix, de la guerre, Durant l'hiver entier sommeillant sous la terre. Mais qui rodent sans cesse, et d'un amas de grains Remplissent à l'envi leurs greniers souterrains, A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique. En trois classes rangeant leur sage république ; Peuple heureux d'ouvriers, de nobles, de soldats. Que de grands monuments dans leurs petits Etats! De leurs toits dont dix pieds nous donnent la mesure, Les yeux aiment à voir la ferme architecture; Sur le cone aplati le buffle quelquesois Guette pour l'éviter le fier tyran des bois. Au-dedans, quelle heureuse et savante industrie De leurs compartiments règle la symétrie, Aligne leur cité, dessine leurs maisons, Leurs escaliers tournants et leurs solides ponts,

Qui partout, présentant de faciles passages, Pour alléger leur peine abrègent leurs voyages! Au centre, tout entière à la postérité, Et mélant la grandeur à la captivité, Leur noble souveraine, en une paix prosonde, Ne quitte point sa couche incessamment féconde, Et par son ventre énorme et son énorme poids, Surpasse ses sujets un million de fois. Quatre-vingt mille enfants la connaissent pour mère : Au fond de son palais, auguste sanctuaire, Des serviteurs choisis entre tous ses sujets Dans sa chambre royale ont sculs un libre accès. Leur foule emplit ses murs, et par une humble porte Déposent en leur lieu les œuss qu'elle transporte. L'ordre règne partout ; épars de tout côté Leurs riches magasins entourent la cité; Ailleurs sont élevés les enfants de la reine : La cour habite enfin près de sa souveraine; Le voyageur, de loin découvrant leurs travaux, D'une heureuse peuplade a cru voir les hameaux. O Nil! ne vante plus ces masses colossales, Des sommets abyssins orgueilleuses rivales; L'insecte constructeur est plus grand à mes yeux Que l'homme amoncelant ces rocs audacieux; Et quand une fourmi bâtit des pyramides, Nos arts semblent bornés, et nos travaux timides.

Les Monstres marins et leurs combats.

Que de pièges adroits! que de savants combats! Une guerre éternelle arme ce peuple immense. Les uns ont leurs épieux, et les autres leur lance; L'un, d'une encre cachée en de secrets vaisseaux, Noireit l'onde, s'échappe, et s'enfuit sous les eaux; D'un large tablier qu'avec force il déploie, L'autre enveloppe, étouffe, et dévore sa proie. Quel nocher n'a connu ce combat si fameux Qui trouble au loin d'effroi tout l'empire écumeux? Ces fiers dominateurs de la liquide plaine, Le terrible espadon et l'énorme baleine : Voyez-les s'attaquer, se heurter à la fois, L'un armé de sa scie et l'autre de son poids. L'un, agile et fougueux, rapidement s'élance, Sur son lourd ennemi fond avec violence; L'autre, avec pesanteur roulant son vaste corps, De sa queue effroyable arme tous les ressorts; Et malheur à celui que., d'un coup redoutable, Frapperait en fureur ce fouet épouvantable : Son ennemi l'esquive, et, sautant dans les airs, Tombe plus acharné sur le géant des mers, Et de son arme affreuse entame la balcine. Alors de l'Océan l'immense souveraine. Secouant l'ennemi sur son énorme dos, Presse, foule, et soulève, et tourmente les flots, L'horrible scie accroît ses blessures profondes; Le monstre ensanglanté se débat sur les ondes ; Des bords du Groënland aux rives de Thulé Il agite en mourant son empire ébranlé. La mer gronde, et du sein des humides campagnes, Tout l'Océan s'élève et retombe en montagnes.

DÉFINITIONS.

La Rible.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré Ce livre par le Ciel aux Hébreux inspiré? Il charmait à la fois Bossuet et Racine. L'un, éloquent vengeur de la cause divine, Semblait, en foudroyant des dogmes criminels, Du haut du Sinaï (1) tonner sur les mortels (2); L'autre, de traits plus siers ornant la tragédie, Portait Jérusalem sur la scène agrandie (3). Rousseau saisit encor la harpe de Sion (4), Et son rhythme pompeux, sa noble expression, S'éleva quelquesois jusqu'au chant des prophètes. Imitez cet exemple, orateurs et poètes: L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain (5), Au sommet du Liban (6), sous les berceaux d'Eden. Là, du monde naissant vous suivez les vestiges, Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges. Dieu parle, l'homme naît; après un court sommeil, Sa modeste compagne enchante son réveil. Dejà fuit son bonheur avec son innocence: Le premier juste expire ; à terreur ! à vengeance ! Un déluge engloutit le monde criminel. Seule, et se confiant à l'œil de l'Eternel, L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,

Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.

⁽¹⁾ Sinaï, montagne, aujourd'hui Djebel-Moussah, à 35 lieues de Jérusalem.

⁽²⁾ Bossuet.

⁽³⁾ Racine.

⁽⁴⁾ Jean-Baptiste Rousseau, dans ses odes sacrées.

⁽⁵⁾ Jourdain, sleuve de Palestine.

⁽⁶⁾ Liban, montagne, dont les cèdres servirent à la construction du temple de Jérusalem.

Patriarches fameux, chefs du peuple chéri, Abraham (1) et Jacob (2), mon regard attendri Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes; L'Orient montre encor vos traces éclatantes. Et garde de vos mœurs la simple majesté. Au tombeau de Rachel (3) je m'arrête attristé, Et tout-à-coup son fils vers l'Egypte m'appelle. Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle, O Joseph (4), que de fois se couvrit de nos pleurs La page attendrissante où vivent tes malheurs! Tu n'es plus. O revers! près du Nil amenées, Les fidèles tribus gémissent enchaînées. Jéhovah (5) les protège, il finira leurs maux. Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux (6)? C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage. Fille des Pharaons (7), courez sur le rivage, Préparez un abri, loin d'un père cruel, A ce berceau chargé des destins d'Israël. La mer s'ouvre (8): Israël chante sa délivrance. C'est sur ce haut sommet (9) qu'en un jour d'alliance Descendit avec pompe, en des torrents de feu, Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.

⁽¹⁾ Abraham, le plus ancien des patriarches.

⁽²⁾ Jacob, fils d'Abraham.

⁽³⁾ Rachel, épouse de Jacob.

⁽⁴⁾ Joseph, l'un des fils de Jacob, ayant excité la jalousie de ses frères, fut vendu comme esclave à des marchands qui le conduisirent en Egypte, où par sa sagesse il devint ministre d'un Pharaon: en appelant sa famille dans cette contrée, il y devint pour ainsi dire le chef de la nation juive.

⁽⁵⁾ Jéhovah, nom donné à Dieu par les Hébreux.

⁽⁶⁾ Moïse, le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, et le plus sage des législateurs.

⁽⁷⁾ Pharaon, nom commun à tous les rois d'Egypte.

⁽⁸⁾ La mer Rouge, allusion au passage des Hébreux à travers cette mer, qui s'ouvrit devant eux.

⁽⁹⁾ Le mont Sinaï.

Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre (1),
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon (2) le soleil arrêté?
Ruth (3), Samson (4), Débora (5), la fille de Jephté (6)
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois;
Le Ciel, pour les punir, leur accorde des rois;
Saül (7) règne; il n'est plus; un berger le remplace (8):
L'espoir des nations doit sortir de sa race:

Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi (9). Accourez, accourez, descendants de Lévi (10),

Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.

Cependant dix tribus ont fuit la cité sainte.

Je renverse, en passant, les autels des faux dieux;

Je suis le char d'Elic (11) emporté dans les cieux;

Tobie et Raguel (12) m'invitent à leur table:

J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,

Ainsi que le passé, racontait l'avenir.

⁽¹⁾ Une colonne merveilleuse guida les Hébreux dans le désert en marchant devant eux.

⁽²⁾ Josué arrêta le soleil au siège de Gabaon.

⁽³⁾ Ruth, épouse du riche Booz.

⁽⁴⁾ Samson, homme remarquable par sa force prodigieuse.

⁽⁵⁾ Débora, prophétesse juive, qui gouverna le peuple hébreu, comme juge, pendant quarante ans. Après la victoire remportée par Barach sur Jabin, elle chanta le cantique qui se trouve dans la Bible.

⁽⁶⁾ Jephté, près de livrer une bataille, promit d'immoler à Dieu la première personne qui se présenterait à sa vue; ce fut sa fille.

⁽⁷⁾ Saül, Ier roi d'Israël, dont les fureurs étaient calmées par la lyre de David.

⁽⁸⁾ David, berger d'abord, puis vainqueur de Goliath, qu'il tua d'un coup de pierre, appelé à la cour de Saül, le remplaça sur le trône.

⁽⁹⁾ Salomon, fils de David, régna après lui.

⁽¹⁰⁾ Lévi, l'une des douze tribus, avait le privilège de fournir tous les prêtres qui desservaient le temple.

⁽¹¹⁾ Elie, prophète qui fut enlevé au ciel sur un char lumineux.

⁽¹²⁾ Tobie et Raguel, couple dont la piété et la résignation aux ordres de Dieu sout célèbres.

Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre!
Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre (1)?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger (2),
Console-toi, Juda; tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui l'opprime (3)!
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants;
Esdras (4) et Machabée, et ses fils triomphants (5)
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

L' Honneur.

L'honneur partout, disais-je, est du monde admiré:
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il? Valineour (6), pourras-tu me le dire?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler;
L'avare, à voir chez lui le Pactole rouler;
Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole;
Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole;
Ce poète, à noircir d'insipides papiers;
Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers;
Un libertin, à rompre et jeunes et carême;
Un fou perdu d'honneur, à braver, l'honneur même.
L'un d'eux a-t-il raison? Qui pourrait le penser?
Qu'est-ce donc que l'honneur, que tout doit embrasser?
Quoi qu'en ses beaux discours Saint-Evremond (7) nous prône,

⁽¹⁾ Captivité de Babylone.

⁽²⁾ Allusion au cantique ou psaume qui commence par ces mots: « Super stumina Babylonis. »

⁽³⁾ Balthazar, roi de Babylone, qui tenait les Juiss en captivité, vit pendant un festin une main qui écrivait sur les murailles sa ruine prochaine.

⁽⁴⁾ Esdras, prophète que Cyrus chargea de la reconstruction du temple.

⁽⁵⁾ Tribu de Juda.

⁽⁶⁾ Valineour, personnage auquel Boileau adresse cette satire.

⁽⁷⁾ Saint-Evremond, écrivain du siècle de Louis XIV, remarquable par la grâce et la subtilité de son esprit,

Aujourd'hui j'en croirai Sénèque (1) avant Pétrone (2).

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité:
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillants et que morceaux de verre.
Rassemblez à la fois Mithridate (3) et Sylla (4);
Joignez-y Tamerlan (5), Genséric (6), Atula:
Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Oui, la justice en nous est la vertu qui brille;
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
A cet unique appât l'âme est vraiment sensible:
Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide,
De regarder en tout la raison et la loi;
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pous soi;
D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire,
Et d'être juste enfin: ce seul mot veut tout dire (7).

⁽¹⁾ Sénèque, auteur d'un grand nombre d'ouvrages philosophiques et moraux, précepteur de Néron.

⁽²⁾ Pétrone, auteur latin, qui vivait également du temps de Néron, auteur d'une satire en prose et en vers contre les mœurs hideuses de cette époque.

⁽³⁾ Mithridate, roi de Pont, qui fit quarante ans la guerre aux Romains.

⁽⁴⁾ Sylla, fameux général romain.

⁽⁵⁾ Tamerlan , fameux général tartare du XIVe siècle.

⁽⁶⁾ Genséric, roi des Vandales, remporta sur les Romains de nombreuses victoires, et laissa à sa mort, en 477, un vaste empire fondé par la seule puissance de ses armes.

⁽⁷⁾ Voyez, Allégories, Le véritable et le faux Honneur.

Les différents Ages.

Sans soin du lendemain, sans regret de la veille, L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille. Trop faible encor, son cœur ne saurait soutenir Le passé, le présent, et l'immense avenir. A peine au présent seul son âme peut suffire; Le présent seul est tout: un coin est son empire, Un hochet son trésor, un point l'immensité, Le soir son avenir, un jour l'éternité.

Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance: Ainsi le faible gland renferme un chêne immense.

Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté
Dévore le présent avec avidité;
Mais il ne peut fixer sa fougue vagabonde:
Plein des brûlants transports dont son cœur surabonde,
Il déborde, pareil à l'élément fumeux
Qui croît, monte, et répand ses bouillons écumeux;
Devance l'avenir, entend de loin la gloire.
Appelle à lui les arts, les plaisirs, la victoire;
Rêve de longs succès, rêve de longs amours,
Et d'une trame d'or file, en riant, ses jours.
Age aimable, âge heureux, ton plus bel apanage,
Ce n'est donc point l'amour, la beauté, le courage,
Et la gloire si belle, et les plaisirs si doux!
Non, tu sais espérer: ce plaisir les vaut tous.

L'âge mûr, à son tour, solstice de la vie,
S'arrête, et sur lui-même un instant se replie,
Et tantôt en arrière, et tantôt devant soi,
Se tourne sans regret, ou marche sans effroi.
Ce n'est plus l'homme en fleurs nous faisant des promesses;
C'est l'homme en plein rapport déployant ses richesses.
Ses esprits ont calmé leurs bouillons trop ardents;
Sa prudence est active, et ses transports prudents;
Ses conseils sont nos biens, sa sagesse est la nôtre;

La moitié de sa vie est la leçon de l'autre; Et, sur le temps passé mesurant l'avenir, Prévoir, pour sa raison, n'est que se souvenir.

Hélas! telle n'est point la vicillesse cruelle; Elle n'attend plus rien, on n'attend plus rien d'elle. Si la raison encor lui permet de prévoir, C'est des yeux de la crainte, et non plus de l'espoir. Voyez ce chêne antique : en son âge encor tendre, Dans les champs paternels il aimait à s'étendre; Chaque jour plus robuste et plus audacieux, Il plongeait dans la terre, il s'élançait aux cieux; Mais quand l'age a durci sa racine débile, Dans la terre maratre il languit immobile; Et voilà la vieillesse! Adieu les grands desseins! Adieu l'amour, les vœux, l'hommage des humains! Pour le soleil couchant il n'est point d'idolatre ; Déplacé sur la scène; il descend du théâtre; Alors, n'attendant rien ni du temps ni d'autrui, Il revient au présent, se ramène sur lui. Que dis-je? le présent est un tourment lui-même : Il se rejette donc sur le passé qu'il aime; Il cherche à consoler, par un doux souvenir, Et la douleur présente et les maux à venir : Et même, lorsqu'il touche à l'extrême vieillesse, Quelque ombre de bonheur charme encor sa faiblesse. Du festin de la vie, où l'admirent les dieux, Ayant goûté longtemps les mets délicieux , Convive satisfait, sans regret, sans envie, S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie. Ce qu'il fit autrefois, il le voit aujourd'hui, Et le présent lui-même est le passé pour lui.

L'Imprimerie.

L'homme aidé du travail, ce premier des trésors, Ne découvre le bien qu'après de longs efforts;

Jusqu'à la vérité par le doute guidée, Chaque idée à son fil attache une autre idée; Les arts naissent des arts. D'abord, lorsque du lin, La dépouille se change en un brillant vélin, Sur un frêle tissu l'écriture tracée Donne un corps à la voix, un être à la pensée. A peine un bois flexible, habilement taillé, En mobile alphabet se creuse travaillé, Sur les ardents brasiers où la fonte s'écoule Le plomb industrieux se façonne, se moule, Et des pensers muets dans l'esprit renfermés Fait parler à nos yeux les signes animés; Les lettres, dont le choix en mots divers s'assemble, Dans un cadre allongé se nivellent ensemble : Quand sur ces mots unis, sans être confondus, De la noire liqueur les flots son répandus, Pour la boire à son tour, de ses pages légères Le blanc papier revêt les sombres caractères. Alors gémit la presse, et foulés avec bruit, Ces types variés, que le métal produit, Gravent, d'un seul instant ouvrage indélébile, Sur la feuille mouvante une empreinte immobile. O prodige! Le temps, vainqueur des autres arts, Roule son char poudreux sur leurs débris épars; Mais l'Ame, inaccessible aux lois de la matière, Confidente du Ciel, se survit tout entière; Ses chefs-d'œuvre; gardés par un soin merveilleux, Rapprochent la distance et des temps et des lieux, Embrassent l'univers, et, sans peur des naufrages, Voguent indépendants sur l'océan des âges.

Les Bureaux d'Esprit.

Il faut penser pour être au rang de mes amis; Les beaux esprits manqués n'y seront point admis. J'en veux laisser jouir une madame Hortense Qui, pour le sentiment n'ayant plus d'existence, Croit qu'on a de l'esprit, en rassemblant le soir Ceux qui dans le public passent pour en avoir. Bien peu de gens en ont, disons-le sans scrupule; Et, de tout cet esprit qui dans Paris circule, Il est peu de cerveaux qui fournissent les fonds. Quelques femmes aussi peuvent être citées; Mais tout le reste vit de choses empruntées.

Vous feriez-vous le protecteur
De ces plaisants arcopages,
Où préside toujours une femme docteur,
Qui, rassemblant de petits personnages,
Recueillant de petits suffrages,
Dicte des lois au peuple auteur?

On vit là comme ailleurs de phrases rebattues.

Je compare ces tribunaux

A des cabinets de statues

Où sont, sur de grands piédestaux,

De petits bustes peints, figures inconnues,

Qu'un curieux étiquète du nom

D'Aristophane ou de Platon.

Chacun de ces burçaux se croit la seule école Des talents et du goût, de la prose et des vers. Dans une outre, on a dit qu'Eole

Renserma tous les vents divers:

De nos bureaux d'esprit cette outre est le symbole;
Chacun croit contenir, comme dans une fiole,

Tout le bon sens de l'univers.

Poètes, orateurs, historiens, critiques,
Tout abonde en ces lieux: je crois voir ces boutiques
Où je lis quelquefois, en traversant Paris,
Sur des vases rangés, d' Esculape chéris,
Emétique, antimoine, essence, esprit de nitre.
Hé bien, ces vases-là n'ont souvent que le titre.

FABLES.

La Fable et la Vérité.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits;
Jeune et vieux fuyaient à sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.

A ses yeux vient se présenter La Fable, richement vêtue, Portant plumes et diamants, La plupart faux, mais très-brillants. » Eh! vous voilà? Bonjour, dit-elle.

Que faites-vous ici seule sur un chemin? » La Vérité répond : » Vous le voyez, je gèle :

Aux passants je demande en vain De me donner une retraite;

Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien ,
Vieille femme n'obtient plus rien. »
» Vous étes pourtant ma cadette ,
Dit la Fable ; et , sans vanité ,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi , dame Vérité ,
Pourquoi vous montrer toute nue ?

Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous; Qu'un même intérêt nous rassemble.

Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble; Chez le sage, à cause de vous, Je ne serai point rebutée; A cause de moi, chez les fous

Vous ne serez point maltraitée. Servant par ce moyen chacun selon son goût, Grace à votre raison, et grace à ma folie, Vous verrez, ma sœur, que partout Nous passerons de compagnie ».

Les sacs des Destinées.

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux. Mécontent de son sort, sur les autres fortunes Un homme promenait ses désirs et ses yeux,

> Et de cent plaintes importunes Tous les jours fatiguait les dieux.

Par un beau jour, Jupiter le transporte
Dans les célestes magasins
Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,
Sont par ordre rangés tous les états que porte

La condition des humains.

» Tiens, lui dit Jupiter, ton sort est en tes mains: Contentons un mortel une fois en la vie; Tu n'en es pas trop digne, et ton murmure impie Méritait mon courroux plutôt que mes bienfaits; Je n'y veux pas ici regarder de si près.

Voilà toutes les destinées;

Pèse et choisis ; mais , pour régler ton choix Sache que les plus fortunées

Pèsent le moins : les maux seuls font le poids ».

» Grace au seigneur Jupin, puisque je suis à même, Dit notre homme, soyons heureux ».

Il prend le premier sac, le sac du rang suprême, Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.

» Oh! oh! dit-il, bien vigoureux Qui peut porter si lourde masse:

Ce n'est mon fait. » Il en pèse un second,

Le sac des grands, des gens en place: Là gisent le travail et le penser profond, L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce, Meme les bons conseils que le hasard confond.

» Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,
Cria notre homme, et que le Ciel m'en garde!
A d'autres ». Il poursuit, prend et pese toujours
Et mille et mille sacs, trouvés toujours trop lourds:
Ceux-ci par les égards et la triste contrainte;

Ceux-là par les vastes désirs;
D'autres par l'envie ou la crainte;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.

O ciel, n'est-il donc point de fortune légère?

Disait déjà le chercheur mécontent;

Mais quoi! me plains-je à tort? J'ai, je crois, mon affaire:

Celle-ci ne pèse pas tant ».

» Elle pèserait moins encore;

Lui dit alors le dieu qui lui donnait'le choix:

Mais tel en jouit qui l'ignore; Cette ignorance en fait le poids ».

Je ne suis pas si sot; souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme ». — » Soit; aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu, mais là-dessus
Apprends à ne te plaindre plus ».

Le Miroir.

Jadis un père de famille
Eut un fils beau comme le jour;
Il eut au contraire une fille
Sans nuls attraits, vrai remède d'amour.
Ces enfants badinaient comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge; et, trouvant un miroir.
A la toilette de leur mère,
Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
Devenu tout-à-coup amoureux de lui-même,
Il vanta ses attraits, vanité dont sa sœur

Ressentit un dépit extrême,

Croyant à chaque mot qu'il taxait sa laideur; Elle n'entendait pas là-dessus raillerie. Quoique fort jeune encor, l'amour-propre et l'envie S'en étaient emparés. Elle va promptement Trouver son père à son appartement.

» Mon petit frère a la manie De se mirer, dit—elle; il se croit un soleil, Et son orgueil est sans pareil. Défendez—lui, mon père, je vous prie,

D'approcher du miroir et de s'y regarder ».
Le père, loin de le gronder,

Les embrasse tous deux, tour-à-tour les caresse;

Et leur partageant sa tendresse,

» Mes chers enfants, dit-il, je veux

Que vous vous miriez tous les deux:

Vous, mon fils, afin que l'image

De la beauté dont Dieu prit soin de vous parer Vous donne horreur du vice et du libertinage

Qui pourrait la déshonorer;

Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace Apercevant votre disgrâce,

Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs Dont brille souvent la jeunesse, Vous répariez ces défauts par vos mœurs: Rien n'est si beau que la sagesse ».

Les Métamorphoses du Singe.

Gille, histrion de foire, un jour par aventure
Trouva sous sa patte un miroir:
Mon singe au même instant de chercher à s'y voir.

» O le museau grotesque! o la plate figure!
S'écria-t-il; que je suis laid!
Puissant mattre des dieux, j'ose implorer tes grâces:
Laisse-moi le lot des grimaces;

Je te demande au reste un changement complet. »
Jupin l'entend et dit: » Je consens à la chose.
Regarde: es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine,
Aime assez son plumage et beaucoup son caquet;
Mais il n'a pas tout vu: » Peste! la sotte mine
Que me donne Jupin; le long bec que voilà!
J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme:

Donnez-moi vite une autre forme ».

Par bonheur en ce moment-là Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire : Il en fait donc un paon ; et cette fois le sire , Promenant sur son corps des yeux émerveillés ,

S'enfle, se pavane, et s'admire. Mais las! il voit ses vilains pieds; Et mon impertinente bête

A Jupin derechef adresse une requête.

» Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser:
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
Et vais de chaque état où tu viens de passer

Te conserver le caractère:

Mais aussi plus d'autre prière ; Que je n'entende plus ton babil importun ». A ces mots , Jupiter lui donne un nouvel être.

Et qu'en fait-il? Un petit-maître. Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

L'Aveugle et le Paralytique.

Aidons-nous mutuellement,

La charge des malheurs en sera plus légère;

Le bien que l'on fait à son frère

Pour le mal que l'on souffre est un soulagement;

Confucius l'a dit: suivons tous sa doctrine.

Pour la persuader aux peuples de la Chine,

Il leur contait le trait suivant:

Dans une ville de l'Asie

Il existait deux malheureux,

L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.

Ils demandaient au Ciel de terminer leur vie ;

Mais leurs vœux étaient superflus: Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique, Couché sur un grabat dans la place publique, Souffrait sans être plaint: il en souffrait bien plus.

> L'aveugle, à qui tout pouvait nuire, Etait sans guide, sans soutien, Sans avoir même un pauvre chien Pour l'aimer et pour le conduire. Un certain jour il arriva

Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,

Près du malade se trouva:

Il entendit ses cris, son ame en fut émue.

Il n'est tels que les malheureux Pour se plaindre les uns les autres.

J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres; Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux ».

- » Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,

Que je ne puis faire un scul pas; Vous-même vous n'y voyez pas:

A quoi nous servirait d'unir notre misère? »

— » A quoi? répond l'aveugle; écoutez : à nous deux Nous possédons le bien à chacun nécessaire;

J'ai des jambes, et vous des yeux;

Moi, je vais vous porter; vous serez mon guide; Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés: Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez. Ainsi, sans que jamais notre amitié décide Qui de nous deux remplit le plus utile emploi, Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi ».

Le Château de Cartes.

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants, Coulaient en paix leurs jours dans le simple héritage Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents. Ces époux, partageant les doux soins du ménage, Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons; Et le soir dans l'été, soupant sous le feuillage,

Dans l'hiver, devant leurs tisons, Ils préchaient à leurs fils la vertu, la sagesse, Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours; Le père par un conte égayait ses discours,

La mère par une caresse.

L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,

Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait leur mère,
L'aîné lisait Rollin: le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés,

Joindre, a soutenir par les quatre cotes.

Un fragile chateau de cartes.

Il n'en respirait pas, d'attention, de peur.

Tout-à-coup voici le lecteur Qui s'interrompt: » Papa, dit-il, daigne m'instruire Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,

Et d'autres fondateurs d'empire?
Ces deux noms sont-ils différents? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,

S'écrie: » Il est fini! » Son frère, murmurant, Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage; Et voilà le cadet pleurant. » Mon fils, répond alors le père, Le fondateur, c'est votre frère, Et vous êtes le conquérant ».

Le Chameau et le Bossu.

Au son du fifre et du tambour,

Dans les murs de Paris on promenait un jour

Un chameau du plus haut parage;

Il était fratchement arrivé de Tunis,

Et mille curieux, en cercle réunis,

Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.

Un riche, moins jaloux de compter des amis

Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,

Dans le chameau louait un air soumis. Un magistrat aimait son maintien grave,

Tandis qu'un avare enchanté Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.

Un bossu vint, qui dit ensuite:

» Messieurs, voilà bien des propos;

Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.

Voyez s'élever sur son dos Cette gracieuse éminence; Qu'il paraît léger sous ce poids!

Et combien sa figure en reçoit à la fois Et de noblesse et d'élégance! »

En riant du bossu, nous faisons comme lui; A sa conduite en rien la nôtre ne déroge, Et l'homme tous les jours dans l'éloge d'autrui, Sans y songer fait son éloge.

L'Alouette et ses petits, avec le Mastre d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe. Voici comme Esope le mit

En crédit.

Les alouettes font leur nid

Dans les blés quand ils sont en herbe,

C'est-à-dire environ le temps

Que tout aime et que tout pullule dans le monde,

Monstres marins au fond de l'onde,

Tigres dans les forets, alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié du printemps
Sans goûter les plaisirs des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.

Les blés d'alentour murs avant que la nitée Se trouvat assez forte encor

Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pature, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.

» Si le possesseur de ces champs Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle, Ecoutez bien; selon ce qu'il dira,

Chacun de nous décampera ».

Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,

Le possesseur du champ vient avecque son fils.

» Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis

Les prier que chacun, apportant sa faucille,

Nous vienne aider demain dès la pointe du jour ».

Notre alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: » Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider ».
» S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite.
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger ».
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

» Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.

Nos amis ont grand tort; et tort qui se repose

Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose ».
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
» Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure....»
» Non, mes enfants, dormez en paix:

Ne bougeons de notre demeure ».

L'alouette eut raison, car personne ne vint.

Pour la troisième fois le maître se souvint

De visiter ses blés. » Notre erreur est extrême,

Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même:

Retenez bien cela, mon fils; et savez-vous

Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille

Nous prenions dès demain chacun notre faucille:

C'est là notre plus court; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons ».

Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :

» C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants ; »

Et les petits, en même temps,

Voletants, se culebutants,

Délogèrent tous sans trompette.

ALLEGORIES.

La Fable et l'Allégorie.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité:
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaye en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Qu'Ence et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune;
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'llion;
Qu'Eole, en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinés les prisons d'Eolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
Le poète n'est plus qu'un orateur timide,

Qu'un froid historien d'une fable insipide. Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien, Un auteur follement idolâtre et paren: Mais, dans une profane et riante peinture, De n'oser de la fable emprunter la figure ; De chasser les Tritons de l'empire des eaux; D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux; D'empêcher que Caron, dans la fatale barque, Ainsi que le berger, ne passe le monarque, C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement. Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément. Bientôt ils défendront de peindre la Prudence, De donner à Thémis ni bandeau, ni balance: De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain, Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main; Et partout des discours, comme une idolatrie, Dans leur faux zèle iront chasser l'Allégorie.

La Chevalerie.

Qu'ils étaient beaux ces jours de gloire et de bonheur, Où les preux s'enflammaient à la voix de l'honneur, Et recevaient des mains de la beauté sensible L'écharpe favorite et la lance invincible!

Les rênes d'or flottaient sur les blancs destriers,

La lice des tournois s'ouvrait à nos guerriers,

Oh! qu'on aimait à voir ces fils de la patrie

Suspendre la bannière aux palmiers de Syrie,

Des arts, dans l'Orient, conquérir le flambeau,

Et, défenseurs du Christ, lui rendre son tombeau!

Qu'on aimait à les voir, bienfaiteurs de la terre,

Au frein de la clémence accoutumer la guerre!

Le faible, l'opprimé leur confiait ses droits,

Au serment d'être justes ils admettaient les rois.

Leurs vœux mystérieux, leurs amitiés constantes,

Les hymnes de Roland répétés sous leurs tentes, Leurs désis proclamés aux sons bruyants du cor, A leur vieux souvenir m'intéressent encor: J'interroge leur cendre; et la Chevalerie, Avec ses paladins, ses couleurs, sa fécrie, Ses légers palefrois, ses ménestrels joyeux, Merveilleuse et brillante apparaît à mes yeux. Le casque orne son front, sa main porte une lance; Aux rives du Tésin sur ses pas je m'élance : La déité s'arrête, et fléchit les genoux. Quel spectacle imposant s'est montré devant nous! Quel enfant des combats et de la renommée Suspend autour de lui la course d'une armée, Et voit de fiers soldats couvrir de leurs drapeaux Le chêne protecteur de son noble repos? Est-ce un roi couronné des mains de la victoire? Est-ce un triomphateur, qui, fatigué de gloire, S'assied quelques instants près de son bouclier? Non; c'est Bayard mourant, c'est Bayard prisonnier. A rejoindre Nemours déjà son âme aspire; H meurt... Le nom du Christ sur ses lèvres expire. A la patrie en pleurs les Français abattus Vont raconter sa mort, digne de ses vertus; Et la Chevalerie, inclinant sa bannière, Pose sur le cercueil sa couronne dernière.

L'Envie et son antre.

Au pied du mont où le fils de Latone Tient son empire, et du haut de son trône Diete à ses sœurs les savantes leçons Qui de leurs voix régissent tous les sons, La main du Temps creusa les voûtes sombres D'un antre noir, séjour des tristes ombres, Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé, Et que les vents n'ont jamais caressé Là, de serpents nourrie et dévorée, Veille l'Envie, honteuse et retirée, Monstre ennemi des mortels et du jour, Qui de soi-même est l'éternel vautour, Et qui, trainant une vie abattue, Ne s'entretient que du fiel qui le tuc : Ses yeux cavés, troubles et clignotants, De feux obscurs sont chargés en tout temps. Au lieu de sang, dans ses veines circule Un froid poison qui les gèle et les brûle, Et qui de là, porté par tout son corps, En fait mouvoir les horribles ressorts. Son front jaloux et ses lèvres éteintes Sont le séjour des soucis et des craintes. Sur son visage habite la pâleur; Et dans son sein triomphe la douleur , Qui sans relàche à son âme infectée Fait éprouver le sort de Prométhée.

La Chicane.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale, Est un pilier fameux des plaideurs respecté, Et toujours des Normands à midi fréquenté. Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique, Hurle tous les matins une Sibylle étique: On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux. La Disette au teint blême, et la triste Famine, Les Chagrins dévorants, et l'infâme Ruine, Enfants infortunés de ses raffinements, Troublent l'air d'alentour de longs gémissements. Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,

Pour consumer autrui le monstre se consume;
Et, dévorant maison, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour:
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois.
Ses griffes, vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le Tableau allégorique, ou le Peintre, le Nouvelliste, le Capitaine Corsaire et le Médecin.

On l'a dit avant moi, j'ose m'en prévaloir:
Oui, l'Apologue est un miroir;
Mais, dans cette glace fidèle,
C'est son voisin qu'on cherche, on ne veut pas s'y voir.
Contons à ce propos une fable nouvelle;
Chez un peuple étranger j'en ai pris le sujet:
L'auteur fut habitant des bords de la Tamise.

Or, maintenant voici le fait Que je vais narrer à ma guise. Emule de Calot, un jeune peintre anglais

S'exerçait au genre burlesque.

Il forme un jour, de cent bizarres traits, Un tableau tout ensemble et moral et grotesque: La Tamise circule au fond de ce tableau; Des ballots entassés encombrent ses rivages; Un ours, planté debout sur le pont d'un bateau,

Est le premier des personnages.

Son œil creux est caché sous un large chapeau;

Une hache, un damas pendent à sa ceinture;

Et mon lourdaud, le nez en l'air,

Flairant quelque riche capture,

Semble attendre un bon vent pour se mettre à la mer.

Mais quelle est cette autre merveille

Qui fait tant ricaner un groupe de plaisants?

Pourquoi ces éclats si bruyants?

M'y voici : je découvre un petit bout d'oreille.

C'est mattre Aliboron, en docteur transformé.

Son chef est affublé d'une perruque énorme;

On dirait, à le voir de sa lancette armé,

Qu'il attend quelque anon pour le tuer en forme.

Par un dernier coup de pinceau Couronnons enfin le tableau.

Là paratt un hibou qui porte des lunettes;

Entouré de papiers, il rêve, il se nourrit

De la lecture des gazettes:

Jugez combien il a d'esprit!

Ce tableau, si ma Muse a bien su le décrire,

Offrait ample matière à rire:

Aussi gens de tous les états

Accouraient pour le voir, et riaient aux éclats.

Chacun complimente l'artiste.

Il faut en excepter un seul des curieux:

C'est Patridge, le nouvelliste,

Qui se croit important, lorsqu'il n'est qu'ennuyeux.

- Ne devinez-vous pas, dit-il, troupe crédule,

Que ce peintre malin vous tourne en ridicule?

Par exemple, parlez, capitaine Stribord,

Vous, le plus dur de nos corsaires,

Qui maudissez les vents contraires,

N'étes-vous pas cet ours arrêté dans le port?

-- Parbleu! je crois que tu me bernes, Lui répond le marin outré d'un tel discours; Mais toi qui me prends pour cet ours, Digne orateur de nos tavernes, C'est toi seul que l'artiste a peint dans ce hibou. - Oui, s'écrire une voix qui part on ne sait d'où C'est Patridge lui-même. — O comble d'insolence! Réplique ce dernier. Ah! j'en donne ma foi : Si la cour à l'instant ne répare l'offense, Je ne me mêle plus des affaires du roi. Chacun lui rit au nez ; il écume de rage. Johnston, le médecin, ignorant personnage, L'aborde en plaisantant, veut lui tâter le pouls; Mais Patridge lui dit: — Observez bien cet ane; Votre confrère Gall, sans vous toucher le crâne, Avoûrait qu'on a peint le mignon d'après vous.

A cette apostrophe sanglante,
Johnston veut répliquer, mais il reste confus,
Lorsqu'il entend cent voix s'écrier en chorus:
— C'est le docteur Johnston que l'âne représente.

Patridge alors reprend avec fureur:

— Ecoutez, capitaine, et vous aussi, docteur:
Ce peintre nous a fait une injure commune,
En nous désignant tous les trois.

En bien! messieurs, plus de rancune, Et contre l'insolent portons plainte à la fois.

La foule rit, le trio tonne;

L'artiste cherche en vain à se justifier,

Protestant qu'en particulier, Il n'a voulu blesser personne.

On ne l'écoute pas. La cause fait du bruit; Elle est portée enfin au tribunal suprême,

J'entends celui du public même : Par lui le procès est instruit.

Or, les noms des plaignants que ce juge condamne

Passent bientôt de la ville aux faubourgs:

Dans le corsaire on ne voit plus qu'un ours,

Dans Patridge un hibou, dans le docteur un âne.

A quoi bon vous mettre en courroux,

Si vous reconnaissez vos traits dans quelque fable?

Il n'est, en pareil cas, qu'un parti raisonnable:

Ne dites mot: corrigez-vous.

Le Sommeil et sa Cour.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais, Echo ne répond point et semble être assoupie. La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie, N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons, Ne viennent au travail inviter la nature. Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure. Les simples, dédiés au dieu de ce séjour, Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour; De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée; Il a presque toujours la paupière fermée. Je le trouvai dormant sur un lit de pavots ; Les Songes l'entouraient sans troubler son repos; De Fantômes divers une cour mensongère. Vains et frêles enfants d'une vapeur légère, Troupe qui sait charmer le plus profond ennui, Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui. Là, cent figures d'air en leur moule gardées, Là, des biens et des maux les légères idées, Prévenant nos destins, trompant notre désir, Formaient des magasins de peine ou de plaisir. Je regardais sortir et rentrer ces merveilles! Telles vont au butin les nombreuses abeilles, Et tel, dans un Etat de fourmis composé, Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.

MORALE RELIGIEUSE, OU FHILOSOPHIE PRATIQUE.

Preuve physiques de l'Existence de Dieu. Les Cieux, la Mer, la Terre.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire; Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire, Quels témoins éclatants, devant moi rassemblés! Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez! Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles? Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles? O cieux, que de grandeur, et quelle majesté! J'y reconnais un Mattre à qui rien n'a coûté, Et qui dans vos déserts a semé la lumière, Ainsi que dans nos champs il sème la poussière. Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau, Astre toujours le même, astre toujours nouveau, Par quel ordre, o soleil, viens-tu du sein de l'onde Nous rendre les rayons de ta clarté féconde? Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours: Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre, Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre? Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts; La rage de tes flots expire sur tes bords. Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice Sur ton perfide sein va chercher son supplice. Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux? Ils regardent le ciel, secours des malheureux. La nature, qui parle en ce péril extrême, Leur fait lever les mains vers l'asile suprême:

Hommage que toujours rend un cœur effrayé Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié!

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ; La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle, Est-ce moi qui produis mes riches ornements? C'est celui dont la main posa mes fondements. Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne; Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne. Je me pare des fleurs qui tombent de sa main; Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein. Pour consoler l'espoir du laboureur avide, C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride, Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bor Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors. A de moindres objets tu peux le reconnaître : Contemple seulement l'arbre que je fais naître; Mon suc, dans la racine à peine répandu, Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu : La feuille le demande, et la branche fidèle, Prodigue de son bien, le partage avec elle. De l'éclat de ses fruits justement enchanté, Ne méprise jamais ces plantes sans beauté, Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire Si tu sais découvrir leur vertu salutaire, Elles pourront servir à prolonger tes jours, Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts: Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle D'enfants qui la suivront une race immortelle, Chacun de ces enfants, dans ma fécondité, Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Harmonie du Monde physique.

De l'univers entier contemple les accords, • Pour les dons de l'esprit et pour les dons du corps! Observe avec quel art Dieu de sa main féconde

Distribua les rangs et nuança le monde. Depuis l'homme, ce roi si fier de sa raison, Jusqu'à l'insecte vil qui peuple le gazon. Le jour est pour la taupe un crépuscule sombre, A l'œil perçant du lynx la nuit même est sans ombre; Le chien poursuit sa proie, averti par l'odeur; La lionne, au bruit seul s'élance avec ardeur: Le poisson est sans voix et presque sans oreille, Tandis que l'oiseau chante et qu'un zéphyr l'éveille. Quelle gradation des mêmes facultés Occupe le milieu de ces extrémités! Comme elle croît, décroît, et s'élève et s'abaisse! De l'agile Arachné combien j'aime l'adresse! Que ses doigts sont légers! que son tact est subtil! Elle sent chaque souffle et vit dans chaque fil. Admire avec quel art l'abeille sait extraire D'une herbe empoisonnée un onguent sulutaire! Compare au vil pourceau, stupidement glouton, L'éléphant, dont l'instinct est presque la raison. A la fière raison combien l'instinct ressemble! Mémoire, jugement, quel nœud vous joint ensemble? De sentir à penser qu'il est peu de degrés! Ainsi, toujours voisins, mais toujours séparés, Les êtres sont placés à leur juste distance; Leur inégalité produit leur dépendance. Tous soumis l'un à l'autre, et tous soumis à nous, Chacun d'eux a ses dons, la raison les vaut tous.

La Conscience.

» C'est pour moi que je vis; je ne dois rien qu'à moi. La vertu n'est qu'un nom; mon plaisir est ma loi ». Ainsi parle l'impie, et lui-même est esclave De la foi, de l'honneur, de la vertu, qu'il brave. Dans ses honteux plaisirs s'il cherche à se cacher, Un éternel témoin les lui vient reprocher. Son juge est dans son cœur, tribunal où réside Le censeur de l'ingrat, du trattre, du perfide. Par ses affreux complots nous a-t-il outragés, La peine suit de près, et nous sommes vengés: De ses remords secrets triste et lente victime, Jamais un criminel ne s'absout de son crime. Sous des lambris dorés ce triste ambitieux, Vers le ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux; Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable Rend fades tous les mets dont on couvre sa table. Le cruel repentir est le premier bourreau Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.

Des chagrins dévorants attachés sur Tibère, La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire. Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter? Quel juge sur la terre a-t-il à redouter? Cependant il se plaint, il gémit; et ses vices Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices. Toujours ivre de sang, et toujours altéré, Enfin par ses forfaits au désespoir livré, Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage De son cœur déchiré la déplorable image. Il périt chaque jour consumé de regrets, Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les lois sont éternelles;
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles.
Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi,
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eùt gravé douze tables,
Métius et Tarquin n'étaient pas moins coupables.

Je veux perdre un rival: qui me retient le bras?

Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.

Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,

Que la sévérité de tout l'Aréopage.

La vertu, qui n'admet que de sages plaisirs,

Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs,

Mais, quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,

Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.

Jaloux de ses appas dont il est le témoin,

Le vice, son rival, la respecte de loin.

Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,

Pour consoler du moins l'ame qu'il a surprise.

Adorable vertu, que tes divins attraits

Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!

De celui qui te hait ta vue est le supplice;

Parais! que le méchant te regarde, et frémisse!

La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;

Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit;

Et, perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,

Sans bien, sans dignités, se suffit à lui-même.

Le Duel.

Ne verrons-nous jamais délivrer la patrie D'un monstre que jadis vomit la barbarie? Ne le verrons-nous point à ses pieds abattu? L'audace est donc sans frein, et la loi sans vertu, Si chaque citoyen, pour venger son injure, Rentre, quand il lui platt, dans l'état de nature; Et je dois donc livrer ma vie à l'insensé Qui veut risquer la sienne à titre d'offensé?

Si dans le sang l'offense était toujours lavée, Bientôt la terre entière en serait abreuvée. Que sert d'avoir quitté les antres et les bois, De s'être réunis sous de communes lois, De vivre rassemblés dans l'enceinte des villes, Dès que ces mêmes lois deviennent inutiles? On dit que la fureur des combats singuliers
De tous les citoyens fait autant de guerriers;
Qu'elle entretient, au moins dans l'ordre militaire,
Ce mépris de la mort, aux guerriers nécessaire.
Quel délire! en valeur les Francs et les Germains
Ont-ils donc surpassé les Grecs et les Romains?
Chaque jour le Pirée et les rives du Tibre
Etaient couverts des flots d'un peuple fier et libre,
Sans qu'Athènes ou Rome ait vu ses habitants,
Seul à seul, sous ses murs, chaque nuit combattants.
Rome n'égala point au brave capitaine
Le vil gladiateur triomphant sur l'arène.

Et le Français, barbare au mépris de sa foi, Du Ciel, de la raison, de l'ordre, de la loi, Du véritable honneur, restera tributaire D'un honneur fantastique, idole sanguinaire, Tyran, fléau pervers, plus terrible cent fois Que l'affreux Teutatès, adoré des Gaulois!

Ah! c'est pour le braver qu'il faut un vrai courage, Non pour suivre à l'aveugle une imbécile rage. Le courage à mes yeux n'est que férocité, S'il ne tend pas au bien de la société. Où règne la justice, il devient inutile. S'il vient, audacieux, en cruauté fertile, Ensanglanter la paix et violer les lois. Brisons leur joug, ou bien qu'il en sente le poids. Aux barbares laissons ces coutumes fatales, Héritage odieux des Goths et des Vandales. De lacheté Turenne était-il accusé? Cependant un cartel fut par lui refusé. Détestons, proscrivons ces hommes dont l'épée, Coupant tous les liens, à nos yeux est trempée Du sang de leurs pareils, du sang de leurs amis, Peut-etre pour un mot, ou pour une Lais. Si quelqu'un ne craint pas de vous faire une injure, Pour vous-même écoutez le cri de la nature; Epargnez votre sang en épargnant le sien; Et songez que comme homme et comme citoyen, Vous n'êtes point à vous.

La Bienfaisance, les Vertus, seuls biens impérissables.

Comme, aux jours de l'automne, en des sillons fertiles, Le sage laboureur répand les grains utiles Dont le germe fécond, dans la terre humecté, Forme durant l'hiver les trésors de l'été: Ainsi des biens mortels l'économe fidèle, Qui sur les malheureux les épanche avec zèle, Sème des fruits de vie en des champs précieux, Dont la moisson s'élève et mûrit dans les cieux.

Vous voyez ces torrents qui tombent des nuages, Soudains tributs de l'air, nés du sein des orages; Mais tout n'en ressent pas les humides faveurs.

Là, vous n'apercevrez que verdure et que fleurs, Ici l'herbe languit, ou meurt à peine éclose, Dans le terroir ingrat qu'en vain le ciel arrose.

Qu'importe que vos dons souvent soient mal placés?

Dieu, qui veille sur nous, les voit, et c'est assez.

L'abus au bienfaiteur n'en est jamais funeste;

Et, si l'emploi se perd, du moins le bienfait reste.

Ce sont là les vertus, les trésors assurés
Qui ne périssent point, et par qui vous vivrez;
Elles sont au tombeau nos compagnes fidèles,
Et la mort et l'enfer se tairont devant elles.
Ne fondez point ailleurs vos vœux ni votre espoir.
Quand vous auriez du trône exercé le pouvoir,
Quand de siècles sans nombre, au gré de votre envie,
Le Ciel aurait tissu le cours de votre vie;
Quand pour vous chaque jour eût créé des plaisirs,
Et que chaque instant même cùt comblé vos désirs,

Ce sont des jours perdus, des instants inutiles, Si vous n'avez prévu ces repentirs stériles, Et ces derniers moments d'ennui, d'obscurité, Qui vous diront trop tard que tout fut vanité.

Tout le fut, le plaisir, la jeunesse et la joie : Vous crûtes en jouir, le Temps en fit sa proie: Il vous en laissait l'ombre, elle fuit à son tour. Bientôt vos yeux éteints ne verront plus le jour. Sur vos fronts sillonnés la pesante vieillesse Imprimera l'effroi, gravera la tristesse; Ses frimas détruiront vos cheveux blanchissants, Vous perdrez le sommeil, ce charme de nos sens, Les mets n'auront pour vous que des amorces vaines, Vous serez sourds au chant de vos jeunes Sirènes; Vos corps appesantis, sans force et sans ressorts, Fairont pour se trainer d'inutiles efforts. La mort, d'un cri lugubre, annoncera votre heure; L'éternité pour vous ouvre alors sa demeure : On verse quelques pleurs suivis d'un prompt oubli. Le corps, né de la fange, y rentre enseveli, Et l'esprit, remonté vers sa source divine, Va chercher son arrêt où fut son origine.

L' Emploi de la richesse.

Insensé! que te sert d'entasser tant de biens?
Use de ta fortune ainsi que fait le sage:
Ne couve point ton or; prends-en pour ton usage;
Donnes-en au poète: il est content de peu.
De ta pieuse offrande orne l'autel de Dieu.
D'un parent malheureux soulage la détresse.
Fais à toute infortune éprouver ta largesse.
Ne ferme point ta porte à l'hospitalité:
D'un accueil amical que ton hôte flatté
Oublie à ton foyer le destin qui l'accable
Et plus longtemps qu'ailleurs reste assis à ta table.

MORCEAUX LYRIQUES.

Existence de Dieu.

Les cieux instruisent la terre A révérer leur Auteur :
Tout ce que leur globe enserre? Célèbre un Dieu créateur.
O quel sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux.
Son adorable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute Il a placé de ses mains Ce soleil qui, dans sa route, Eclaire tous les humains. Environné de lumière, Cet astre ouvre sa carrière. Comme un époux glorieux, Qui, des l'aube matinale, De sa couche nuptiale Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence, Semble sortir du néant. Il prend sa course, il s'avance Comme un superbe géant. Bientôt sa marche féconde Embrasse le tour du monde Dans le cercle qu'il décrit; Et, par sa chaleur puissante, La nature languissante, Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphants;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

Prophétie de Joad.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?

Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?

C'est lui-même. Il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,

Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,

Et de ses mouvements secondez les transports.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille:

Ne dis plus, ò Jacob, que ton Seigneur sommeille. Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille. Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé? Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide, Des prophètes divins malheureuse homicide; De ton amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé; Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfants et ces femmes? Le Seigneur a détruit la reine des cités. Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés; Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités. Temple, renverse-toi! cèdres, jetez des flammes!

Jérusalem, objet de ma douleur, Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes? Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,

Pour pleurer ton malheur?
Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez!

Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés!
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.

Les peuples à l'envi marchent à la lumière. Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur Sentira son Ame embrasée! Cieux, répandez votre rosée, Et que la terre enfante son Sauveur!

Moïse sauvé des eaux.

» Mes sœurs, l'onde est plus fratche aux premiers feux du jour! Venez! le moissonneur repose en son séjour;

La rive est solitaire encore;
Memphis élève à peine un murmure confus;
Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
N'ont d'autre témoin que l'Aurore.

» Au palais de mon père on voit briller les arts;
Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards Qu'un bassin d'or ou de porphyre;
Ces chants aériens sont mes concerts chéris;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris Le souffle embaumé du zéphyre!

» Venez: l'onde est si calme et le ciel est si pur!
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;
Car je veux aujourd'hui folatrer avec vous,
Au sein des vagues murmurantes.

» Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
Que vois-je! — Regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides!
C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les Pyramides.

» Que dis-je! si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis
Que pousse une brise légère.
Mais non: c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère!

» Il sommeille; et, de loin, à voir son lit flottant, On croirait voir voguer, sur le fleuve inconstant, Le nid d'une blanche colombe.

Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent; L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant Semble le bercer dans sa tombe!

» Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
Mon père les proscrit: mon père est bien eruel
De proscrire ainsi l'innocence!
Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour;
Je veux être sa mère: il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance ».

Ainsi parlait Iphis , l'espoir d'un roi puissant ,
Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor ,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or ,
Croyaient voir la fille de l'Onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.

Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit

La guide en sa marche craintive;

Elle a saisi l'esquif! fière de ce doux poids,

L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,

Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux, Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des caux Sur le bord de l'arène humide : Et ses sœurs tour-à-tour, au front du nouveau-né, Offrant leur doux sourire à son œil étonné, Déposaient un baiser timide!

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel, Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le Ciel;
Viens ici comme une étrangère;
Ne crains rien: en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère!

Alors, tan dis qu'heureuse et d'un pas triomphant, La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant, Baigne des larmes maternelles, On entendait en chœur, dans les cieux étoilés, Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés, Chanter les lyres éternelles.

» Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil:
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives.

» Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des Fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Eternel,
Fléchissez: un berceau va sauver Israël,
Un berceau doit sauver le monde! »

Chœur d'Athalie.

LE CHOEUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence : Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais! Son empire a des temps précédé la naissance. Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence Au peuple qui le loue imposerait silence : Son nom ne périra jamais.

Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance; Tout l'univers est plein de sa magnificence.

Chantons, publions ses bienfaits.

LE CHOEUR.

Tout l'univers, etc.

UNE VOIX.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture; Il fait naître et mûrir les fruits;

Il leur dispense avec mesure Et la chaleur des jours et la fraicheur des nuits. Le champ qui les reçut les rend avec usurc.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature, Et la lumière est un don de ses mains. Mais sa loi sainte, sa loi pure Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNB AUTRE.

O mont de Sinar, conserve la mémoire De ce jour à jamais auguste et renommé, Quand, sur ton sommet enflammé, Dans un nuage épais le Seigneur enfermé Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire. Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs, Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs, Ces trompettes et ce tonnerre.

Venait-il renverser l'ordre des éléments? Sur ses antiques fondements Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux De ses préceptes saints la lumière immortelle.

Il venait à ce peuple heureux Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

LE CHOEUR.

O divine, o charmante loi!
O justice! o bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

Aveuglément des hommes.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille : Rois, soyez attentifs; peuples, prêtez l'oreille! Que l'univers se taise, et m'écoute parler! Mes chants vont seconder les accords de ma lyre: L'Esprit-Saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance. Ivre de ses grandeurs et de son opulence, L'éclat de sa fortune enfle sa vanité. Mais, o moment terrible, o jour épouvantable, Où la mort saisira ce fortuné coupable, Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde, Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde, Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson? Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile; Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes, Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes, Ignorer le tribut que l'on doit à la mort? Non, non: tout doit franchir ce terrible passage; Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage, Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse, Engloutissent déjà toute cette richesse, Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis. Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes? Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles, Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles, Ont de ces vérités perdu le souvenir: Pareils aux animaux farouches et stupides, Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides, Et pour eux le présent paratt sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante.
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abtmes
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s' anéantiront ces titres magnifiques, Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques, Dont le juste autrefois sentit le poids fatal: Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture; Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure, Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes; Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes: Si vous étes mortels, ils le sont comme vous. Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères; Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères; Et c'est le même Dicu qui nous jugera tous.

Le Vallon.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance, N'ira plus de ses vœux importuner le sort; Prêtez-moi sculement, vallons de mon enfance, Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obseure vallée: Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais, Qui, courbant sur mon front leur ombre entremélée, Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure Tracent en serpentant les contours du vallon; Ils mélent un moment leur onde et leur murmure, Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée; Elle a passé sans bruit, sans nom, et sans retour! Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraicheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne, M'enchaîne tout le jour sur les bords des ruisseaux; Comme un enfant bercé par un chant monotone, Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdurc, D'un horizon borné qui suffit à mes yeux, J'aime à fixer mes pas, et seul dans la nature, A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J' ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie; Je viens chercher vivant le calme du Léthé: Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie: L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence. Le bruit lointain du monde expire en arrivant, Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance, A l'oreille incertaine apporté par le vent. D'ici je vois la vie, à travers un nuage, S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé; L'amour scul est resté: comme une grande image Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon ame, en ce dernier asile, Ainsi qu'un voyageur, le cœur plein d'espoir, S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville, Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière; L'homme par ce chemin ne repasse jamais; Comme lui, respirons au bout de la carrière Ce calme, avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne, Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux; L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne, Et, scule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime:
Plonge-toi dans son sein, qu'elle t'ouvre toujours:
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore : Détache ton amour des faux biens que tu perds! Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore, Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre; Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon; Avec le doux rayon de l'astre du mystère Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence; Sous la nature enfin découvre son auteur! Une voix à l'esprit parle dans son silence: Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur?

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

Philoctète conjure Pyrrhus de l'arracher à l'assercux abandon où il est réduit dans l'île de Lemnos.

Ah, par les Immortels de qui tu tiens le jour, Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour, Par les manes d'Achille et l'ombre de ta mère, Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière; Ne me laisse pas seul en proie au désespoir, En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir ; Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère M'a longtemps séparé de la nature entière. C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau. Je ne l'ignore pas ; l'effort sera plus beau De m'avoir supporté : toi seul en étais digne ; Et de m'abandonner la honte est trop insigne; Tu n'en es pas capable: il n'est que les grands cœurs Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs, Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire. Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire, D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour.

Jusqu'aux vallons d'Œta le trajet est d'un jour;
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe,
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux:
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ò mon fils, je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma faiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourments;
Accorde cette grâce à mes gémissements.
Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie;
Le chemin n'est pas long, à la rive chérie.

Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius, Bords charmants, et pour moi depuis longtemps perdus! Mène-moi vers Pæan: rends un fils à son père. Eh! que je crains, ò Ciel! que la Parque sévère De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours! J'ai fait plus d'une fois demander ses secours: Mais il est mort sans doute; ou ceux de qui le zèle Lui devait de mon sort porter l'avis fidèle, A peine en leur pays, ont bien vite oublié Les serments qu'avait faits leur trompeuse pitié.

Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside:
Sois mon libérateur, o Pyrrhus! sois mon guide:
Considère le sort des fragiles humains:
Et qui peut un moment compter sur les destins?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

Louis IX, menacé de la mort par le Soudan d'Egypte, donne à Fhilippe son fils ses dernières instructions.

Je reconnais mon fils: au-dessus du malheur,
Rien ne semble impossible à sa jeune valeur.
J'aime cette vertu qu'en lui mon peuple honore;
Mais la France à son roi demande plus encore.
Tu peux l'être bientôt. O mon fils, mon cher fils,
Entends mes derniers vœux et mes derniers avis;
Grave-les dans ton cœur. Si le Ciel, qui me frappe,
Veut aux coups d'Almodan que ta jeunesse échappe,
S'il te rend aux Français, que tu dois gouverner,
Songe aux nombreux écueils qui vont t'environner;
Et, suivant le chemin que te trace ton père,
Joins au bien qu'il a fait le bien qu'il n'a pu faire.

PHILIPPE.

Ah! puisse l'Eternel me frapper avant vous!
Mais sur vous seul, hélas! s'il fait tomber ses coups;
Si, détruisant l'espoir où mon cœur s'abandonne,
Il condamne mon front à porter la couronne,
J'aurai pour me guider vos vertus et vos lois;
L'exemple de mon père est la leçon des rois.

LOUIS.

Lorsqu'un arrêt sanglant aura frappé ton père. O mon fils, c'est à toi de consoler ta mère: Tu vois où la conduit sa tendresse pour nous? Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous. De respect et d'amour environne sa vie; Je vais m'en séparer, et je te la confie. Révère ton aïeule: à ses conseils soumis. Suis ses sages leçons; n'en rongis pas, mon fils. Redoutée au dehors, de mon peuple bénie, L'Europe avec respect contemple son génie, Et les Français en elle admirent avec moi Les vertus de son sexe et les talents d'un roi. Loin de ta cour l'impie et ses conseils sinistres! Fils aîné de l'Eglise, obéis à sa voix; Du Pontife romain fais respecter les droits; Rends hommage au pouvoir qu'il reçut du Ciel même; Mais, soutenant, mon fils, l'honneur du diadème, Si d'une guerre injuste il t'imposait la loi, Résiste, et sois chrétien sans cesser d'être roi. Accueille ces vieillards dont l'austère sagesse A travers les périls guidera ta jeunesse; De leur expérience emprunte les secours; Fais régner la justice. Abolis pour toujours Ces combats où, des lois usurpant la puissance, La force absout le crime et tient lieu d'innocence. A la voix des flatteurs que ton cœur soit fermé. Consolateur du pauvre, appui de l'opprimé,

Permets que tes sujets t'approchent sans alarmes, Qu'ils te montrent leur joie, ou t'apportent leurs larmes. Compatis à leurs maux, sois fier de leur amour; Règne enfin pour ton peuple, et non pas pour ta cour. Je le connais ce peuple: il mérite qu'on l'aime; En le rendant heureux tu le seras toi-même.

Clémence d' Auguste.

Prends un siège, Cinna, prends; et, sur toute chose, Observe exactement la loi que je t'impose.

Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;

D'aucun mot, d'aucun eri n'en interromps le cours.

Tiens ta langue captive; et, si ce grand silence

A ton émotion fait quelque violence,

Tu pourras me répondre après tout à loisir:

Sur ce point seulement contente mon désir.

. Qu'il te souvienne De garder ta parole , et je tiendrai la mienne.

Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens Furent les ennemis de mon père et les miens. Au milieu de leur camp tu reçus la naissance; Et, lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance, Leur haine enracinée au milieu de ton sein T'avait mis contre moi les armes à la main. Tu fus mon ennemi même avant que de naître, Et tu le fus encor quand tu me pus connaître, Et l'inclination jamais n'a démenti Ce sang qui t'avait fait du contraire parti. Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie; Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie. Je te fis prisonnier pour te combler de biens; Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens. Je te restituai d'abord ton patrimoine;

Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ; Et tu sais que, depuis, à chaque occasion, Je suis tombé pour toi dans la profusion. Toutes les dignités que tu m'as demandées, Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées; Je t'ai préféré même à ceux dont les parents Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs; A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire, Et qui m'ont conservé le jour que je respire : De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu, Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu. Quand le Ciel me voulut, en rappelant Mécène, Après tant de faveurs montrer un peu de haine, Je te donnai sa place en ce triste accident, Et te sis après lui mon plus cher consident. Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue Me pressant de quitter ma puissance absolue, De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis, Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis. Bien plus, ce même jour, je te donne Emilie, Le digne objet des vœux de toute l'Italie, Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins, Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins. Tu t'en souviens, Cinna; tant d'heur et tant de gloire Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire. Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer, Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner! CINNA.

Moi, Seigneur, moi, que j'eusse une âme si traîtresse! Qu'un si lache dessein....

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse:
Sieds-toi; je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifiras après, si tu le peux.
Ecoute, cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner demain au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé:
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

Tu te tais, maintenant, et gardes le silence, Plus par confusion que par obéissance. Quel était ton dessein, et que prétendais-tu, Après m'avoir au temple à tes pieds abattu? Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique? Si j' ai bien entendu tantôt ta politique, Son salut désormais dépend d'un souverain Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main; Et, si sa liberté te faisait entreprendre, Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre; Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat, Sans vouloir l'acquérir par un assassinat. Quel était donc ton but? D'y régner en ma place? D'un étrange malheur son destin le menace, Si, pour monter au trône et lui donner la loi, Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi; Si jusques à ce point son sort est déplorable, Que tu sois après moi le plus considérable, Et que ce grand fardeau de l'empire romain Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.

Apprends à le connaître, et descends en toi-même. On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime; Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux; Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux: Mais tu fairais pitié, même à ceux qu'elle irrite, Si je t'abandonnais à ton peu de mérite. Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux; Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux, Les rares qualités par où tu m'as dû plaire, Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire. Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient; Elle scule t'élève, et scule te soutient; C'est elle qu'on adore et non pas ta personne; Tu n'as crédit ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne; Et, pour te faire choir, je n' aurais aujourd' hui Qu' à retirer la main qui seule est ton appui. J'aime mieux, toutefois, céder à ton envie; Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie. Mais oses–tu penser que les Serviliens , Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens, Et tant d'autres, ensin, de qui les grands courages Des héros de leur sang sont les vives images, Ouittent le noble orgueil d'un sang si généreux, Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux? Parle, parle, il est temps.

Esther implore la Clémence d'Assuérus en faveur des Juifs.

... O Dieu! confonds l'audace et l'imposture!
Ces Juis dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autresois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.

Ce Dieu, mattre absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes Etats la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juis à d'autres dieux osèrent s'adresser:
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser!
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devient le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour, Dieu sit choix de Cyrus, avant qu'il vit le jour, L'appela par son nom, le promit à la terre, Le sit naître, et soudain l'arma de son tonnerre, Brisa les fiers remparts et les portes d'airain, Mit des superbes rois la dépouille en sa main, De son temple détruit vengea sur eux l'injure. Babylone paya nos pleurs avec usure. Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits, Regarda notre peuple avec des yeux de paix, Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines; Et le temple déjà sortait de ses ruines. Mais, de ce roi si sage héritier insensé, Son fils interrompit l'ouvrage commencé, Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race, Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.

Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!

» Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous: un roi règne, ami de l'innocence. »
Partout du nouveau prince on vantait la clémence.
Les Juiss partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel, verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
Des princes les plus doux l'oreille environnée,

Et du bonheur public la source empoisonnée!

Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté

Est venu dans ces lieux sousser la cruauté.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare;

C'est lui, c'est ce ministre insidèle et barbare,

Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revetu,

Contre notre innocence arme votre vertu.

Et quel autre, grand Dieu! qu'un Seythe impitoyable

Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre essroyable?

Partout l'assireux signal, en même temps donné,

De meurtre remplira l'univers étonné.

On verra, sous le nom du plus juste des princes,

Un perside étranger désoler vos provinces;

Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,

Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juis sa haine envenimée? Quelle guerre intestine avons-nous allumée? Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis? Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis? Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie, Pendant que votre main, sur eux appesantie, A leurs persécuteurs les livrait sans secours, Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours, De rompre des méchants les trames criminelles, De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes. N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien, Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien, Dissipa devant vous les innombrables Scythes, Et renferma les mers dans vos vastes limites. Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.

FIN DU TOME PREMIER.

INDICE

_	9
Oraison Dominicale »	id.
Salutation Angélique »	id.
L'Angelus Domini»	10
Adresse à la Sainte Famille. »	id.
Antienne à la Sainte vierge. »	id.
Le Symbole des Apôtres »	id.
La Confession des Péchés»	11
Elan d'amour à notre Sau-	
VEUR	id.
Acte de Foi »	id.
Acte d'Espérance »	id.
Acte de Charité»	12
Acte de Contrition »	id.
Prière avant les Actions »	id.
Prière à la Sainte Vierge. »	id.
Prière à son Ange Gardien. »	id.
Prière avant le Repas »	13
Prière après le Repas »	id.
Prière à son Saint Patron »	id.
Prière du Matin»	id.
Prière du Soir »	id.
En se mettant au lit »	14
Oraison à la Sainte Vierge	
pour obtenir une bonne	
Mort»	id.
	id.
Si les hommes ne te voient	
pas, Dieu te voit »	15
	L'Angelus Domini

Maurice, madame Lafo-	tonghi e le Combinazioni
ret	di lettere
Monsieur Dupré, Marchand	
d'étosses de soie, à Rouen. » 18	DI PRONUNZIA NATURALE.
Madame De Saint-Aulaire,	
riche veuve, et Mau-	Ai, ae, ao, aou
rice » 20	A_y , e_y , o_y
Le Pincipal du Collége,	Aw, w » 3
Maurice » 22	Oi » ic
Madame De Saint-Aulaire,	Ille, Il » id
Maurice » 26	Ce» 3
Monsieur Dupré, Maurice » 28	Cha, che, chi, ec » ic
Spiegazione delle Voci meno	Gua, gue, gui » 4
avvicinanti alle Italiane;	Qua, que, qui» ic
delle quali alcune non si	
rinvengono ne' Dizionari	DI PRONUNZIA GUTTURALE.
comuni, ed alle quali si	
è dovuto ricorrere per l'	Eu » 4
Applicazione delle Conso-	_
nantialle Vocali, e per gli	DI PRONUNZIA NASALE.
esempi delle Vocali com-	
poste, de'Dittonghi e del-	Em, en » 4
le Combinazioni dilettere. » 31	Im, in 4
Della Dicresi o del Trema. » 33	Um, un » ia
Della Cediglia » id.	Regola generale per le con-
Del Tratto d'unione o Trat-	sonanti» ia
tolino» id.	Regola generale per la let-
Degli Accenti » id.	tura » ia
Dell'Accento acuto » id.	
Dell'Accento grave » 34	DELLE CONSONANTI SEMPLICI.
Dell'Accento circonflesso » id.	
1. Osservazione su gli Ac-	B » 4
centi » 35	C» 4
2.ª Osservazione su gli Ac-	D » ia
centi » id.	F » 4
Regole per fissare gli ac-	G » ia
centi sopra alcune lettere,	H » 4
alcune sillabe ed alcune	J » 4
desinenze » id.	K » ia
Osservazioni riguardanti le	L » ia
Vocali composte, i Dit-	M » 4

(353)

N	Mort du juste
P » 50	Récompenses et peines de l'
Q » id.	autre vie " 110
R » id.	L'Eternité bienheureuse » 111
S » 51	Les hommes se doivent la
T » 52	vérité » 112
V » 53	Prophètes » id.
X » id.	Les Saints sont en général des
Z » 54	modèles que Digu nous
Osservazione riguardante la	propose » 113
lettura in generale » id.	Saint François de Paule,
· ·	modèle d'humilité » id.
CONTINUATION DE LECTURE.	Saint Jean l'évangeliste,
,	exemple de modestie » 114
Description de l'Univers » 58	Affabilité de saint Louis » 115
Des animaux	La Charité » id.
De l' Homme » 82	Zèle de la charité » 116
Du corps humain » 83	Vertu » 117
Ame » 93	Austérité » id.
Union du corps et de l'âme » 94	Amour de soi-même » 118
Empire de l'âme sur le corps. » 95	Malheur attaché au vice » id.
Existence de Dizu » 96	Erreurs de la vanité » 119
Prière à Dreu » id.	Illusion » 120
Ancienneté de la Religion. » 97	Injustice » id.
Avantages de la Religion » 98	Prospérité née de l'Injus-
Effets de la Religion » 99	'tice » 121
Obéissance que les Chrétiens	L'Ordre est le remède de l'
doivent à l'Eglise en ma-	ennui » 122
tière de foi» 100	Point de bonheur parfait sur
Punition du Sacrilége » 101	la terre » id.
Du salut » id.	Bonheur attaché à la vic du
De ceux qui pensent trop	juste » 123
tard à leur salut » 102	Vraie Gloire » 124
Rapidité de la vie » id.	Fausse Gloire » 125
Fragilité de la vie » 103	Fausseté des grandeurs hu-
Durée incertaine de la vie » 104	maines » 126
Perte du temps » id.	Sur la vraie et la fausse
Portrait de l'incrédule » 105	piété » id.
Le jugement de Digu » 106	Le bon exemple » 127
Sur le danger de se perdre. » 107	De la charité chrétienne » 128
Mort du pécheur» 108	Sur le scandale » 129

Justice de Dieu envers ceux qui ne vivent pas sous sa loi
loi
L'Orgueil
De l'amour propre qui est la racine de l'orgueil » 132 Faiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges » 133 Se connaître soi-même et ne pas craindre d'être repris. » id. Usage que l'on doit faire des amis et des conseils » 134 Du lien de la société » id. Devoir de secourir les pauvres
la racine de l'orgueil » 132 Faiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges » 133 Se connaître soi-même et ne pas craindre d'être repris. » id. Usage que l'on doit faire des amis et des conseils » 134 Du lien de la société » id. Devoir de secourir les pauvres » 135 Beaux traits d'attachement pour son prochain des Fil-
Faiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges
homme qui aime les louanges
louanges
Se connaître soi-même et ne pas craindre d'être repris. » id. Usage que l'on doit faire des amis et des conseils
pas craindre d'être repris. » id. Usage que l'on doit faire des amis et des conseils
Usage que l'on doit faire des amis et des conseils » 134 Du lien de la société » id Descriptions. Devoir de secourir les pauvres » 135 Beaux traits d'attachement pour son prochain des Fil-
amis et des conseils » 134 Du lien de la société » id. Descriptions. Devoir de secourir les pauvres » 135 Beaux traits d'attachement pour son prochain des Fil- La Mer » 178
Du lien de la société » id. DESCRIPTIONS. Devoir de secourir les pauvres
Devoir de secourir les pau- vres
vres
Beaux traits d'attachement leil
pour son prochain des Fil- La Mer » 179
les de S. Vinoent de Paul. » 136 Merveilles de la nature
On doit s'attacher à la forme même dans les plus petits
de gouvernement qu'on objets » 181
trouve établie dans son Le Fraisier, ou le monde d'
pays » 137 Insectes sur une plante » 182
La justice divine frappe Les Arbres et les Plantes su-
ceux que ne peut attein- néraires » 186
dre le glaive des lois » 138 JESUS-CHRIST peint par Ra-
La science ne doit pas pro- phaël » 189
duire chez nous l'impiété. » id.
Jugement dernier n 139 DEFINITIONS.
Bonheur des Justes » 140
Droit naturel entre l'hom- La Bible » 190
me et ses semblables » 142 L'Ecriture Sainte » 191
Règle de l'art d'écrire » 151 Le Riche et le Pauvre dans
l'esprit du Monde et dans
NARRATIONS. l'Ordre de la Providence. » 192
L'Hypocrisie n 194
Calme au milieu de l'Océan. » 158 Le Curé de campagne » 195
Symptôme et ravages d'un Le Monde
ouragan à l'Île-de-France. » 159
Les catacombes » 160
La peste de Florence » 161

FABLES ET ALLÉGORIES.	DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.
Le singe	
L'Académie silencieuse, ou	pes » 218
les Emblèmes » 200	
Les Harmonies de la Nature. » 201	cy à ses Paroissiens » id.
Les deux Voisins » 202	•
La mort et son cortége au	Le Souverain, ou Louis XIV. » 221
pied du Trône de Pluton. » 204	•
	Romains » 223
MORALE RELIGIEUSE	Discours sur la Versification
OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.	française » 224
L' Etre Suprême » 205	POESIE.
Le sentiment de la Divinité. » 206	mr 13 7 C 1 7 mr . P
Influence du Catholicisme	Manière de faire les Vers » 257
sur les Beaux-Arts » 207	Manière de lire les Vers » 261
La dureté envers les Indigents » 208	
L'emploi des richesses » 209	NARRATIONS.
LETTRES.	Mort d'Hippolyte » 265 Louis IX explique à Joinvil-
Madame de Sévigné à sa	le les causes et les effets
fille » 211	de son expédition de Ter-
Voiture à Mademoiselle de	re-Sainte
Rambouillet » 212	Les Catacombes de Rome » 269
Le duc de Montausier au	Elévation d'Esther » 272
Dauphin, sur la prise de Philipsbourg » 213	Songe d'Athalie » 274
Le Marquis de Feuquières à	TABLEAUX.
Louis XIV, en faveur de son fils	Invention et naissance des
Madame de Maintenon à sa	arts » 276
Nièce» 214	•
Lettre de Racine à son Fils. » 215	Les Hospices
Lettre de Cécile Laforet à son	La Campagne ou le lever du
fils» 216	soleil» 279
	La Prière du soir à bord d'
	un Vaisseau
	Mort du Christ

(0,	•
DESCRIPTIONS.	Médecin
	Le Sommeil et sa Cour » 321
Origine des fleursPag. 284	•
L'Orage » 285	MORALE RELIGIEUSE, OU
Les Arbres, les Fruits, les	PHILOSOPHIE PRATIQUE.
Végétaux conquis » 286	
La chasse du Cerfs » 288	Preuves physiques de l'
Le Chien » 291	Existence de Dieu. Les
Les Fourmis » 292	Cieux, la Mer, la Terre » 322
Les Monstres marins et leurs	Harmonie du Monde physi-
combats	que » 323
	La Conscience
definitions.	Le Duel » 326
,	La Bienfaisance, Ics Vertus,
La Bible » 295	seuls biens impérissables. » 328
L' Honneur » 298	L'Emploi de la richesse » 329
Les différents Ages » 300	
L'Imprimerie » 301	MORCEAUX LYRIQUES.
Les Bareaux d'Esprit » 302	•
•	Existence de Dieu » 330
* FABLES.	Prophétie de Joad 331
•	Moïse sauvé des eaux » 333
La Fable et la Vérité » 304	Chœur d'Athalie » 336
'Les sacs des Destinées » 305	Aveuglement des Hommes. » 337
Le Miroir » 306	Le Vallon » 339
Les Métamorphoses du Singe. » 307	•
L'Aveugle et le Paralytique. » 308	DISCOURS ET MORCEAUX ORATO!RES.
Le Château de Cartes » 310	
Le Chameau et le Bossu » 311	Philoctète conjure Pyrrhus
L'Alouette et ses petits, avec	de l'arracher à l'affreux
le Maître d'un Champ » 312	abandon où il est réduit
	dans l'île de Lemnos » 341
ALLÉGORIES.	Louis IX, menacé de la mort
	par le Soudan d'Egypte,
La Fable et l'Allégorie » 314	donne à Philippe son fils
La Chevalerie » 315	ses dernières instructions. » 342
L'Envie et son antre » 316	Clémence d'Auguste » 344
La Chicane » 317	Esther, implore la Clé-
Le Tableau allégorique, ou	mence d'Assuérus en fa-
le Peintre, le Nouvelliste,	veur des Juifs » 347
le Capitaine corsaire et le	

